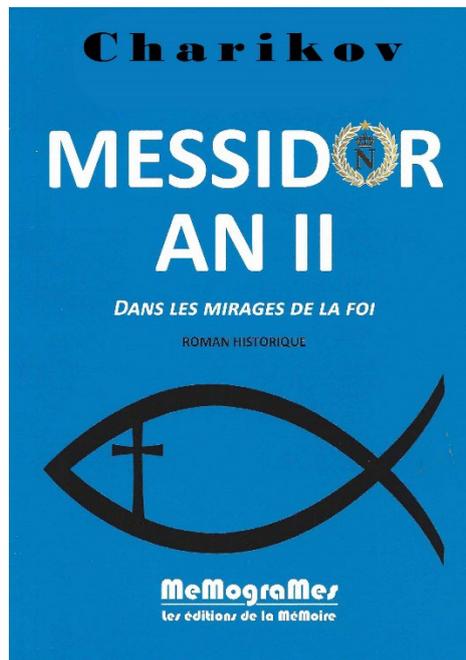


CHARIKOV

Messidor An II

Dans les mirages de la foi

2025





charikov@charikov.be



www.charikov.be

66 230 mots

389 350 caract. (esp. Compris)

12 h de lecture

Ce texte est mis gracieusement à votre disposition pour être lu sous forme électronique. Toute reproduction ou diffusion sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur est cependant interdite, partout dans le monde.

Mais n'hésitez pas à faire part de vos souhaits, de vos (aimables) observations à Charikov. Ou même à le remercier si l'envie vous en prend.

Copyright Charikov 2025 © - Tous droits réservés Charikov 2025

Avertissement

Cet ouvrage est ce qu'il est convenu d'appeler un « roman historique ». J'ai donc tenté, dans la mesure de mes moyens, de respecter au mieux les « vérités historiques ».

Toutefois, je ne suis pas historien et j'espère que les lecteurs avertis voudront bien me pardonner l'une ou l'autre inexactitude ou incohérence qu'ils auront débusquée et qu'ils tiendront pour licence romanesque.

Ce qui appartient pourtant pleinement au roman, au domaine de la fiction, est presque tout ce qui touche aux Stévenistes eux-mêmes.

Si les religieux Stevens et Winnepeninckx ont bien existé ; si les Stévenistes belges sont nés avec la deuxième occupation française de la Belgique ; si les Stévenistes (de France et de Belgique) se sont séparés de l'Église de Rome à l'occasion du concordat ; s'ils sont alors entrés dans la clandestinité ; s'ils ont bien fait l'objet de multiples tentatives de réconciliation par l'Église de Rome ; si ces tentatives ont échoué du fait de l'entourage de Winnepeninckx et si les Stévenistes de France et de Belgique sont aujourd'hui encore dans la différence et la discrétion, voire dans l'isolement... Tout le reste n'est que le fruit de mon imagination.

Ce texte a fait l'objet d'une « publication papier ». Ce livre est encore disponible sur demande auprès de Charikov (contre paiement de 20 Euros, frais de poste compris pour la Belgique – voir <https://www.charikov.be>). Le lecteur y découvrira, j'espère avec bonheur, quelques notes qui pourront l'éclairer sur la véracité de l'un ou l'autre événement de ce roman qui n'a finalement que deux objectifs : distraire son lecteur et l'aider à réfléchir à l'intégrisme religieux d'aujourd'hui qui n'est pas si différent de celui d'hier. Et pas si différent d'une religion à l'autre.

Dédicace

À tous ceux qui, hier comme aujourd'hui, souffrent ou ont souffert du « Mal des Ardents » : tous ceux qui se sont perdus, meurtris et sacrifiés dans les mirages d'une quelconque foi trompeuse.

À Els, Jean-Claude, Lora, Patrick, Philippe, et tous ceux et toutes celles qui m'ont concrètement soutenu et aidé dans cette sotte, mais passionnante entreprise d'écrire un « roman historique ».

Citation

Je n'ai pas de haine pour l'agenouillé, mais une certitude de ne jamais pactiser avec ceux qui les invitent à cette position humiliante et les y entretiennent. Une compassion pour l'abusé doublée d'une violente colère contre ceux qui les trompent avec constance.

Michel Onfray (Traité d'athéologie ; Éditions Grasset & Fasquelle)

Prologue – Leerbeek, Vendredi 21 juillet 1995

- Non, non, mille fois non ! ragea-t-il. C'est très mauvais, ça. C'est prétentieux et c'est pas un bon début pour une manchette. Ils vont me le supprimer à la rédaction. Et en plus je vais me faire engueuler par le chef du Service Infos Génés et j'aurai l'air complètement idiot !

Il poussa un long soupir, écrasa sa cigarette sous sa semelle, et ratura d'un trait rageur les deux phrases qu'il venait de griffonner dans son calepin.

« Ce matin-là, des nuages noirs et menaçants flottaient sur le Pajotteland. Une paix d'azur échouait à percer le jour incertain et il était donc écrit que cela finirait mal... »

Honnêtement, il n'avait pas tort. Cette accroche n'avait rien d'excitant, rien de « peps », rien de « sexy », comme Yvon, le rédac'chef, le répétait sans cesse au journal.

Et ces foutus points de suspension... Ces trois petits points... Il en mettait partout dans ses articles ! C'était « sa griffe », son « tic syntaxique », comme disaient les secrétaires de rédaction et les correcteurs en le taquinant systématiquement. D'ailleurs, grâce à cette « marque », ils reconnaissaient ses textes à l'œil, sans même devoir les lire.

Pourtant, ce coup-là, c'était la chance de sa vie. S'il s'en tirait correctement peut-être le rédac'chef lui proposerait-il enfin un contrat, un vrai contrat. Avec un vrai salaire. Pas ce misérable statut de correspondant local dans un coin perdu des Flandres. Il en aurait enfin fini avec ces reportages toujours pareils sur les fêtes à l'école du village, ces expositions de peinture des fonctionnaires communaux et ces photos de centaines cacochymes réjouis par le cadeau du bourgmestre leur livrant - en mains propres s'il vous plaît - un diplôme et un gâteau au chocolat !

Dès la première seconde, en entendant l'appel sur son scanner - ce récepteur radio qui lui permettait de capter les ondes de la police et qui ne le quittait jamais - il avait compris qu'une

occasion de montrer qu'il pourrait être un vrai journaliste, un journaliste de faits divers, s'offrait enfin à lui.

À toutes les patrouilles, à toutes les patrouilles - avait crachoté le haut-parleur. Rendez-vous immédiatement au 88, rue des Champs, à Leerbeek. Des voisins ont entendu plusieurs coups de feu. Un homme est signalé en fuite à bord d'un vélo et porteur d'une carabine. Plus d'infos suivront.

Sébastien sourit. « Un homme À BORD d'un vélo ! Ce n'est pas ce flic-là qui gagnera le prix Pulitzer ou le Goncourt ! ». Il sourit... mais il était déjà au volant de sa vieille Golf. Celle que son père, le patron des « Établissements Girard – vente et location de machines agricoles », lui avait offerte le jour de son premier article.

Il était arrivé sur les lieux du crime juste après la première voiture de patrouille. Idéal pour prendre quelques photos de près, pour examiner les lieux, interroger les témoins... Il devait faire vite, vite, tant que les renforts ne seraient pas arrivés. Tant qu'il n'y aurait encore aucun périmètre de sécurité autour de la « scène de crime ».

Ce qu'il apprit sur place le choqua. Les voisins avaient vu un jeune homme à vélo. Jeans et T-shirt noir, cheveux hirsutes, la vingtaine, tenant un fusil à la main. Il était entré par l'arrière, par le jardin. Ils avaient entendu cinq ou six coups de feu. Puis ils avaient vu le jeune homme prendre la fuite – non... Ils l'avaient vu s'éloigner calmement, sur son vélo, l'arme à l'épaule.

Sébastien s'était donc approché. C'était l'une de ces villas modernes qui parsèment le Brabant flamand. Les pièces de vie étaient au rez-de-chaussée ; à l'étage, sous le toit, sans doute deux ou trois chambres et une salle de bains. Un discret et bas muret délimitait le jardin de façade en travers duquel une allée en gravillons rouges serpentait jusqu'à la porte d'entrée. Une villa « comme toutes les autres », une villa bourgeoise ni modeste ni luxueuse.

Par une grande baie vitrée, il avait aperçu le carnage. Trois formes ensanglantées, au sol, dans le salon. Un homme, une femme et un enfant de six ou sept ans. La femme tenait encore la main de son fils ; son corps gisait pour une moitié dans le salon et pour l'autre sur la terrasse. Autour d'eux, deux policiers s'affairaient et marchaient sur des fleurs, des soucis, sans doute tombées d'un vase. L'un tentait de ranimer l'homme ; l'autre s'époumonait dans sa radio.

Il n'avait jamais vu de cadavre. Son regard se fixa sur le corps du père et il distingua clairement le crâne détruit par les coups de feu, le sang et d'autres choses encore. Il fut pris d'un haut-le-cœur et la nausée le submergea. Il s'écarta vivement, se cacha derrière un buisson du jardin et vomit.

Sébastien en avait vu assez et même trop. Et il n'avait pas une minute à perdre. Il approcha précautionneusement d'une voisine et lui posa quelques questions. La vieille femme, vêtue d'un tablier de jardinier, tenait encore un sécateur en mains, pour tailler ses rosiers. Elle était toute tremblante mais ce jeune journaliste, ce beau jeune homme en veste de cuir, dynamique et aimable, lui fut tellement sympathique qu'elle se résolut à lui répondre. Elle expliqua que les victimes étaient des gens formidables, des voisins charmants. Une famille originaire de Leerbeek, « de vieux Leerbekois », de bons chrétiens, des gens sans histoire.

Avant de s'éloigner - car les renforts de police étaient arrivés - Sébastien prit encore quelques notes qui l'aideraient plus tard à rédiger ses descriptions. Dans son calepin il écrivit...

« Villa modeste, années soixante, porche accueillant, crucifix au mur du salon, garage porte bleue, jardin manucuré, parterre de soucis, break Renault devant, très propre ».

Les cars de télévision s'étaient déjà installés sur la place du village. Les techniciens orientaient les antennes paraboliques, les journalistes resserraient leur cravate et se peignaient en hâte à quelques minutes de leur direct « face caméra » dans le journal de midi. Ils étaient tout heureux d'avoir pour une fois quelque chose « d'original » à se mettre sous la dent en ce jour de fête nationale.

Sébastien s'imagina un instant à leur place, puis il sourit, se ravisa et décida que la presse écrite c'était vraiment mieux et qu'il avait sûrement bien plus de choses à raconter que ses collègues de la télé. Il s'apprêtait à entrer dans le café de la place pour appeler le journal quand le scanner qu'il cachait dans la poche intérieure de son blouson de cuir se mit à crachoter fiévreusement. Et à nouveau, ce qu'il entendit le médusa.

PolHal 23, PolHal 24, PolHal 25, à l'écoute ?

Les trois patrouilles répondirent successivement par l'affirmative.

PoHal 23, 24 et 25, rendez-vous immédiatement 666 chemin de Bruxelles à Leerbeek.

Plusieurs coups de feu ont été entendus dans une épicerie. Il semblerait

que l'auteur soit un jeune homme à vélo. Ambulances dépêchées sur place. Plusieurs victimes.

Non ! Ce n'était pas possible ! En moins de 3 minutes, Sébastien se précipita à l'intérieur du café. Sans rien demander il s'empara du téléphone sur le comptoir, appela la rédaction et se mit même - quelle audace - à hurler des ordres à son chef de service !

Un nouveau crime a été commis, dit-il fiévreusement. Sans doute le même auteur. Il y a de nouveau des victimes. J'y vais. Envoyez un photographe. Retenez les presses... Je demande la Une. Je vous dicte un texte dans quarante-cinq minutes. Il fera cent vingt lignes. Promis ! Salut.

Et il raccrocha sans attendre la réponse. Cette fois, c'était sûr, il aurait la Une. Peut-être même la manchette du journal.

Le fou à vélo avait encore fait un carnage. Cette fois, il y avait quatre victimes, toutes relativement âgées, abattues dans la boutique. L'épicier et son épouse étaient morts, exécutés d'une balle dans la tête. Deux clientes étaient grièvement blessées. Les infirmiers tentaient toujours de les ranimer dans les ambulances quand il était arrivé sur place. L'une des dames âgées - il put la voir - serrait encore dans ses mains des fleurs qu'elle venait sans doute d'acheter.

Sébastien n'eut pas autant de chance que sur la première « scène de crime ». Les policiers avaient déjà installé un cordon de sécurité et il ne put observer les événements qu'en restant à bonne distance. Ce qui l'intrigua le plus, c'est le dessin qui faisait office de logo à l'épicier : un poisson stylisé, en forme de boucle comme les dessinaient les premiers chrétiens. Pourquoi un poisson, se demanda-t-il ? C'était un épicier, pas un poissonnier...

Mais il n'était pas là pour rêver. Les quarante-cinq minutes étaient passées à une vitesse folle. Il était en sueur, les cheveux en bataille ; il avait même les mains tremblantes et toujours ce goût de vomi sur la langue. Il s'empressa de téléphoner au journal depuis la librairie voisine tout en pestant contre ses collègues de la radio et de la télé qui avaient, eux, un de ces téléphones portables sortis quatre ou cinq ans plus tôt - à peine plus de cinq kilos - et qui avaient même une autonomie de 20 minutes ! Il en aurait tant l'usage aujourd'hui !

Tout se passa bien. Sauf qu'il alluma une seconde cigarette avant même d'avoir fini la précédente. Quel idiot ! C'était la première fois qu'il dictait un article à une secrétaire. Comme ça, « de tête », en consultant ses notes de temps en temps. Mais il fut assez fier. Il eut l'impression que ce qu'il avait dicté tenait la route et qu'il avait bien fait d'abandonner le stupide

« chapeau » qu'il avait griffonné quelques heures plus tôt. Et puis, son chef venait de le lui annoncer : c'était aussi la première fois qu'il « faisait la manchette » du journal !

Sébastien n'eut pas le temps d'acheter l'édition de midi de son quotidien pour contempler la « Une », avec son texte en première page. Et avec son nom, « Sébastien GIRARD », en signature. Peu de temps après qu'il eut dicté son article, le scanner avait en effet vibré une troisième fois. Encore une attaque. Dans une ferme cette fois. Et encore avec des morts. Ils gisaient dans une ancienne grange fermée par deux grandes portes bleues derrière lesquelles le fermier rangeait son tracteur.

Au total, le « tueur à vélo » comme il l'avait appelé aurait fait huit morts et trois blessés graves en quelques heures. Les policiers l'avaient pourchassé de chemins de campagne en routes de village, mais chaque fois il avait réussi à disparaître, s'évaporant comme par miracle.

Sébastien avait participé à la traque. Tantôt derrière la police... Parfois avant elle. Il était épuisé. Il avait écrit jusqu'à minuit pile, l'heure de bouclage de la dernière édition, puis il était rentré chez lui, vanné.

Son père l'avait attendu et accueilli fièrement, une bouteille de champagne fraîche à la main. Pour célébrer la manchette.

Attends ! Ne l'ouvre pas. Pas tout de suite, dit Sébastien en se précipitant sur le vieux téléphone en bakélite noire qui trônait sur un guéridon du salon (son père ne voulait pas s'en séparer et le considérait comme une précieuse antiquité toujours en état de fonctionnement).

Tout au long de cette journée infernale, Sébastien n'avait pas trouvé un seul instant pour parler à Clémentine. Celle qu'il rêvait d'épouser.

Il voulut tout lui dire, tout lui raconter. Bientôt le flot de ses paroles l'emporta. Il décrivit les scènes, les corps, les poursuites en voiture. Il haletait, agitait la main en tous sens. C'était un récit passionné, mais froid. Clinique. C'était un bon garçon, mais ce jour-là, à cause de son boulot, il oublia d'être tendre. Bientôt il apprendrait qu'on ne fait bien ce métier de journaliste que lorsqu'on est capable d'empathie avec les victimes que l'on croisera jour après jour.

Sébastien racontait, mais son père avait un visage sombre. Quand le jeune homme eut raccroché, il se contenta de quelques mots dits à mi-voix, comme une prière ou comme une confidence.

Tu sais bien que je n'aime pas que tu fréquentes cette fille. Cesse de rêver, fiston. C'est impossible.

Sébastien qui se sentait devenir homme lui répondit vertement.

Tu penses ce que tu veux, papa. Je m'en fiche. Je ne veux pas en parler.

Puis il reprit son récit. Ou plutôt : il le raconta à nouveau. Avec cette passion gourmande de vie et de savoir que Clémentine aimait tant chez lui.

La bouteille de champagne était presque vide. Sébastien en était depuis quelques minutes au chapitre des mystères et des théories qui enluminent toujours les faits divers.

Son père commençait à sommeiller, mais il eut l'attention attirée par quelques mots de son fils. Le jeune homme s'interrogeait sur les origines du drame, les causes de la folie de l'assassin, ses mobiles, mais aussi sur tout ce qui - selon lui - devait inévitablement réunir les victimes.

Il y a un lien... C'est sûr, il doit y en avoir un ! dit Sébastien. D'ailleurs, il y a trop de choses étranges dans cette histoire. Comme ce signe du Poisson sur la vitrine de l'épicier.

Le père de Sébastien se remua alors d'un coup sec. Les deux mains solidement plantées dans les accoudoirs du vieux fauteuil, le buste penché vers son fils, le regard courroucé, il lui dit...

- Tais-toi ! Ne t'occupe pas de ça. Ça ne te regarde pas...

Et d'une voix plus douce il ajouta...

- Et cela ne peut te faire que du mal.

Première partie



Chapitre I – Leerbeek Juin 1794 (Messidor AN II)

Le Bien d'autrui ne convoitera pour l'avoir malhonnêtement

Cette année-là, le lin avait fleuri particulièrement tôt. À la fin mai... mais je devrais dire « au début de prairial ». Ses fleurs blanches et violettes qui égayaient les champs aux environs de la bonne ville de Hal avaient maintenant fané, mais la levée était dense et belle. Les tiges, épargnées par les pluies, se tendaient, bien droites, vers le ciel et l'arrachage avait pu commencer dès messidor. La récolte allait être bonne .

Les paysannes, la tête couverte d'une coiffe ou d'un foulard, avaient déjà déposé les premiers andains sur le sol, en nappes régulières ; il faudrait encore attendre deux mois pour que le rouissage soit achevé et que l'on puisse enfin lier les fagots, séparer la fibre de la paille, peigner le lin, puis le filer brin par brin. Un travail délicat, exigeant, épuisant, mais qui livrerait finalement aux riches Parisiennes une toile de qualité déjà appréciée des pharaons.

Une voix tonna dans le champ.

- Clémence ! Clémence... Où es-tu ? Dépêche-toi... Il est temps d'aller à l'office !

C'était Simon, son père qui sentait la moutarde lui monter au nez. Bien sûr, son effrontée gamine courait encore dans les champs avec ce gremlin de Séverin, le fils du charron, qui ne cessait de lui tourner autour.

- Bon sang ! Clémence tu vas me le payer...

À une centaine de toises de là, Clémence et Séverin jouaient à se poursuivre, à se laisser attraper et à s'effondrer dans de lumineuses gerbes d'éclats de rire. Il essayait de lui voler un baiser ; elle faisait mine de le refuser. Et leurs lèvres s'effleuraient dans un éclair brûlant de passion. Puis l'un des deux se relevait et reprenait la fuite, espérant seulement que l'autre le capturerait au plus vite. Ils vivaient joyeusement leurs quinze ans à peine dépassés.

Mais là, Clémence était sérieuse...

- Laisse-moi Séverin... Maintenant je dois y aller. Mon père va être furieux.

Tout en courant vers la charrette, il frotta les brins de paille accrochés à sa blouse et à son pantalon de coutil alors qu'elle enlevait de sa coiffe et de son tablier les quelques branches qui trahissaient leurs jeux innocents.

Dès qu'ils furent arrivés Simon les gourmanda d'une voix forte et menaçante. Clémence tenta de lui répondre puis baissa le front. En boudant et en déchiffonnant un tortillon de cheveux blonds qui ruisselait vers son épaule. Bien moins téméraire, Séverin, simplement, se tut pour laisser passer la colère du vieil homme.

C'est alors qu'un bruit terrible bourdonna du loin. D'abord un grondement sourd et lisse, puis des sonnailles, des cris et des hennissements, et enfin un fracas étourdissant. Le sol frémit et, au sud, un nuage de poussière s'éleva de la plaine. Il monta si haut qu'il commença même à couvrir le soleil.

Séverin fut le premier à deviner.

- Ce sont les Français ! cria-t-il.

Ils perçurent alors le son des fifres et des tambours, le bruit des sabots et le grincement des chariots.

Dans l'instant, Clémence et son père bondirent pour prudemment se cacher derrière une haie. Séverin resta debout au bord du chemin, se saisit de son foulard, prêt à l'agiter au passage des troupes.

Les premiers à surgir de la poussière furent sept cavaliers au galop, dont l'un était assurément un grand officier tant son uniforme scintillait. Deux des carabins l'accompagnant tenaient chacun un étendard dont la hampe était fixée à leur étrier. Séverin les distingua à peine mais, il en était convaincu : ils annonçaient le passage de quelques demi-brigades de l'Armée de Sambre-et-Meuse . Elles arrivaient de Fleurus où les généraux Jourdan, Pichegru, Kleber - et bien d'autres - avaient écrasé les coalisés conduits par Cobourg. Et elles marchaient vers Tournai, Gand, Ostende et Bruxelles qui - c'est sûr - redeviendraient bientôt françaises.

Cette avant-garde légère fut immédiatement suivie par la garde de Pichegru, l'ami de Saint-Just et Robespierre. Elle était composée d'une soixantaine de soldats, fiers et raides sur leur monture, avançant de quelques foulées la berline du jeune général. La voiture était entourée et protégée par quelques officiers de son état-major, mais Pichegru ne voulait pas profiter de son confort et montait à cheval aux côtés de sa garde.

Saint-Just était avec eux, à l'avant, sur un magnifique pur-sang noir. C'était « le représentant du peuple français ». Il avait le chef couvert d'un chapeau rond et noir, orné d'un ruban de soie et d'un haut panache tricolore. De sous le chapeau voltigeaient ses longs cheveux châtain, bouclés comme ceux d'un tendron. Une douce crinière qui contrastait étrangement avec le corps mince, sec et noueux, qu'on devinait sous son habit. Il n'avait aucun uniforme, mais n'en était pas moins armé. Le baudrier de son sabre froissait son blanc jabot et son gilet à larges revers. En dépit de la chaleur il portait une longue redingote marron à boutons d'acier, serrée à la taille par une large écharpe tricolore. Ses petites bottes à revers étaient toutes crottées et bien usées... comme toute sa mise d'ailleurs.

Derrière eux, plusieurs chariots transportaient les effets des officiers, leur maigre vaisselle, leurs cartes, leurs écritaires, rangés dans des cantines de bois et de métal.

Au bord du chemin, Séverin fut à ce point médusé qu'il en oublia d'agiter son foulard.

Vinrent alors les troupes. Des milliers d'hommes. Séverin ne put les compter. Des compagnies d'artilleurs, chacune disposant de six pièces ; une impressionnante cavalerie, avec des chasseurs, des dragons et des houzards, accompagnés de nombreux palefreniers ; des fusiliers et des tirailleurs à pied, dont beaucoup de volontaires et quelques vétérans des guerres de Silésie et d'Amérique ; plusieurs compagnies du génie, leurs hommes portant pelle et tablier...

Ils étaient tous vannés, crottés, exténués par les combats meurtriers auxquels ils venaient de participer à Fleurus. Ils avaient les mains et le visage noirs de poudre et de suie car plusieurs champs de blé avaient pris feu pendant les tirs croisés et de nombreux combattants portaient de vilaines brûlures. Les chirurgiens œuvraient encore à les soigner, les uns tout en marchant au côté des soldats à peine valides, les autres pliés au chevet des estropiés entassés dans des chariots.

Ceux qui n'étaient pas blessés par le feu, la mitraille ou la mousqueterie, étaient anéantis par les longues marches et par les combats auxquels ils venaient de se livrer. Le col ouvert, le visage en sueur, ils portaient déjà en eux autant de détresse que de fierté.

Plusieurs de ces hommes arboraient la cocarde ; beaucoup étaient moustachus et affublés d'une boucle d'oreille... mais ce n'était nulle coquetterie. Simplement : ce bijou leur servirait d'ultime trésor à échanger contre la liberté si d'aventure ils devaient se faire capturer dans une prochaine bataille.

Cette troupe était dans le plus extrême dénuement. Soldats comme officiers n'avaient perçu aucune solde depuis des mois. Le gouvernement républicain ne subvenait à leurs

besoins que trop rarement. Et par expédients. Les magasins militaires leur livraient des effets d'habillement en si faible quantité qu'ils organisaient des loteries ou des parties de cartes pour se partager armes, vêtements et équipements. Cette armée, pourtant, était une pépinière de héros et de vaillants patriotes auxquels étaient promis bien d'autres combats et bien d'autres gloires.

Un équipage intrigua Séverin au plus haut point. Il venait de s'arrêter au bord du chemin, car l'arbre de roue de l'un de ses nombreux chariots s'était brisé sur un caillou. C'était la Compagnie d'aérostiers militaires qui venait d'effectuer à Fleurus sa toute première mission militaire en ballon. Sans compter les fantassins assurant sa garde, elle comprenait vingt-six hommes, tous ouvriers d'élite : des charpentiers, des maçons, des mécaniciens, et même des chimistes...

Séverin approcha prudemment d'un chariot et examina soigneusement son chargement.

Une voix sévère claqua soudain.

- Holà, jeune curieux ! Qui es-tu ?
- Je suis Séverin Girard, Monsieur, le fils de Girard le charron de Leerbeek... Le village qui vous attend à quelques lieues d'ici.
- On ne dit pas « Monsieur », jeune Séverin ; on dit « Capitaine ». Regarde mes galons, fit-il en indiquant ses épaulettes. Mais que cherches-tu ?

Un fantassin s'était approché du jeune homme et pointait déjà son fusil vers lui, baïonnette au canon. Toujours cachés derrière la haie, Clémence et son père assistaient à la scène, muets et tremblants, mais Simon se tenait prêt à intervenir.

- Je ne cherche rien, mon capitaine. J'ai vu votre chargement... Cette enveloppe de soie, ces filets, ces cordes, cette nacelle... C'est une Montgolfière, n'est-ce pas ?
- Tu es bien questionneur, Séverin Girard !

Et Séverin éclata de rire...

- Pardi ! C'est bien vrai, mon capitaine, répondit-il. Tout le monde me le dit au village. Je n'arrête pas de poser des questions.
- Et pourquoi crois-tu que ce serait une Montgolfière ?
- Je l'ai lu dans « Le journal de Bruxelles ». Je le lis chaque semaine... Jusqu'à la dernière page. Notre bon curé m'a appris à lire et il m'enseigne les mathématiques et les

sciences. Il reçoit le journal avec cinq jours de retard, mais cela ne fait rien : les histoires qu'il nous conte et les inventions dont il nous fait part restent vraies, n'est-ce pas ? C'est ainsi que j'ai découvert la machine des frères Montgolfier ; elle fait voler les hommes comme des oiseaux ! Et elle a même volé sur Paris.

Et d'un ton pompeux, il ajouta savamment...

- Avec de l'air chaud !

Séverin s'était mis à parler de plus en plus vite. Il expliqua la Montgolfière ; le premier vol - il y avait déjà longtemps - aux Tuileries ; la première traversée de la Manche ; l'accident de Pilâtre de Rozier dont il avait cependant oublié le nom. Ses yeux brillaient, ses mains virevoltaient ; il avait soif d'expliquer autant que d'apprendre.

Le capitaine s'en émut, le laissa s'époumoner, puis quand Séverin fut à bout de souffle, il répondit...

- Je suis le capitaine Jean-Marie Coutelle. Ce que tu vois là n'est pas une Montgolfière remplie d'air chaud. C'est un autre aéronef. Un ballon à gaz. Il s'élève dans l'air avec de l'hydrogène.

- Avec quoi ? l'interrompt le gamin.

- Avec de l'hydrogène ! C'est un gaz ; un gaz léger mais puissant que nous sommes capables de fabriquer avec une petite usine mobile qui nous accompagne sur les champs de bataille.

Séverin l'interrompt encore...

- Mais comment ce ballon sert-il vos armées ?

- Il y a trois ans, les représentants du peuple ont demandé à de grands savants d'examiner cette nouvelle invention afin de savoir si elle pourrait nous aider à défendre la patrie, et de quelle manière. Les citoyens Monge, Berthollet, Carnot, Fourcroy, et moi-même qui suis physicien, avons jugé qu'un tel ballon, s'il pouvait s'élever à deux ou trois cents toises de hauteur, permettrait d'observer les forces de l'ennemi, son armement, ses mouvements, et donnerait ainsi un avantage considérable à nos vaillants soldats.

- Et vous l'avez fait ?

- Mais oui !

Tendant le bras vers l'enveloppe du ballon toute en soie vernie, il dit avec solennité :

- Je te présente « L'entreprenant » qui vient de nous aider à gagner la bataille de Fleurus. C'est un ballon sphérique gonflé à l'hydrogène qui peut emporter deux observateurs

dans sa nacelle. Les Autrichiens ont tiré de toutes leurs bouches à feu contre nous... mais comme tu vois : je suis toujours là !

- Et l'hydrogène, comment le faites-vous ? Et pour diriger le ballon ? Vous ne l'avez jamais perdu ? Et pour le ramener au sol ? Ne se dégonfle-t-il jamais ? Je pourrais voler avec vous ? Comment devient-on physicien ? Fait-il chaud là-haut ? Est-ce vrai qu'on voit les gens tout petits ? Combien d'hommes faut-il pour le retenir ? Êtes-vous déjà entré dans les nuages ? Pourrait-il monter jusqu'à la lune ?

Les questions de Séverin fusèrent comme autant de salves autrichiennes. Il était insatiable. Coutelle répondit patiemment à chacune de ses interrogations sans prendre garde au temps qui passait. Puis il demanda...

- Tu veux aussi devenir un savant ?

- Oh oui ! répondit goulûment Séverin, et je veux aussi voler en ballon !

- Eh bien un jour tu le pourras, maintenant que tu es libre et Français, lui dit Coutelle. Apprends, réfléchis, sois curieux des choses et critique des idées. Même des tiennes. Et n'oublie pas mon nom : je suis le capitaine Coutelle. Viens me voir, si un jour tu en éprouves le besoin.

C'est alors qu'ils perçurent une vive agitation derrière la haie. Un bruit sec, des coups comme étouffés, puis les cris de Clémence. Coutelle et Séverin se précipitèrent et découvrirent un soldat français, couché sur la jeune fille qui hurlait et résistait à ses assauts, pendant qu'il tentait de remonter ses jupes. À leur côté Simon gisait inanimé, face contre sol.

Séverin eut à peine le temps de comprendre, mais Coutelle asséna immédiatement un violent coup de botte au fantassin, puis écrasa son talon sur sa gorge. D'autres soldats arrivèrent, se saisirent de l'infâme, lui prirent sa baïonnette et son fusil, lui lièrent les poignets et l'emmenèrent au loin.

Séverin enlaça Clémence qui sanglotait. Elle se remit lentement de ses frayeurs. Lui, il fût surpris, déçu, fâché et surtout choqué. Jamais il n'aurait pensé que les Français puissent se comporter de la sorte. Il tenta tendrement de consoler son amie du mieux qu'il pût.

À côté d'eux, Simon reprenait doucement ses esprits. Le coup de crosse du Français lui avait fait une belle bosse au crâne. Coutelle s'accroupit auprès d'eux. Il se confondit en excuses, assurant aux trois malheureux que le coupable serait rudement châtié ; que ce n'était pas ainsi que les Français font la guerre.

Puis il se releva lentement, la mine triste. Avant de repartir avec sa compagnie d'aérostiers il claqua des talons et leur fit l'honneur d'un salut militaire en leur disant...

- Pardonnez-moi. Ce n'est pas cette France-là que j'étais venu vous offrir.

Séverin, Clémence et son père reprirent alors la route vers Leerbeek. Dans leur dos, un coup de feu claqua. L'agresseur de Clémence était châtié. Au loin, dans la direction du village de Leerbeek, une plume de fumée s'élevait au-dessus de la ferme de Castelijn.

Une extrême confusion régnait au village. Un peu plus tôt, quand les Français étaient arrivés, le vieux Castelijn avait discrètement quitté l'église où l'office s'était interrompu. Fatigué des guerres qu'il avait traversées, le vieil homme avait rejoint sa ferme toute proche, comme pour la défendre. Bouffi de colère il avait crié à l'adresse des soldats...

- Honte aux impies, mort aux Français!

Saint-Just l'avait entendu. Il avait arrêté son cheval d'un coup sec sur les rennes et commandé à une compagnie de fantassins de marquer le pas pendant que le reste des troupes poursuivaient leur chemin.

- Saisissez-vous de ce vieillard ! avait-il hurlé.

Sans ménagement, trois soldats en armes projetèrent Castelijn au sol maintenant sa face dans la poussière.

- Qui es-tu, vieil homme ? éructa le jeune révolutionnaire qui n'avait pas 30 ans.

- Je suis Castelijn, paysan des Flandres et bon chrétien. Que le Seigneur me protège et qu'Il te pardonne, répondit-il à Saint-Just, en partie dans son patois flamand.

Dans l'église toute proche, le jeune pasteur Filip Winnepenninckx - qui venait de recevoir la charge du hameau de Leerbeek - avait rassemblé ses paroissiens dans le chœur. Il les avait conjuré de se taire et de ne point bouger. Hommes et femmes s'étaient serrés, tremblants, les uns contre les autres. Glacés de peur, ils percevaient le vacarme à l'extérieur, et ils imaginaient les pires choses. Winnepenninckx leur dit alors « Prions, prions. », et à voix basse ils entamèrent un chapelet.

- Je n'ai que faire de ton seigneur, hurla Saint-Just.

Et s'adressant autant au vieil homme qu'aux soldats de « sa » troupe, il se lança dans une de ces harangues qui l'avaient déjà rendu célèbre...

- Vieillard, je vais t'apprendre qu'une révolution n'a pas de cœur. Il n'y a désormais plus aucun seigneur à vénérer et s'il reste un seul être mystérieux à chérir, c'est la Raison. C'est à elle et à elle seule que tu attacheras désormais ton cœur. Mais tu n'as pas la vertu qu'il faut et la République se nourrit de vertu sinon de terreur. Alors apprend donc à tes dépens que je ne juge pas ; je tue. Car une Nation ne se régénère que sur des monceaux de cadavres.

Puis Saint-Just lança ses ordres.

Castelijn fut rossé, fouetté, piqué au surin et à la baïonnette. Alors qu'il gémissait sous les coups de quelques soldats, d'autres mirent le feu à sa ferme, sa grange et son étable. D'autres encore pénétrèrent dans l'église en hurlant. Ils en expulsèrent le père Winnepenninckx et ses paroissiens en quelques instants, les frappant à coups de fouet et du plat du sabre. Des blessés s'écroulèrent au parvis, d'autres fuirent en tous sens. Quand l'église fut vidée, le pillage put commencer .

- Soldats, videz ce temple de la superstition et offrez-en ses trésors à la Révolution, hurla Saint-Just. C'est le Comité de salut public qui vous l'a ordonné par décret. Et pour le bien du Peuple !

Méthodiquement les soldats français arrachèrent les tableaux et les saintes statues en hurlant « Les biens de l'Eglise sont ceux de la Révolution ! ». Ils s'emparèrent des crucifix, des ciboires et des chandeliers. Ils mirent le feu aux habits liturgiques, brisèrent les vitraux, réduisirent en pièces l'autel et la chaire de vérité.

Il ne resta que pierres et cendres.

Un groupe de reîtres s'empara même d'un âne. Ils lui mirent une calotte entre les oreilles et lui couvrirent le dos d'une soutane, d'une aube et d'une étole. Ils lui accrochèrent un ciboire et un crucifix au cou et aussi un missel à la queue, avant de le promener dans le village en riant. Winnepenninckx tomba en pleurs lorsqu'il vit l'animal dans cet accoutrement. Il voulut prier pour leur pardon mais n'y parvint pas. Combien de saints commandements ces mécréants étaient-ils capables de violer sans le moindre remords ?

Enfin ils partirent et reprirent au galop leur sauvage cavale, dévastant la brande sous un horizon sanglant et fumant, abandonnant le village dans le chaos et la peur.

Simon avait lancé son cheval à grand train. Il fixait la colonne de fumée et pressentait qu'un drame se jouait ; il voulait rejoindre et peut-être protéger Catherine, son épouse, qui avait sûrement quitté son fourneau pour assister à la messe. Clémence et Séverin s'accrochaient aux ridelles de la vieille charrette. Brinquebalés de crevasses en cailloux ils manquaient de choir à chaque instant.

Quand ils arrivèrent au bourg noyé de poussière, une odeur de fumée les enveloppa, un goût de cendre les envahit, puis ils entendirent les cris, les pleurs et les gémissements. Au parvis de l'église ils découvrirent leurs amis et leurs voisins en sang et en larmes. La ferme de Castelijn n'était plus que poussières. Lui-même semblait mourant, étendu au milieu du chemin, la tête appuyée sur les genoux de Colin, son fils aîné. Catherine était saine et sauve, mais elle pleurait un torrent de détresse. Le pasteur Winnepenninckx passait de paroissien en paroissien, calmant les uns, réconfortant les autres. Il avait même déjà donné les derniers sacrements à Castelijn.

Clémence sauta la première de la charrette.

- Séverin, il faut aider les blessés, cria-t-elle. Pars chercher du linge et des bassines d'eau chaude.

Puis s'adressant au père Winnepenninckx...

- Et vous, mon père, demandez de l'aide à trois hommes. Confectionnez des brancards et amenez au lavoir tous ceux qui ne peuvent marcher.

Ils s'exécutèrent. Même Simon et Catherine obéirent aux injonctions de leur fille. Clémence rassembla les blessés, fit venir des attelles, des onguents et des bandages, partagea le travail. Progressivement les secours s'organisèrent et chacun fut apaisé en voyant que le chaos s'évanouissait peu à peu.

Heureusement, à l'exception de Castelijn personne n'était gravement atteint. Il y avait eu beaucoup de sang mais les blessures n'étaient que superficielles. Obéissant à Clémence, les femmes du village encore valides eurent tôt fait de soigner les blessés, de nettoyer leurs plaies et de les panser. Mais le drame resterait longtemps dans les mémoires.

Séverin approcha de sa bien-aimée, l'embrassa tendrement sur le front et lui dit...

- Tu as été merveilleuse. Je suis fier de toi. Je t'aime.

C'était la première fois qu'il le lui avouait. Simon les vit mais ne dit rien. Clémence était épuisée, mais un sourire angélique illumina son fin visage ceint de cheveux blonds.

À la tombée du jour le calme revint. Tout le village se rassembla au lavoir. Winnepeninckx qui priait au parvis se releva et approcha. Sa longue soutane était déchirée, couverte de sang et de boue. Elle le boudinait encore plus qu'à l'habitude. Il était de petite taille et son embonpoint suscitait d'ordinaire une sympathie naturelle. D'ordinaire... mais pas aujourd'hui où il faisait simplement pitié. Il se racla la gorge et dit d'une voix tremblante et caverneuse :

- Mes sœurs et mes frères, nous n'avons plus d'église. Les temps obscurs sont revenus. Les Français sont possédés par Belzébuth. Ils tuent leur Roi, s'en prennent à la propriété, à la famille et à la sainte Église de Rome. Ils pillent les châteaux et les chapelles, ils volent les enfants des campagnes pour les envoyer à la guerre et ils frappent vos prêtres. Les biens du clergé sont « rendus à la Nation » disent-ils... C'est-à-dire volés à Rome et aux fidèles. Ils ont aboli les vœux monastiques et ainsi renvoyé à la vie civile la moitié de vos bons pasteurs. Bientôt - j'en ai la conviction - ils nous obligeront à prier pour leur satanique République. Chez eux, ils ont déjà effacé les saints du calendrier et supprimé les dimanches. Ils ont fermé les lieux du culte et voté ce qu'ils appellent « la Constitution civile du clergé ». C'est une loi d'infamie qui transforme vos prêtres en fonctionnaires et les oblige à jurer fidélité à des préfets qui se croient au-dessus des lois du ciel. Au-dessus de notre Seigneur tout-puissant et au-dessus de Sa Sainteté Pie VI son vicaire, notre pape bien aimé.

Tout le village était là, pour l'entendre, espérant des mots de réconfort, des explications, des promesses d'avenir meilleur. Mais il leur annonça le retour du diable et bien d'autres épreuves. Il poursuivit...

Quelques-uns des bons pasteurs de France ont déjà dû s'incliner. Sous la menace ils ont juré fidélité à cette République impie. Prions pour leur salut. Mais la foi du Christ m'habite et je ne serai pas de ceux-là. Jusqu'au martyre je resterai fidèle à notre Seigneur, à notre Église, et à vous, mes chers enfants. Mes sœurs et mes frères, le temps des persécutions et de la terreur est revenu. C'est l'épreuve que le ciel nous envoie pour mériter le paradis. Alors gardons la foi mais abritons-nous. Nous ne sommes pas seuls et Dieu nous aidera à triompher des souffrances qu'il nous impose pour éprouver notre piété. Désormais cachons-nous afin de vivre notre foi dans la dignité. Et attendons que le Tout-Puissant nous rende la paix des cœurs.

Tous répondirent d'un vibrant Amen. Clémence et quelques autres eurent des larmes aux yeux. Ils étaient fiers de leur bon curé, mais tous pressentaient des temps obscurs.

Ce jour-là, à Leerbeek, ils commencèrent à se faire discrets pour pratiquer leur culte.

Chapitre II – *Leerbeek, 4 février 1798* (Pluviose an VI)

En pensées et désirs, tu veilleras à rester pur.

Clémence et Séverin approchèrent innocemment de la vieille glacière au lieu-dit des « Trois champs ». Les villageois avaient pris l'habitude d'y entreposer leur glace et leurs vivres à conserver au frais, mais son usage était lentement tombé en désuétude et cette grande cave voûtée, était désormais abandonnée. Du moins en apparence.

Tout en marchant d'un bon pas dans la neige Clémence et Séverin éclatèrent de rire plusieurs fois, mais ils prirent grand soin que personne ne les suive ou ne les observe quand ils empruntèrent le vallon.

À quelques coudées de là serpentait la Senne, morne, étale, exhibant sa lascive paresse et caressant ses berges d'une froide et brune indolence. Bougeant à pas menus ou parfois bondissants, Clémence n'était que grâce et séduction. Le feu du levant avait embrasé le ciel blême et ses cheveux rutilants. Elle fredonnait une chanson paysanne vive et coquine. Sa voix sauvageonne était si fraîche et si candide ! Séverin rêva qu'un violon amoureux et une flûte enjouée accompagnaient son aria. Tout en musant elle le fixa d'un regard pénétrant ; un regard... de gitane, lançant des éclairs noirs qui donnent le vertige. Elle saisit sa grosse main dans un frisson vaporeux. Il frôla les fibres de son tablier de feutre et de coton et le désordre de ses sens n'en fut que plus incandescent.

Quatre ans étaient passés, déjà. Mais ils s'aimaient toujours ; toujours plus. Clémence était encore plus belle : longue et fine elle dégageait toute la détermination des paysannes. Des yeux couleur ciel, des cheveux couleur blé, une peau couleur lune, un parfum de printemps. Les lourds travaux des champs n'avaient aucunement entaché ses manières : elle glissait au lieu de marcher, elle ondoyait au lieu de bouger. Elle était femme et Séverin en était fou. L'un et l'autre s'offraient joyeusement à l'incendie dévorant de la vie.

La glacière se nichait au creux d'une étroite ravine qui lacérait le champ en son milieu. Il fallait en suivre la pente sur quelques coudées, écarter les hautes herbes qui encombraient la voie et dégager des ronces ainsi que des branchages tombants qui dissimulaient une grande arche de briques enserrant elle-même une lourde porte en chêne à deux battants.

Rien, apparemment, n'indiquait qu'« ils » se réunissaient ici... Rien, si ce n'est un long parterre de fleurs : des soucis qui vibreraient bientôt, au prochain printemps, d'un jaune flamboyant. Oui, des soucis...

Les Stévenistes (c'est ainsi qu'on appellerait bientôt ces fidèles et religieux rebelles, du nom de Corneille Stevens, un vicaire du diocèse de Namur qui menait la révolte) avaient pris l'habitude de planter ces fleurs à l'entrée de leurs fermes. C'était l'un de leurs discrets signes de reconnaissance. Eux seuls les connaissaient. Mais il y en avait d'autres. Comme les portes des granges ou des étables peintes d'un bleu marial. Ou le signe du poisson des vieux chrétiens : une boucle discrètement gravée sur une pierre, une porte ou une béquille de clôture.

Les jeunes amoureux furent les premiers à frapper trois fois trois coups. Le père Winnepenninckx leur ouvrit discrètement l'un des battants. C'est là qu'il se cachait pour l'instant, dormant sur une paille, protégé du froid par une simple couverture. Clémence lui avait promis que, comme d'habitude, elle arriverait bien avant l'office pour tout installer : les cierges, l'autel, les ballots de paille faisant office de bancs...

Le 9 vendémiaire de l'An IV, en octobre 1795, la Convention avait décrété la réunion de la Belgique et du Pays de Liège à la France. Le député Merlin, de Douai, avait dit à l'Assemblée...

Je suis convaincu que la justice, la politique, l'accélération de la paix, et surtout la restauration de nos finances exigent la réunion de la Belgique et du pays de Liège au territoire de la République française.

Armand, député de la Meuse, n'était pas de son avis.

Il n'existe entre ces deux peuples et nous aucune conformité de mœurs et de religion ! avait-il tonné. Qu'il soit donc libre aux Belges de former un gouvernement cimenté sur leurs mœurs et sur leur religion. Votre modération, dans la victoire, vous conciliera tous les esprits ; des prétentions exagérées susciteront une foule d'ennemis.

Lesage, député d'Eure-et-Loire, pensait comme lui.

Les Belges furent heureux sous leur ancienne constitution ; pourquoi voulez-vous qu'ils prennent la nôtre, que vous n'avez pas encore essayée, dont ils repoussent d'ailleurs les accessoires ?

Mais Potiez, député de l'Oise, convainquit une majorité de députés en assurant...

Le pays connu sous le nom de Belgique était composé de plusieurs provinces qui chacune avaient un esprit particulier. Si vous abandonnez ces

peuples à eux-mêmes, je déclare que la guerre civile éclatera bientôt ; je dis la guerre civile, et je le prouve : les habitants de ces pays conquis diffèrent entre eux de mœurs, d'habitudes, d'idiomes, d'opinions politiques et religieuses.

Quelques jours après cette « annexion » les excès de la Convention avaient fait place au Directoire qui séparait enfin les pouvoirs exécutif et législatif.

Les persécutions n'en cessèrent pour autant. Il avait été interdit de célébrer les offices ; les cloches ne pouvaient plus sonner ; les prêtres ne pouvaient plus administrer les sacrements publiquement ni procéder à des enterrements solennels. Les moqueries, les harcèlements et les passages à tabac de chrétiens s'étaient multipliés. L'arrestation et la déportation de nombreux religieux s'étaient accélérées. Ils étaient des centaines qui refusaient d'accepter la « Constitution civile du clergé », de jurer obéissance et fidélité aux institutions civiles et aux lois de la France.

Pour eux, le temps des catacombes était revenu.

De nombreux pasteurs vivaient en pleine clandestinité ; d'autres avaient fui, souvent vers l'Angleterre, l'Italie et même parfois les Amériques.

Mais les fidèles avaient toujours soin de se rassembler pour chanter et prier ensemble, peu enclins à se passer des saints sacrements. Les paroisses se dissimulaient sous le froid linceul des peurs du temps, mais leur cœur vibrait toujours ardemment.

- Alors, tu m'aides, gros feignant ! grogna Clémence.

Séverin s'était caché tout au fond de la glacière ; à la lumière d'une chandelle il dévorait la dernière livraison du Journal de Bruxelles. C'était maintenant à la Mairie qu'il s'en procurait régulièrement un exemplaire auprès des soldats de la 66e demi-brigade. Deux bataillons de cette unité avaient été fixés à Malines et Anvers, et un troisième à Bruxelles, dans le département de la Dyle, d'où un détachement avait été envoyé en renfort à Leerbeek.

- Oui, oui... J'arrive, dit-il à Clémence avec un amoureux empressement parfaitement dénué d'intérêt pour la tâche qui l'attendait.

Ces histoires de bon Dieu ne l'avaient jamais passionné ; lui, c'est la science qui l'intriguait.

Ils installèrent comme promis quelques tabourets, un semblant d'autel et un lutrin sauvé de l'église derrière lequel le pasteur Winnepenninckx prendrait place, comme en chaire de

vérité. En dépit du danger d'incendie, protégés par leur Seigneur, ils allumèrent de nombreux cierges. Séverin ne s'était mis à l'ouvrage qu'avec un enthousiasme fort modéré. Il bouillait d'impatience pour reprendre sa lecture au plus vite.

En grappes légères, les fidèles arrivèrent peu à peu. Tous frappèrent trois fois trois coups pour qu'on leur ouvre l'huis.

- Séverin, si tu ne peux t'empreser de m'aider, tu finiras en enfer ! lui lança Clémence d'humeur badine.

- L'enfer ? Encore faudrait-il qu'on m'en indique le chemin. S'il existe, lâcha-t-il imprudemment.

- N'aie nulle inquiétude : il existe, et c'est le diable qui guidera tes pas jusqu'à lui, répondit-elle sèchement.

Le pasteur Winnepenninckx n'avait rien perdu de leur court échange. Il fixa Séverin d'un oeil teigne qui signifiait « Tu me diras trois chapelets de pénitence, mon fils ! ».

Simon, qui était entré avec Catherine dans la glacière quelques instants plus tôt, avait également tout entendu. Séverin prit son regard courroucé de plein fouet, mais il resta prudemment digne. Et discret.

Plus d'une soixantaine de fidèles s'étaient encaqués dans la glacière. Les femmes d'un côté : en robe noire, le chef couvert d'un voile, d'un bonnet à mentonnière ou d'une mantille, un scapulaire autour du cou, la taille ceinte d'un chapelet de bois. Les hommes de l'autre côté : en vêtements sombres, portant le cheveu long et défait. À l'heure du sermon Winnepenninckx se retourna vers ses ouailles, fit lentement quelques pas vers le lutrin et emprunta un air grave...

- Mes chers enfants, gronda-t-il d'un ton docte, l'arrogance du Français ne cesse de croître et nos peines de se prolonger. Leurs victoires militaires d'Italie ou d'Égypte ne peuvent dissimuler l'infamie de leur malfaisant régime, sa corruption, sa violence, ses mœurs dissolues, sa dépravation. Et la faillite de ses finances, seulement égale à l'inconvenante bonne fortune de ses suppôts. Leurs princes changent, mais sous leurs beaux atours c'est toujours le diable qui se dissimule. Le Directoire est arrivé, mais la terreur est toujours là. Et nos souffrances continuent.

Winnepenninckx prit alors une voix terrifiante. Il leva les bras vers la voûte, serra les poings, tendit les muscles... Agitant tout son corps à la lueur des bougies il dessina des ombres lugubres qui se tortillèrent sur les parois de la glacière ; une âcre odeur de suif se répandit

dans le boyau. Parcourue de frissons, l'assemblée but les paroles du prêtre, tremblant à ses éclats, vibrant à ses imprécations... Rien de tel que la peur pour emporter la confiance des esprits fragiles.

- Et voilà qu'ils s'en prennent à notre Très Saint Père ! gronda-t-il. Rome est envahie par la soldatesque et notre bon pape Pie VI est désormais captif du Français, promis aux fers d'une geôle hérétique. Alors prions donc pour son salut ! Et prions pour implorer la grâce de notre Seigneur pour tous les péchés commis en ces temps obscurs.

Tous joignirent alors les mains et baissèrent la tête pour dire trois Ave et un pater.

Winnepenninckx le savait déjà : quelques semaines plus tôt, en décembre 1797, le Général de brigade français Léonard Duphot avait été assassiné à Rome par les soldats du pape Pie VI. Ivres de rage, les membres du Directoire avaient alors ordonné de venger la mort du vaillant soldat en occupant la Ville sainte et en se saisissant finalement du Pape.

À l'annonce de chacune des mesures de laïcisation prises par le pouvoir français, Pie VI avait tergiversé. En 1790 il avait bien écrit qu'il « s'opposait à la Constitution civile du clergé », mais en soumettant ce texte à un secret absolu il avait abandonné des milliers de prêtres à l'embarras et à la confusion. Les uns - plus rares - considéraient qu'il était sage de jurer fidélité à cette République qu'ils espéraient précaire... Les autres voyaient tout simplement en ce serment une parfaite abjuration, voire un acte d'apostasie.

Pour le Directoire, c'en était assez : d'hésitations en volte-face, le vicaire du Christ, ce vieil octogénaire vivant dans un passé révolu, s'était joué de la France pendant trop longtemps. Et ses sbires venaient de s'en prendre à l'un des héros de la République ! Le meurtre réclamait vengeance. Il fallait frapper fort.

Le général Monge et l'Armée d'Italie avaient donc occupé Rome. Ils avaient proclamé la République romaine puis déposé et emprisonné le vieux pape il y avait moins d'un mois.

Octogénaire, malade mais toujours rusé, Pie VI avait demandé la grâce de mourir à Rome mais Monge, impitoyable, lui avait répondu : « Mourir cela peut se faire n'importe où ».

Le vicaire du Christ avait donc quitté la Ville sainte sous bonne garde. Son exil allait l'emmener à Sienna, Florence, Bologne, Parme, Turin, Briançon, Grenoble, et enfin Valence (dans la Drôme) où il allait mourir en août 1799... Laisant derrière lui un clergé en plein désarroi et profondément divisé.

À Leerbeek, chacun devinait le calvaire du vieil homme, mais nul n'en prévoyait l'issue. Quand la messe fut dite Winnepenninckx prit congé de ses paroissiens. Pour éviter la

curiosité des militaires français ils quittèrent la glacière en petites grappes, comme ils étaient venus. Ce dimanche-là, aucun soldat, aucun gendarme ne remarqua leur manège. Ou ne voulut le remarquer.

Clémence, son père et sa mère, ainsi que le vieux Castelijn, son fils et deux ou trois autres paroissiens restèrent en compagnie du prêtre. Ils mangèrent ensemble les gaufres que Clémence avait préparées au matin. Winnepenninckx se résigna enfin à donner à ces derniers fidèles quelques horribles nouvelles dont il n'avait voulu parler pendant l'Office...

Séverin, lui, se réfugia discrètement au fond de la glacière, trop pressé de poursuivre sa lecture du journal et peu enclin à écouter les jérémiades de Winnepenninckx. Il avait besoin d'espoir, de fantaisie, de rêve, de joie...

Sous le titre alléchant " Correspondance de Paris : L'art de plaire ", un journaliste en verve et manifestement décidé à faire rêver ses lecteurs dressait un portrait pour le moins léger de la belle société sous le Directoire...

« Après tant d'années de souffrances, de rage et de violences, après les bains de sang du rasoir national, après que même l'empire des femmes eut été renversé, n'était-il naturel que Paris en revînt à plus de grâce, de liberté et même de folie ? se demandait le journaliste. En ce temps où le Directoire se plaît à croire qu'il peut faire la pluie et le beau temps, les Français ont ainsi tout à réinventer, tout à créer.

« On a donc peu d'étonnements à découvrir que Paris se grise et s'étourdit. Hommes et femmes de toutes conditions s'installent voluptueusement dans l'interrègne de la morale, s'abandonnant et même se donnant avec une étourdissante facilité. On voit ce faisant renaître en tous lieux l'allégresse et le plaisir des jeux, des plus innocents au plus licencieux.

« Les femmes principalement ont conscience qu'il leur revient de reconquérir leurs droits les plus charmants et de s'affranchir des fausses rigueurs spartiates de la terreur des anciens temps. Ainsi s'ingénient-elles à plaire au mieux et à porter au rouge les fers masculins même les moins incandescents. De leurs charmes irrésistibles leur puissance séductrice

devient chaque jour plus redoutable que les décrets les plus rigides. Par leurs ruses naturelles enfin retrouvées, elles déjouent pas à pas chaque mesure qui prétendrait régenter la vertu et les mœurs.

« La création du Directoire a remis la femme sur le trône mythologique des grâces et des amours. Elle est maintenant folle souveraine d'une société haletante, fiévreuse, agitée, houleuse, semblable à une foire ouverte aux appétits, aux passions basses, aux agiotages, aux amours à l'encan, à tous les marchandages qui excluent - de parti pris - le sentiment. Ici l'art de vivre est devenu l'art de plaire. »

À quelques mètres de Séverin, Winnepenninckx faisait à ses derniers fidèles et d'une voix sinistre la confidence des courriers les plus secrets que le pasteur Stevens venait de lui faire parvenir. Mais Séverin n'en avait cure, tout intrigué, tourneboulé et passionné par sa propre et brûlante lecture...

« Il n'est plus de fruit qui soit encore défendu dans ce paradis du paganisme, poursuivait le journaliste. Toute tactique d'amour y consiste à provoquer le désir et à le satisfaire presque aussitôt. La femme d'aujourd'hui va de mari en mari, poursuivant son bonheur, dénouant, renouant sa ceinture. Elle circule comme une marchandise gracieuse. Elle est épouse le temps que cela ne l'ennuie pas ; elle est mère le temps que cela l'amuse ; le mari court des bras de l'une aux bras de l'autre, demandant une concubine à l'épouse et le rassasiement de ses appétits à des noces multipliées. On divorce pour rien ; on se marie pour divorcer, on se démarie pour se remarier, sans que l'homme ait la jalousie du passé, sans que la femme en ait la pudeur, et il semble que les mariages de ce temps aient pris modèle sur les haras où l'on procède par essais. »

« À peine les échafauds renversés, que déjà les bals s'organisent sur tous les points de la capitale. Les sons joyeux de la clarinette, du violon, du tambourin, du galoubet, y convoquent aux plaisirs de la danse les survivants de la terreur qui s'y pressent en foule. Ils y affichent l'avidité des

tendrons qui se découvrent une chair. Toute honte bue, on s'encanaille à l'Élysée national, au Frascati, au Ranelagh du Bois de Boulogne, au Jardin de Virginie, au Wauxhall, ou au Jardin des capucines, à la faible lueur des lampions propice à des abouchements aussi variés qu'audacieux.

La musique des violons et des tambourins résonnait dans sa tête de Séverin. Un sourire niais réjouissait son visage mais l'obscurité de la glacière le protégeait d'éventuels regards indiscrets. La voix sourde de Winnepenninckx n'était plus qu'un lointain murmure. Le fils du charron, lui, se promenait en rêves sous les lampions du Jardin des capucines.

« Au Bal des Zéphirs, le galoubet fait rage. Ce lieu de plaisirs s'est établi dans l'ancien cimetière Saint-Sulpice dont les pierres tumulaires ne sont pas même retirées. Mais la jeunesse dansante s'inquiète peu de profaner la cendre des morts, et dans cette nécropole la folie brille de tout son éclat.

« D'autres corybantes macabres se rassemblent au Bal des Zéphirs, rue d'Assas, près l'ancien couvent des Carmes, dans le cimetière du prieuré. On y croise exclusivement des jeunes gens étourdis par un retour de fortune qui leur a rendu, aux termes d'un récent décret, les biens confisqués à leurs parents par la Révolution. Passés subitement de la misère à l'opulence, ces ex-déshérités y ont fondé le « Bal des victimes » qui leur est réservé. Ils y entrent en saluant « à la victime », d'un mouvement sec de la tête qui imite celui du condamné quand le bourreau, le basculant sur la planche, passait sa tête dans la fatale lunette.

« Pour accentuer cette infâme comédie, quelques raffinés d'élégance ont imaginé se faire tondre les cheveux ras sur la nuque, à la façon de Samson à la toilette des condamnés. L'ingénieuse invention a causé des transports d'admiration dans le camp des jeunes extravagants. C'est ainsi que la coiffure à la victime - également dite coiffure à la Titus, ou à la Caracalla est née pour s'étendre maintenant à la France entière.

Ah non ! Une coiffure comme cela, lui, il n'en voudrait pas. Pas question. Il aurait l'air bien trop ridicule. Et pourquoi pas des cheveux rouges ? Ou une coiffure « en hérisson », comme en portent les Indiens Iroquois des Amériques, pensa-t-il en souriant. Puis il continua...

« C'est à ces insolentes réunions qu'ont apparus les premières tuniques laconiennes et les chlamydes à méandres de couleur, la chemise de percale, les robes de gaze ou de linon et le provocant cothurne avec ses charmants entrelacements de rubans sur le cou-de-pied. Toutes ces fantaisies romaines et grecques du costume sont inaugurées pour la plupart par des descendantes de guillotins ; quelques aimables dames architondues poussent même l'amour du réalisme et de l'horreur jusqu'à serrer autour de leur cou un mince collier rouge qui imite à ravir la section du coupe-ret.

« Les femmes - qui se surnomment les Incroyables, les Nymphes ou les Merveilleuses - et les hommes qui se disent les Écrouelleux, les Merveilleux ou les Inconcevables - raffolent de ces endroits gazonnés, parsemés de ruisseaux, de cascades, de grottes, de tourelles, éclairés de flammes rouges, remplis par le bruit des fanfares où les nymphes à demi-nues ne songent guère à fuir sous les saules. Le principal temple de la joie, le plus attirant, est le Tivoli, mélange de coteaux, de cascades, de sentiers sinueux, où l'on passe au milieu d'une haie de jolies femmes et où se tiennent tous les jeux connus à Cythère.

« Dans ce pays de l'Astrée éclairé par les fantaisies pyrrhiques des Ruggieri, égayé par les cabrioles, les chansons légères, les parades de foire, par l'apparition des acrobates de tous genres, la société parisienne d'aujourd'hui se complaît, inconsciente et carnavalesque. »

Séverin n'en croyait pas ses yeux. Son imagination virevoltait. Il rêvait de découvrir et de partager ces nouvelles mœurs, si modernes, si joyeuses, si... libres. Tout lui semblait possible. La vie et ses plaisirs les plus fous l'attendaient à bras ouverts. Mais il n'était pas encore parvenu au terme de son embrasement...

« Mais quel est ce bruit qui se fait entendre, se demandait le journaliste. Quelle est cette femme que des applaudissements précèdent ? Approchons, voyons. La foule se presse autour d'elle. Est-elle nue ? Je doute. Approchons de plus près car ceci mérite mes crayons... Je vois son léger pantalon, féminin, très serré, fait de soie et garni de bracelets. Le justaucorps est échancré savamment et, sous une gaze artistement peinte, palpitent les réservoirs de la maternité. Une chemise de linon clair laisse apercevoir et les jambes et les cuisses qui sont embrassées par des cercles en or et diamantés. Le pantalon couleur de chair, strictement appliqué sur la peau, irrite l'imagination et ne laisse voir qu'en beau les formes et les appâts les plus clandestins. Une cohue de jeunes gens environne la belle avec le langage d'une joie dissolue mais il reste si peu à faire tomber que je ne sais si la pudeur véritable ne gagnerait pas à l'enlèvement de ce voile transparent.

Arrivant au terme de sa lecture, Séverin en eut les mains tremblantes, les sens tout chiffonnés ; l'âme bouleversée. Et le corps bien tendu.

- Séverin, où es-tu ? Viens donc ici, hurla Clémence !

Séverin, à peine attentif, rejoignit donc la petite troupe alors que Winnepenninckx poursuivait ses épouvantables confidences...

- La lettre dont je vais vous donner connaissance, dit le prêtre à mi-voix, m'est parvenue de notre nouveau vicaire général de Namur, Corneille Stevens, par des voies de grand secret que je ne peux vous révéler. Grâce à ses nombreux courriers discrètement acheminés, vos bons pasteurs conservent le courage des justes et la connaissance des événements du temps. Mais écoutez plutôt les mots terribles que notre bon vicaire vient de me faire porter...

« Mon très cher frère, c'est à mon grand désespoir qu'il m'incombe de vous apporter de bien tristes nouvelles sur les persécutions qui ne cessent de se multiplier dans nos paroisses. À Paris, le Directoire a pris la décision de faire pourchasser les prêtres insoumis par ses gendarmes et ses militaires. On leur reproche simplement de refuser allégeance au pouvoir civil de l'occupant. On les dit « réfractaires » car ils refusent de se

soumettre au pouvoir temporel alors qu'ils ne sont que fidèles à leur foi, à notre Seigneur et au vicaire du Christ notre bon pape, Sa Sainteté le Pape Pie sixième du nom.

« Les maires, les préfets, les juges et leur soldatesque ont reçu de Paris l'ordre de transporter à Rochefort, dans le département de Charente maritime, les prêtres arrêtés. Sans autre forme de procès ils doivent, de là, être escortés et déportés soit vers l'île de Ré dont la forteresse a été transformée en prison, soit vers l'île d'Oléron. D'autres enfin - qui se comptent par centaines, si ce n'est par milliers - sont envoyés vers la brûlante île de Guyane dans des barques où ils sont mis aux fers.

« Je me dois de vous donner à connaître le récit des outrages subis par ces vénérables apôtres de la foi. Il m'est rapporté par trois d'entre eux qui sont jusqu'à présent les seuls qui fussent parvenus à s'échapper...

Winnepenninckx continua lentement ...

« Le voyage de Rochefort à l'île de Ré, m'ont-ils expliqué se fait dans des charrettes découvertes avec escorte de gendarmes. Enchaînés deux à deux, les prisonniers sont exposés à toutes les intempéries du temps et accueillis, bien des fois, par les outrages et les vociférations d'une populace excitée. Ils ont à subir à chaque instant les injures, les railleries et les traitements inhumains que leur imposent les gendarmes. Fatigués et brisés par le cahotage des lourds et incommodes chariots qui les emportent vers une mort certaine, ils ne reçoivent en chemin qu'une nourriture peu réconfortante et bien insuffisante. Enfin, après ces rudes journées de transport, ils doivent passer la nuit sur la paille infecte des prisons où ils relaient.

« Pour avoir dit à l'un de ses geôliers : "On nous exile pour détruire la religion, mais d'un bout à l'autre de la France nos chaînes la prêchent", un de ces prêtres martyrs a été exécuté sur-le-champ. »

Winnepenninckx avait les mains tremblantes. Lire ces mots lui répugnait, mais il poursuivit âcrement sa lecture d'une voix chevrotante...

« D'ordinaire le douloureux voyage de nos provinces jusqu'à Rochefort ne dure pas plus de vingt-cinq jours ; mais il arrive qu'il prenne deux mois. Il a lieu par Malines, Bruxelles, Braine-le-Comte, Valenciennes, Cambrai, Saint-Quentin, Ham, Noyon, Compiègne, Senlis, Saint-Denis,

Versailles, Rambouillet, Chartres, Châteaudun, Vendôme, Tour, Châtelerault, Poitiers, Lusignan, Saint-Nexan, Niort, Surgères, et enfin Rochefort. Autant d'étapes d'un calvaire qui s'achèvera, tous le savent, dans une mort lente et douloureuse.

« Transportez-vous avec moi par la pensée, lut encore Winnepenninckx, dans les cachots qui s'entrouvrent pour les recevoir tout au long de ce calvaire. Des salles humides de cinquante pieds carrés contiennent chacune deux-cents de ces infortunés et ce nombre s'accroît à tous les instants. C'est là que sont renfermés tous les âges de la vie, depuis l'adolescence jusqu'à la caduque vieillesse. Un matelas d'étoffe de deux pieds de large jeté à terre sans couverture, sans draps, dont le nombre n'est pas complet encore pour le nombre des victimes, doit suffire à trois malheureux. Point de tables, point de chaises. C'est sur la terre humide qu'il leur faut s'asseoir pour reposer leurs membres endoloris. Quatre énormes baquets placés aux coins de la salle, destinés à recevoir les immondices et que chacun doit vider à son tour, remplissent l'atmosphère de miasmes pestilentiels. »

Clémence s'abritait dans les bras de sa mère et avait les larmes aux yeux ; Simon, son père, serrait les mâchoires et les poings. Le vieux Castelijn semblait à nouveau souffrir dans sa chair alors que son fils, Colin, restait tout riboulant. Plus loin, Séverin ouvrait de grands yeux, tremblant sur son ballot de paille, désormais bien éloigné des virevoltes de la vie parisienne.

Winnepenninckx poursuivit péniblement sa lecture de la correspondance de Stevens.

« C'est dans cet horrible lieu que l'innocence respire ; c'est là que pour ne point étouffer entièrement ces infortunés se pressent vers la fenêtre et les barreaux qui les repoussent. Ne croyez pas que cette douceur leur soit permise encore. Les sentinelles qui veillent dans les cours tirent sur le téméraire qui ose avancer la tête. Une balle homicide frappa dernièrement un prêtre infirme et sexagénaire qui voulait ainsi prendre l'air.

« Lorsqu'onze heures sonnent, les portes de la prison s'ouvrent. Voici les aliments qu'on leur prépare : des calfâtres à moitié ivres portent, dans des seaux de bois, du biscuit de mer délayé avec une eau tiède et grasse ; une livre de pain noir et dur ; de la chair de vache à moitié cuite traînée

dans la boue, divisée en autant d'onces qu'il y a de prisonniers : c'est là le repas de vingt-quatre heures. Demain on leur en jettera autant. »

« Vous frémissez ! Eh bien connaissez l'inaltérable patience de ces victimes et leur auguste résignation. À l'arrivée de ces infects aliments, les prêtres se laissent tomber à genoux pour les bénir et priser ce spectacle qui se renouvelle chaque jour. Ce sont là les instants où la religion leur prescrit ces devoirs : cet amalgame de sanglots et de prières, qui le soir, le matin, dans le silence de la nuit, retentissent sous ces voûtes lugubres entre le bruit des verrous, le lourd roulement des portes, la voix rogue du geôlier qui s'y unit par intervalles. »

Comment se soumettre à une Nation qui se livre à de telles abjections ? se demanda Clémence, pleine d'admiration pour ces milliers de prêtres qu'elle tenait simplement pour des martyrs et pour des saints.

« Si parmi ces infortunés il en est quelques-uns qui succombent sous le poids de leurs maux - dit encore Winnepenninckx en poursuivant sa lecture - et si mourants ils implorent des secours, il se passe un si long intervalle que la mort pourrait les frapper vingt fois avant que l'ordre de les secourir arrive enfin. Le médecin se présente, c'est le chirurgien Vives, mais cet homme instruit dans l'art de meurtrir les âmes, cet homme de fer, maigre et dur comme les barreaux de la prison ; ce monstre incapable de pudeur et de pitié qui a transformé son art honorable et bien-faisant en métier d'assassin, vient joindre la raillerie à leurs douleurs. Il parcourt, en deux secondes, au milieu des gémissements, ce dépôt de toutes les misères humaines et c'est lorsque le râle de la mort est sur les lèvres qu'il accorde seulement le lit de l'hôpital. "Vous souffrez - dit-il à l'un - la gangrène menace cette jambe ? L'air de Cayenne vous fera du bien". Puis à l'autre : "Vous vomissez le sang ? La déportation vous est nécessaire." Ou encore au troisième : "La fièvre vous dévore ? Patientez, le vaisseau est prêt, vous partirez sous deux jours." Et si par hasard il s'humanise à leur tâter le pouls, sa figure et ses gestes convulsifs annoncent le plaisir qu'il ressentirait à briser leurs os sous ses mains.

« On a vu amener deux vieillards ; le plus jeune avec un ulcère à la jambe avait soixante et seize ans, l'autre quatre-vingt-deux. Ce dernier était sourd et aveugle. On les déportait comme "perturbateurs du repos public". Des gendarmes - ou plutôt des brigands qui déshonorent leur habit et trafiquent sur les déportations - à défaut d'un Louis que n'avaient pu leur donner ces deux vieillards avaient garrotté leurs bras décharnés et affaiblis par les ans. De leurs yeux éteints on voyait leurs larmes arides et tardives tomber sur leurs fers.

« Alors ils expirent, ces malheureux qui attendaient des secours et des consolations ; ils meurent dans les horreurs d'une longue agonie. Avec l'épouvantable idée qu'ils vont laisser une famille malheureuse et une mémoire compromise. Que leurs cendres dédaignées, jetées dans un coin, seront privées des derniers tributs payés par la tendresse. Que leurs amis, leurs enfants, leurs épouses abusés, feront longtemps des vœux pour leur délivrance lorsque le chirurgien Vives depuis longtemps rira sur leurs tombeaux. »

L'air froid de la glacière transperça le corps des malheureux qui écoutaient Stevens. Ils étaient hébétés, subjugués. Bien sûr depuis longtemps l'horreur des guerres ne leur était plus étrangère... mais les mots de Stevens déchiraient leurs cœurs. Et pourtant Winnepenninckx poursuivit... «Vous êtes loin de soupçonner encore que les valets de l'autorité, ces fiers républicains, ces ennemis mortels de la tyrannie, oublient qu'ils sont les instruments passifs et criminels d'une violence arbitraire et que les victimes qu'on leur donne à torturer sont innocentes. Les supplices honteux qu'ils infligent à leurs frères humains sont le prix de leur homicide condescendance aux zélateurs d'une honteuse Constitution civile du clergé. Mais ils trouvent cependant de la jouissance ou du profit à rendre plus cruel encore ce régime infernal. Dans la crainte de perdre une place qui a tant d'aspirants, ou pareils à ces chiens fidèles qui espèrent un os à ronger, ils font leur cour avec les douleurs du juste et trouvent des charmes à être féroces.

« C'est là que des ministres du culte catholique, de bons curés, de simples vicaires vieillis dans leur croyance et étrangers à toute espèce d'idées politiques, dont les seuls torts sont dans une conscience timorée et incorruptible, se voient livrés, sans ressources d'aucun genre, au sentiment le plus amer qui puisse déchirer un cœur que le crime n'a point avili. C'est là que l'innocence, dans les convulsions du désespoir, invoque en vain les lois ; demande à grands cris qu'on lui dise enfin ses crimes. Prières, désespoir, tout est vain : l'île de Cayenne doit les dévorer. Ils périront sur cette terre d'exil ; l'irrévocable arrêt de leur déportation est un certificat de mort. »

Filip Winnepenninckx arrêta sa lecture, les larmes aux yeux. On ne peut croire qu'il n'imaginât que le sort de ces malheureux fût demain le sien.

Séverin ne dit mot. Il était bouleversé. L'attaque contre Clémence, la méchanceté de Saint-Just et la cruauté des Français à l'égard des prêtres le laissaient sans voix. Mais il se demandait aussi si ces « bons curés, ces simples vicaires » étaient vraiment si innocents et tellement « étrangers » à toute espèce d'idées politiques !

Clémence, elle, n'avait nul doute, nulle interrogation. Un Français, déjà, l'avait attaquée dans sa chair ; elle avait vu les crimes de Saint-Just ; la « Raison » des Français n'était que bien veule et bien vile comparée à sa Foi. À cet instant, à cet instant précisément, Clémence Deneubourg décida d'entrer en résistance.

Le feu crépitait dans la cheminée de la ferme à Deneubourg. Séverin - que Simon tolérait chez lui - venait d'ajouter une bûche et dehors, il neigeait à gros flocons. C'était l'un des plus rudes hivers qu'on ait connus ici de mémoire de Brabançon.

Clémence était assise sur un simple tabouret de bois, caressant pensivement un rouet de sapin. Séverin tournicotait autour du vieux métier à tisser le lin de Catherine qui, elle, s'activait à la cuisine. Le vieux métier était précieux dans cette famille de paysans à laquelle il apportait quelques revenus supplémentaires bienvenus. La machine l'intriguait ; il cherchait à en comprendre le principe ; il imaginait les mouvements du peigne, des batteurs, des manettes, des baguettes d'encroix et les mains de Catherine lançant les navettes... Pourquoi ? Comment ? se demandait-il goulûment.

- Tu m'aiderais ? interrogea Clémence tout à trac.

Séverin, surpris, sortit de ses rêveries. Plusieurs jours étaient passés depuis la lecture de l'effrayante lettre de Corneille Stevens mais Clémence en était encore tourneboulée. Son visage était crispé, mâchoires serrées, menton tendu. Elle était belle quand elle montrait cette force, cette détermination. Un peu effrayante aussi. Il ne sut trop que répondre.

- Bien sûr que je t'aiderais. Enfin... ça dépend un peu pour quoi.

Elle mesurait bien le pouvoir de son charme sur son amoureux. Elle laissa passer quelques secondes puis osa...

- Tu sais bien qu'on ne peut pas les laisser faire ! Ils ont déjà capturé notre Saint-Père et bientôt ils nous enlèveront tous nos prêtres et même notre foi. Ils ne sont pas chez eux, ici. Nous ne pourrions même plus parler notre langue. Ils nous volent nos parents, nos frères, nos sœurs et même notre pays. Tu as vu comme ils ont traité le vieux Castelijjn ? Et ce que ce soldat voulait me faire ! Nous devons montrer à ces brutes que nous ne nous soumettrons pas.

Séverin se dit que ce n'était pas faux. Quoi que... Ici, dans le village, on parle autant le français que le flamand. Et tous les Français ne sont pas les mêmes. Il faut quand même bien le reconnaître : ils n'apportent pas que la misère ici. Il y a aussi le progrès, les sciences, la liberté. Et même la liberté des mœurs ! Enfin... Si l'on en croit les gazettes.

C'est ainsi que Séverin se mit à imaginer secrètement à quoi pourrait ressembler Clémence dans l'une de ces tenues tout en voiles comme on en porte à Paris. Il imagina le regard jaloux des Incroyables, sa fierté d'avoir Clémence au bras... et lui, éblouissant avec ses bottes mi-jambe, sa culotte moulante, son gilet à hauts revers... Il se vit dansant le rigaudon autour d'elle dans l'un de ces bals, riant avec sa belle à gorge déployée, profitant de la vie... Peut-être même pourraient-ils se lancer dans l'une de ces nouvelles danses comme cette « valse » qui arrive d'Allemagne et dans laquelle les danseurs peuvent se tenir l'un contre l'autre.

- Alors, tu dis quoi ?

- Ben... Oui... Je veux bien... Mais à quoi penses-tu ? répondit-il.

- Je ne sais pas, moi ! On devrait leur donner une bonne leçon. Pas leur faire du mal, hein ! Juste leur montrer qu'ils ne sont pas chez eux et qu'on ne se laisse pas faire.

Alors soudain Séverin pensa que ce serait peut-être drôle. Comme une grosse farce, en somme. Et ils se mirent à comploter au coin du feu.

Le détachement français s'était installé au presbytère de Leerbeek et dans une maison voisine. On y trouvait presque une trentaine d'hommes, appartenant à la 66e demi-brigade d'infanterie de bataille, basée à Bruxelles depuis l'été dernier. Une unité qui avait été rattachée à l'Armée de Mayence et dont beaucoup de membres arrivaient des colonies de Saint-Domingue, de la Guadeloupe et de la Martinique.

Ces soldats n'étaient pas de mauvais bougres ; ils étaient heureux de leur détachement qui les éloignait de leurs officiers supérieurs. D'ailleurs, on ne peut dire qu'ils mettaient trop de cœur à l'ouvrage dans la traque aux prêtres réfractaires. Ils se considéraient plutôt comme des « gardiens de la paix », avant tout chargés d'assurer le calme et d'apporter le progrès sur « leur » territoire.

À dire vrai, Séverin les appréciait. Et en particulier le chef du détachement, le lieutenant Robillot qui lui avait apparemment montré beaucoup d'intérêt. C'est Robillot qui lui prêtait maintenant des journaux français et même des livres ; plein de livres arrivant de Paris et parfois de Bruxelles.

Robillot était de petite taille et trapu. Tout en rondeurs. Il n'était pas gras pour autant et on devinait aisément que sous son bel uniforme, qu'on appelait « l'habit national », il y avait un corps musclé, prêt au combat.

Il portait fièrement la redingote bleu roi à doublure blanche de son régiment. L'ensemble était souligné par des parements et un collet écarlate à passepoil blanc. Les pans blancs de la tunique, retroussés et agrafés étaient amples et longs. Quand il quittait ses quartiers, il n'oubliait jamais de se couvrir le chef du chapeau à trois cornes, qu'il devait porter « à l'ordonnance », enfoncé sur le sourcil droit, la corne de devant placée au-dessus du sourcil gauche, « découvert de l'épaisseur d'un demi-pouce », disait le règlement.

Sa moustache était bien soignée et elle donnait à son visage rond toute la virilité qui lui aurait autrement fait défaut. Il fumait du matin au soir : une pipe en forme de « S » avec un gros fourneau couvert d'une pièce métallique. La fumée qui s'en échappait était lourde, puissante et même envoûtante. Mais ce qui frappait le plus Séverin, c'était la douceur de cet homme et sa capacité à écouter les autres. Attention ! Il n'en était pas « faible » pour autant et ses jugements finissaient toujours par arriver, clairs, tranchants, claquants comme des coups de fouet.

Séverin ne pouvait que le pressentir, mais cet homme-là avait pour le jeune brabançon une réelle sympathie teintée d'admiration. Robillot aimait la curiosité, la liberté d'esprit et le

franc-parler de Séverin. Il voyait en lui comme une promesse d'avenir pour cette France dont il voulait offrir les bienfaits autour de lui. Il avait décidé de l'aider, simplement, parce que lui, s'il avait choisi les armes, c'était par amour de la paix et pas par amour de la guerre.

Ils discutaient donc de ce jeune général, Bonaparte, qui venait de triompher en Italie en écrasant cinq armées autrichiennes en à peine plus d'un an, des « nouvelles » sciences, des techniques, des grandes écoles qui allaient s'ouvrir et de ce formidable « Conservatoire des Arts et métiers ».

Un prêtre jureur, l'abbé Henri Grégoire, avait proposé à la Convention nationale un projet de haut idéal...

Il sera formé à Paris, sous le nom de Conservatoire des Arts et Métiers, [...] un dépôt de machines, modèles, outils, dessins, descriptions et livres dans tous les genres d'arts et métiers. Les objectifs de cette institution nouvelle ? Fédérer les savoirs techniques pour perfectionner l'industrie nationale ; réunir une encyclopédie en trois dimensions qui servira de modèle, de référence et d'incitation aux inventeurs, chercheurs et curieux de toute condition sociale. Il faut éclairer l'ignorance qui ne connaît pas, et la pauvreté qui n'a pas le moyen de connaître. Cet établissement sera le réservoir dont les canaux fertiliseront toute l'étendue de la France.

À peine entériné « sur le papier », le Conservatoire s'était donc doté d'une opulente collection : des modèles et machines rassemblés sous l'Ancien Régime, des « curiosités » et des objets techniques confisqués aux aristocrates.

Séverin s'imaginait furetant dans ce « Conservatoire », y découvrant des savoirs et des techniques qui le rendraient toujours plus habile, plus inventif. Une science qu'il mettrait au service de Bonaparte, ce jeune guerrier en pleine ascension. Il rêvait d'un avenir plein de périls, de luttes et de victoires ; rempli de mystères et de découvertes, puis enfin couronné de gloire et d'honneurs. Et Clémence en serait illuminée.

Mais son avenir... Son avenir... Il était tout tracé : prendre la succession de son père et devenir le prochain charron de Leerbeek. Oh, c'était un beau métier ! Pour faire de belles et bonnes voitures attelées, il fallait s'y connaître en sciences et en techniques, faire des tracés compliqués, des alliages subtils. Et il fallait un fameux tour de main pour assembler une roue, construire un attelage. Mais Séverin en voulait plus, encore plus. Apprendre, découvrir, servir... Et peut-être même laisser une trace dans l'histoire.

- Mon Lieutenant, c'est vrai, vraiment vrai tout ce que vous me dites ?
- Bien sûr, Séverin, répondit Robillot. Et maintenant, en France, toi aussi tu as droit à ce savoir et à ces sciences.

Oui, c'est ça. Il ferait plaisir à Clémence, il taquinerait les Français, mais ce ne serait qu'une grosse farce faite à des amis.

Dehors, le vent déchirait les rues du village. La pâle lumière de la lune transperçait à peine les nuages et la neige, déjà tombée en abondance, rendait les chemins particulièrement pénibles. Dans l'âtre, le bois était bien sec et le feu crépitait joyeusement. Le plan des deux jeunes conjurés était clair, précis, imparable pensaient-ils.

Au passage de l'une des patrouilles françaises, vers vingt heures, Clémence abandonnerait en chemin, discrètement, un billet prétendument destiné au chanoine Stevens. Le père Winnepeninckx y fixerait rendez-vous à Stevens dans les ruines de la ferme de Castelijn, à vingt-deux heures. Sûrement les Français s'y précipiteraient à l'heure dite... Et ils y tomberaient dans un piège fatal : une demeure remplie de chausse-trappes conçues et installées par Séverin. Ils n'en sortiraient que l'honneur brisé, offerts à la raillerie de tout le village.

Séverin travailla jour et nuit dans la forge et l'atelier de son père. Clémence l'y rejoignit souvent. Une à une, ils perfectionnèrent leurs inventions et ils rirent de bon cœur en imaginant les malheurs qui allaient s'abattre sur les Français.

Un soir le père de Séverin et celui de Clémence vinrent à les surprendre.

- Tu t'actives bien étrangement, mon fils, lâcha Marcelin Girard.
- Oui père... Je... C'est pour... En fait, je m'exerce aux techniques que tu m'as montrées et j'ai le projet de te présenter une nouvelle machine que j'ai inventée et qui te rendra fier de moi.

Girard le charron ne fut pas dupe. Pas plus que Simon, le père de Clémence, qui regarda sa fille d'un air aussi sévère qu'inquisiteur.

- Quant à toi, ma niquedouille de fille, j'espère que tu ne t'abandonnes à aucune conduite qui soit sottise ou indigne !
- Mais non, père. Bien sûr, répondit Clémence avec un sourire enjôleur.

Quand les deux furent partis, Clémence approcha de Séverin qui portait encore son tablier, une tenaille à pincer et un marteau à planer dans les mains.

Elle ne dit rien. Elle avança lentement vers Séverin, serra doucement son visage entre ses mains, déposa ses lèvres sur le lobe d'une oreille, glissa sur la joue. Puis elle l'embrassa. Un vrai baiser qui consuma Séverin dans un formidable feu de forge.

Chapitre III - *Dimanche 11 février 1798 - 23 pluviôse AN VI*

La médisance tu banniras, et le mensonge également

Sous la conduite d'un caporal, la patrouille de cinq hommes quitta ses quartiers vers dix-huit heures, comme à l'ordinaire. L'ombre du jour fuyait, incertaine, indécise et courroucée. La neige encombrait les rues ; au loin les vents s'agitaient en colère sur des champs désolés.

C'était l'heure où les villageois commençaient à interrompre leurs activités et rentraient chez eux. Comme d'accoutumée, les Français en patrouille se montrèrent fièrement, s'exhibant, affichant leur toute-puissance. Ils claquaient du talon à chaque pas, mais le bruit des bottes s'étouffait dans la neige. Devant, le caporal Cauffin s'égosillait en vociférant des ordres à peine compréhensibles. Il crachait des nuages de vapeur qui lui sortaient de la gueule comme autant de flammes d'une forge.

Ils croisèrent d'abord un homme ivre, tourmenté ; une face blême, des yeux de lapin, un lugubre fantôme qui traçait un sillon incertain dans la neige. Tous furent convaincus que c'était Augustin Cuisset - « Cuisset-le-fol » qu'on disait - le mari de Blandine la mercière. Ils avaient bien mauvaise réputation. Lui à cause de son penchant pour l'alcool ; elle – « une femme de basse vertu », disaient les Leerbekois - en raison de son penchant immodéré pour le sexe fort.

Marchant toujours au pas, les Français qui ne connaissaient la mercière que trop bien (« sous toutes ses coutures », disaient-ils en riant) eurent tous un sourire goguenard en croisant le pauvre ivrogne.

À deux pas de la maison de l'affineur – un ouvrier de ce temps rendant le chanvre meilleur et plus fin en le passant dans un peigne de fer aux dents très fines - le caporal surprit soudain une autre ombre qui courait entre les maisons et semblait glisser sur les flocons. Une femme sans doute. Grande et mince, vêtue d'une cape ou d'un long manteau sombre, le chef couvert d'une capuche. Rue de la Cure elle se faufila le long des murs, puis se dirigea vers l'ouest, à l'entrée du village.

La patrouille la perdit de vue lorsqu'elle arriva devant la maison de la marchande d'étoffes. Ils tentèrent bien de suivre les pas de l'inconnue dans la neige, mais trop de traces s'entremêlaient. Et d'ailleurs ils perçurent, pas très loin, le bruit d'un cheval qui filait au trot vers la campagne. Clémence était sauvée.

C'est alors qu'un soldat de la patrouille découvrit le billet, dans la neige. Le caporal s'empara, le lut prestement... Il leur restait deux heures avant le rendez-vous ! Il fallait d'urgence montrer le billet au Lieutenant Robillot. C'était certainement important.

Robillot comprit immédiatement mais n'eut pas le temps de prévenir ses officiers à Hal ou à Bruxelles. Il prit donc d'autorité la manœuvre en charge. Tous ses hommes furent réveillés dans la seconde, même ceux qui descendaient de garde.

Robillot dépêcha sur-le-champ une section de cinq fusilleurs rue de la Cure. Ce serait le « groupe d'assaut ». Il avait veillé à y mettre ses soldats les plus forts et les plus vaillants. Ils avaient pour mission de se tapir, invisibles, dans les ruines de la ferme à Castelijn ou, à la rigueur, aussi près que possible. Le caporal commandant cette section - celui-là même qui avait découvert le billet - avait reçu ordre d'attendre l'arrivée de Winnepenninckx et n'était autorisé à investir les lieux que s'il avait la certitude que Winnepenninckx et Stevens s'y trouvaient.

Une autre section avait été envoyée rapidement - et tout aussi discrètement - aux limites du village, sur la route de Hal. Ces hommes avaient pour charge de se cacher dans les fossés et de faire barrage aux curés réfractaires s'ils parvenaient à échapper à la première équipe. Ce serait « l'arrière-garde ».

Enfin, une troisième section de cinq hommes - il l'appela « le groupe de renfort » - reçut l'ordre de patrouiller dans le village, comme si de rien n'était. Ils agiraient comme la patrouille officielle, habituelle, mais en veillant à rester toujours à proximité de la vieille ferme à Castelijn.

Tout le dispositif fut en place dès 21 h 30. Robillot était satisfait. Il avait réagi promptement et adéquatement ; bientôt ses supérieurs le couvriraient de louanges pour ces arrestations tant attendues par la République entière ! Même la police de Fouché n'avait réussi à arrêter Stevens ; lui, il allait y parvenir !

Cinq minutes avant l'heure dite, une obscure silhouette se glissa dans les rues vers la ferme en ruines. Les hommes du « groupe de renfort » l'entendirent d'abord. La neige crissait sous son pas rapide qui se rapprochait. Bientôt ils croisèrent « l'ombre », le dos voûté, une capuche sur le chef.

L'homme les salua de la main, la tête toujours enfoncée dans le cou, le regard bas, tourné vers ses chausses. Puis il joignit les bras dans les manches de sa lourde capeline, poursuivant sa route d'un pas aussi rapide que la neige le permettait.

Les soldats ne purent le reconnaître, mais ils furent instantanément convaincus que c'était Winnepenninckx qui arrivait discrètement à son rendez-vous. Ils respectèrent leurs ordres et croisèrent l'homme innocemment. Ils devaient se saisir de Winnepenninckx et de Stevens ! Il leur fallait de la patience car – ils en étaient maintenant convaincus - bientôt la gloire d'une double et spectaculaire arrestation leur reviendrait...

Arrivé devant la ferme en ruines, Séverin, le chef toujours enfoncé sous sa capuche, tourna le visage de gauche, puis de droite, comme pour s'assurer que plus personne ne l'espionnait. Mais il savait bien qu'ils étaient là, à l'observer, prêts - peut-être - à bondir vers lui. Clémence et lui avaient fait le pari qu'ils attendraient, qu'ils voudraient être sûrs de se saisir des deux prêtres comploteurs.

Là, maintenant, il avait peur, mais il saurait bien vite si leur pari était le bon.

Rien ne se passa. Séverin se pencha le long du mur, saisit l'échelle qu'il y avait laissée quelques jours plus tôt, la tendit vers ce qu'il restait de grenier à la vieille ferme, puis en escalada les barreaux.

En sautant au travers de l'embrasure qui permettait jadis de faire entrer les ballots de paille au fenil, il sut qu'ils avaient bien pensé. Séverin descendit prestement vers les caves de la ferme, deux niveaux plus bas. À l'aveugle. Avec Clémence il avait répété ce déplacement maintes fois. Il évita ses propres pièges et trouva sa cachette sans peine. Il savait qu'il devrait y rester longtemps.

Tout se passait comme dans leurs plans. Clémence avait provoqué la curiosité des Français avec le faux billet ; Séverin avait servi d'appât pour les attirer dans le piège. Les Français recevraient bientôt une belle leçon.

Dehors, « l'équipe d'assaut » avait observé tous les mouvements du jeune homme, mais le caporal attendit. « Il faut être sûr que les deux prêtres sont réunis avant d'intervenir », avait sagement dit le lieutenant Robillot.

Ils attendirent donc de longues minutes. Dans le froid et la neige. Quand Robillot rejoignit l'équipe d'assaut en compagnie du groupe de renfort, trente minutes étaient déjà passées. Rien n'avait bougé et ils n'étaient pas même convaincus que là, dans ce qui avait été le grenier à foin, c'était bien la lueur d'une chandelle qu'ils devinaient faiblement.

N'y tenant plus Robillot se résolut enfin à donner le signal de l'assaut. Tout se déroula en quelques secondes seulement. Les cinq soldats, armés jusqu'aux dents, escaladèrent l'échelle en quelques bonds. Le chef de section cria « À l'assaut... » en sautant dans l'ouverture du fenil. Ses camarades le suivirent, collés à ses basques, inondés de cette sueur qui exsude chez le guerrier quand le combat est lancé, quand le triomphe est proche.

Alors tout bascula.

En tête de son groupe, fonçant dans l'obscurité, le caporal posa innocemment le pied sur un large rouleau de métal qui le déséquilibra en un instant. Il tomba à genoux, puis à plat ventre, lâchant son sabre, sur un toboggan lisse comme un rubis et couvert de savon noir.

Il glissa dans la spirale du toboggan jusqu'à atteindre ce qui avait été la cuisine de la vieille ferme. Dans sa chute, il heurta une sorte de levier sans comprendre qu'il venait de déclencher le retardateur d'une machine infernale qui le couvrirait bientôt de honte.

Le soldat qui suivait le chef de section n'eut pas le temps de comprendre et prit le même chemin. Au bout de sa glissade dans le colimaçon de métal, il tomba, lui aussi, de deux mètres de haut dans le vide... Sombrant enfin dans une énorme bassine remplie de sang de cochon.

C'est alors que le mécanisme s'enclencha. Dans un lent chuintement un sac de jute rempli de plumes se déchira par-dessus leurs têtes.

Le troisième et le quatrième homme de la section comprirent qu'ils avaient été piégés et eurent le réflexe de faire un pas de côté en entendant leurs malheureux camarades qui hurlaient de désespoir. Las... À droite il y avait un deuxième rouleau, un deuxième toboggan, symétrique à l'autre. Un levier, un sac de plumes et une barrique remplie de poix... Car Séverin n'avait pas trouvé assez de sang.

Seul le cinquième soldat échappa à l'humiliation, restant accroché à l'échelle, tremblant de peur.

Le lieutenant Robillot comprit immédiatement qu'il avait été piégé. Avec le reste de son détachement, il força la lourde porte du rez-de-chaussée. Leurs lanternes allumées, tenues à

bout de bras, les Français découvrirent la scène avec autant de honte que de colère. Quatre soldats, désarmés, choqués, plongés dans un bain de sang ou de poix, couverts de plumes de la tête aux pieds !

Quelques mètres plus loin, dans sa cache, Séverin écoutait chaque bruit, chaque mot, et ne parvenait à retenir ses rires qu'à grand-peine. Le lieutenant Robillot gava son caporal d'injures que Séverin n'avait jamais entendues et termina en hurlant à ses hommes couverts de plumes...

- Espèces d'abrutis ! Foutriquets ! Incapables ! Comment voulez-vous que je fasse rapport à Bruxelles ? Nous allons être couverts de honte et envoyés aux galères !

Clémence était revenue au village. Elle se cachait maintenant chez l'affineur. Se tenant à la fenêtre et scrutant la ferme de Castelijn elle alluma un quinquet et écarta bien fort le rideau. Bientôt toutes les maisons de la rue s'illuminèrent à la flamme d'une bougie ou d'une lampe à huile. Il y avait comme une ambiance de fête dans le village.

Robillot fit prestement rentrer ses hommes à leur casernement et les Leerbekois les virent défiler en rue d'un pas pressé, quatre malheureux couverts de sang, de poix et de plumes tentant de se dissimuler entre deux haies de militaires, le regard torve et bas. Avec un rien d'attention on pouvait deviner sans peine l'hilarité des villageois gouaillant sous cape à la défaite des militaires français.

Clémence profita de la débâcle de la soldatesque pour courir vers la vieille ferme et délivrer enfin Séverin de sa cachette. Leur plan avait fonctionné à la perfection. Ils s'embrassèrent. Elle était fière de lui ; ils rirent de leur bon coup. Mais il savait que bientôt il aurait à faire face à Robillot et ce serait moins drôle...

Le jour pointait. Un lundi maussade pour Robillot. Seul face à son écritoire et à sa conscience, le Lieutenant se demandait comment diable il pourrait faire rapport à ses supérieurs. Il commença à écrire...

« 24 Pluviôse de l'An VI

« Rapport du Commandant du détachement de Leerbeek au Commandant de la 66e Demi-brigade en poste à Bruxelles sur des événements calamiteux et séditeux survenus la veille du jour présent au bourg de

Leerbeek. »

« Oui... Ça, c'est bien », se dit-il... Puis il se ravisa : « Non ! Pas calamiteux... mais malencontreux ». Il corrigea puis poursuivit...

« Faisant patrouille ce 23 Pluviôse au soir dans le bourg de Leerbeek, un détachement de cinq hommes placés sous le commandement du caporal Cauffin a pu découvrir un courrier ayant apparemment échappé par mégarde à son propriétaire. On y apprenait qu'un prêtre insoumis, sans doute le dénommé Winnepenninckx en charge de la paroisse du lieu avant d'être condamné à la déportation, y avait pris rendez-vous, deux heures plus tard, à la nuit tombée, dans les ruines d'une ferme proche, avec le dénommé Stevens qui n'est autre que l'un des prêtres réfractaires les plus redoutables de nos départements. »

« Voilà... C'est un bon début... mais le plus dur reste à faire », songea Robillot. Sa plume trembla à nouveau...

« Contraint par l'urgence et incapable d'en référer à mes supérieurs avant toute action, je décidai donc d'organiser sur-le-champ, céans et d'autorité, une opération visant à me saisir par surprise des deux dangereux récalcitrants dans l'éventualité où ils se présenteraient bien à ce rendez-vous. C'est ainsi que je mis en œuvre un dispositif armé, composé des trois patrouilles dont je pouvais disposer alors, pour tendre un piège à ces ennemis de la République.

« M'étant transporté sur les lieux à l'heure dite, j'y constatai qu'un homme dissimulé sous un ample manteau s'était introduit discrètement dans le bâtiment en ruines sous la surveillance étroite et déterminée de mon détachement. Son comparse ne l'ayant rejoint à l'heure dite je décidai de faire perquisition dans ledit bâtiment pour m'y saisir du premier conspirateur. »

« Voilà... On y est... », songea douloureusement Robillot. Mais comment écrire la suite ?

Bien sûr, il était tombé dans un piège... mais qui en était responsable ? Des villageois ? Sans doute. Et il avait même une petite idée sur l'habile artisan qui avait été capable de construire ce toboggan et cette mécanique infernale. Mais si Séverin était l'auteur de ce mauvais coup il n'en était probablement pas l'instigateur. Non, c'est sûrement cette bigote de

Clémence qui l'avait poussé. D'ailleurs ; il n'y avait pas eu mort d'homme. Et attirer l'attention des officiers sur sa propre infortune ne ferait que lui nuire ainsi qu'aux villageois qui, finalement, auraient à endurer une vengeance bien démesurée. Non, c'est sur, il fallait qu'il se protège de la colère de ses officiers et qu'il mette Séverin devant ses choix.

Robillot était encore perdu dans ces réflexions quand on frappa doucement à sa porte. Il était neuf heures... L'heure habituelle de Séverin.

- Bonjour mon lieutenant, dit Séverin, plus tendu qu'à l'habitude.

- Bonjour Séverin. Comment vas-tu ce matin ?

- Oh je vais bien, bredouilla le jeune homme qui avait distinctement le sentiment de s'être jeté dans la gueule du loup. Mais j'ai peu dormi... avec... euh... avec ce qui est arrivé.

- Eh bien moi je n'ai pas dormi du tout ! Et bien sûr, tu n'as aucune idée sur l'identité des fripons qui nous ont tendu ce piège ?

- Oh non, lieutenant ! Mais ce n'était pas grave, n'est-ce pas ? Personne n'a été blessé, plaïda déjà le jeune homme.

- Non, personne n'a été blessé. Mais l'ingénieuse machine qui nous attendait était fort bien conçue, n'est-il vrai ? Je me demande qui a bien pu la construire...

- Oh oui ! Mais je ne sais pas du tout qui a pu faire ça. Il y a dans le département beaucoup d'ateliers où l'on aurait pu fabriquer cette installation, vous savez !

Puis soudain Séverin eut une idée de génie...

- Ne pensez-vous pas que ce pourrait être les Brigands du pays de Waes ? Ceux qui ont lancé leur « guerre des paysans » ? demanda-t-il.

Un sourire se dessina sur les lèvres de Robillot. Oui, c'était une excellente idée... Voilà des coupables idéaux.

Quatre mois plus tôt, en octobre, à Overmere dans le pays de Waes, un huissier accompagné de gendarmes avait voulu se saisir des biens d'un contribuable récalcitrant. Une foule hystérique les en avait empêchés et l'incident avait été à l'origine d'un véritable soulèvement populaire.

Les insurgés - qu'on appelait « les brigands » - se rendaient jour après jour de village en village. Ils arrachaient les scellés posés sur les églises, déracinaient les « arbres de la liberté » qu'on avait plantés symboliquement dans chaque bourg pour célébrer la République, faisaient sonner le tocsin et dire une messe au nez et à la barbe des Français. Souvent, les maires

et les gendarmes devaient prendre la fuite. Les « brigands » en profitaient pour envahir la mairie, voler les listes de conscription et les registres de contributions.

La révolte s'était même étendue aux départements des Deux-Nèthes, de la Dyle et de l'Escaut, et même jusqu'au département des forêts.

À Paris, Bonaparte avait alors dit « Pardonner à ces brigands, ce n'est pas notre rôle ; c'est celui de Dieu. Mais les envoyer auprès de lui, c'est notre affaire. » . Le Directoire inquiet de ce soulèvement allait dégager des budgets considérables et dépêcher des milliers d'hommes en renfort vers les départements belges. C'est ainsi que le soulèvement allait finalement être vaincu en décembre, par les troupes du général Colaud.

Quelques jours plus tard, le Directoire allait prendre neuf arrêtés condamnant à la déportation 7 478 prêtres insermentés. Il ordonnerait également la saisie de tous les biens des conscrits ayant fui à l'étranger ainsi que le séquestre des biens de leurs parents et l'enlèvement des cloches et des croix qui auraient subsisté dans les départements annexés.

Cinq mille « paysans » séditieux perdirent la vie dans ces jacqueries ; mille huit cents autres furent arrêtés et trois cents fusillés.

Robillot regarda Séverin droit dans les yeux. Un regard étrangement dur et tendre tout à la fois.

- Eh bien vois-tu, Séverin, je crois que je connais les fripons qui nous ont vraiment tendu ce vilain piège. Et ce ne sont pas ceux qu'on appelle « les brigands ». Mais j'appartiens à une association d'hommes que l'on nomme « francs-maçons » et qui veulent le progrès de l'humanité . Plusieurs préceptes guident nos actions . Il en est un qui dit : « Écoute toujours la voix de ta conscience ; elle est ton juge ». Et un autre qui conseille : « Ne juge pas légèrement les actions des hommes. Pense que pour bien juger les hommes, il faut sonder les cœurs et scruter les intentions. »

Séverin ne comprit pas tout dans l'instant. Cependant il n'oublia pas un seul mot de Robillot. Et surtout pas ces « préceptes ». Mais que diable voulait-il vraiment dire...

- Je vais donc écouter ma conscience, poursuivit Robillot, Je crois que ton cœur a l'innocence des amoureux. Et je suis persuadé que tes intentions, aussi canailles fussent-elles, n'avaient rien de méchant. Alors maintenant, va ! Laisse-moi finir ce courrier. Réfléchis à ce que je viens de te dire et reviens demain, comme à l'accoutumée, mais

seulement si tu m'as compris.

Séverin s'en fut sur la pointe des pieds. Soulagé, il réfléchissait déjà à tout ce qu'il venait d'entendre. Robillot revint à son rapport...

« Ayant cerné la maison et m'étant assuré toutes les issues dudit bâtiment je donnai l'ordre d'y pénétrer pour m'y saisir de l'un ou l'autre conspirateur qui s'y serait réfugié. Après différentes explorations et avoir ouvert toutes les portes attenantes à la maison nous n'avons pas trouvé l'objet de notre recherche ; sur quoi nous avons regagné nos quartiers.

« Au cours de cette perquisition quatre soldats de mon détachement ont été légèrement blessés par divers dispositifs subsistant dans les ruines de la maison mais aucun d'entre eux-ci n'a dû être dispensé de service.

« M'étant transporté sur les lieux, il m'est difficile d'affirmer avec certitude si ces embûches avaient été disposées là intentionnellement. Si cependant c'en était le cas, on ne pourrait qu'en charger les Brigands dont quelques citoyens nous ont assuré qu'il se dit qu'ils se portent aux abords de la bonne ville de Hal, fait auquel nos effectifs et ceux de la gendarmerie sont les plus curieux et les plus attentifs depuis plusieurs semaines.

« Vous ayant fait rapport... »

Et il signa.

Robillot déposa la plume. Le rapport partirait bien vite et la réaction de ses officiers ne l'inquiétait plus. Ce qui l'intriguait, c'était Séverin. Comment allait-il réagir à sa révélation ?

Clémence était à bouts de nerfs. Depuis le matin son père lui faisait la leçon. Oui, elle avait 19 ans. Oui, il était plus que temps qu'elle pense au mariage. Oui, Colin, le fils du vieux Castelijn, était un garçon bien courageux, un bon chrétien qui ferait un bon mari.

Oui. Mille fois « oui » ! « Un bon mari », mais pas pour elle ! Elle, c'était Séverin qu'elle aimait ; c'était lui qu'elle voulait.

- Non, pas lui ! tonna Simon. C'est un jeune fou. Et un mauvais chrétien. En plus, il fricote avec le Français !

- Ce n'est pas vrai, plaida Clémence. Et tu le sais très bien...

- Quoi ? Que veux-tu dire ? Cette histoire d'hier à la vieille ferme de Castelijn ? Encore

une folie !

Et il s'emporta.

- Je sais très bien que vous êtes là derrière. Des menteurs... Vous n'êtes que des menteurs : son père et moi on vous avait dit de ne pas faire de bêtises. S'il est fusillé à l'heure qu'il est, il l'aura bien mérité !

- Ne dis pas ça, papa !

Et Clémence s'effondra en larmes dans les bras de sa mère qui prenait toujours grand soin de ne pas contredire « son Simon ».

Puis reprenant ses sens...

- Tu sais bien que c'est un bon garçon, père. Et il m'aime. Il est habile de ses mains, il a un bon métier et il est curieux de toutes choses. Il saura s'occuper de moi. C'est vrai qu'il fréquente les Français. Et alors ? Ils ne sont pas tous mauvais. Et puis, ce n'est pas vraiment un mauvais chrétien ; il est juste... juste... Insouciant. Et tu sais bien que moi, j'ai la foi pour deux.

« La foi pour deux » parce que depuis plusieurs semaines Clémence s'était en effet rapprochée du père Winnepenninckx. Elle participait encore aux travaux de la ferme et de la maisonnée, mais elle s'engageait aussi, de plus en plus souvent, auprès du jeune curé. C'est elle qui se chargeait de lui trouver tous les dix ou quinze jours une nouvelle cachette. Elle encore qui lui apportait à boire et à manger, s'occupait de son linge, de ce qui lui restait de « ménage ». Elle enfin qui portait ses courriers clandestins, convoquait secrètement ses fidèles, organisait et protégeait ses rares et dangereux déplacements.

- Je sais tout cela, ma fille, ronchonna Simon en balayant l'air poussiéreux de la ferme de sa grosse patte de paysan. Et je t'en félicite. Mais ne crois-tu pas qu'en lieu et place de tes filouteries avec ce coquin de Séverin, tu ferais mieux d'être prudente. Et si demain les Français arrivaient ici à cause de lui, hein !

- Ce n'est pas un coquin, eut-elle le temps de crier en tapant du pied sur le sol en pierres rouge sang. Juste avant qu'on frappe à la porte.

C'était Séverin.

Clémence ouvrit et, découvrant son amoureux sain et sauf après sa visite à Robillot, elle ne put s'empêcher de lui sauter au cou en l'embrassant.

- C'en est assez ! hurla Simon. Sors d'ici, gredin.

- Que non, Maître Simon, répliqua Séverin, bouffi de courage. Je suis venu te dire que

j'aime Clémence et que je veux l'épouser.

- Il n'en est pas question ! Tu n'es qu'un jeune écervelé, tu entraînes ma fille dans de dangereuses aventures, tu pactises avec l'ennemi dans le même temps que tu le moques. Tu n'es qu'un bon à rien, pas même un honnête chrétien. Tu n'auras jamais ma fille. Jamais, m'entends-tu ? Et sûrement pas avant d'avoir montré à notre bon Seigneur et à moi que tu la mérites !

Séverin voulut répondre, mais il avait la gorge serrée. Clémence était en larmes. Surprise tant par l'inattendue demande en mariage que par le violent refus de son père. Elle n'eut pour seule réaction que d'emporter son amoureux vers la grange en le tirant par le bras.

Là, dans la paille, ils se couchèrent et s'enlacèrent. Ils ne dirent pas un mot mais se parlèrent en soupirs. Se contentèrent de sécher les larmes qui ravinaient leurs joues, de s'effleurer et de se caresser. D'abord ce fut tendre, puis vint la sensualité. Leurs baisers, crescendo, se firent plus ardents, presque même violents. L'embrassement de leurs sens se nourrit de passion et de rage, de tendresse et de colère, de désespoir et de détermination. Et la chaleur de leurs corps suffit à vaincre le froid grège de Pluviôse.

Ensemble, ils s'instruisirent des gestes de l'amour. Ce fut d'abord un jeu, puis une découverte, et enfin un plaisir. Elle déposa les doigts sur son corps dénudé, il promena les siens en d'inconnues vallées. Leurs frissons se firent plus intenses, encore plus intenses, et toujours plus intenses. Ils avaient les yeux ouverts mais ne voyaient plus rien, le regard prisonnier en dedans, à l'affût de leurs sens.

Quand ils s'unirent enfin, sans trop savoir ni comment ni pourquoi, parce qu'une force irrésistible les y poussait, des éclairs de plaisir déchirèrent leurs chairs, du bas-ventre à la gorge. Comme un flot de lave, comme une bouffée d'ivresse qui vous monte à la tête et brimbale le corps. Pour glisser son vit dans le doux écrin, c'est elle qui le guida. C'est encore elle qui rythma leur étreinte, d'une main sur ses reins, pour qu'il avance et recule, encore un peu, encore plus loin, encore plus vite, un peu plus vite. Oui, là, c'est bien. Encore.

Et le temps fut une éternité.

Elle enlaça les cuisses de son amant de ses longues jambes fuselées, contracta son fourreau sur le pal. De son sexe raidi il fit douce et amoureuse violence à celle qui se donnait lascivement à lui.

Soudain leurs corps se tendirent, s'incurvèrent et s'arquèrent presque à se rompre.

Il vint en elle quand elle vint à lui. Il y eut deux cris. Deux petits cris. Presque simultanés. Puis un grand calme. Comme après la tempête. Et les vagues du plaisir se firent douce écume.

Il l'étreignit à pleine force, elle lui sourit à pleine joie. Ils se défirent doucement et longtemps après. Et calmement, les sens en paix, toute colère et toute rage désapprise.

« Nous serons heureux », lui promit-il doucement.

Chapitre IV - Mardi 13 février 1798 - 25 Pluviôse AN VI

Le bien d'autrui tu ne prendras ni retiendras injustement

Il était à peine 7 heures du matin. Robillot l'attendait de pied ferme. Le regard sévère, la moustache tendue, les poings serrés sur son écritoire, il lui laissa à peine le temps d'entrer.

- Ainsi donc as-tu bien réfléchi à ce que je t'ai dit ?
- Oui, oui, mon lieutenant, répondit Séverin. Même si je n'ai pas tout compris...
- Alors quoi ?
- Alors, mon lieutenant, moi aussi je le veux, ce « progrès de l'humanité ». Et moi aussi, c'est « ma conscience qui me guide ». Enfin, j'essaye ! Je ne connais rien de ces « maçons » dont vous me parlez mais grand bien leur fasse d'avoir de si bons préceptes que ceux que vous m'avez dits... Et que je n'ai pas parfaitement retenu, ajouta-t-il un rien honteux mais parfaitement honnête.

- Fort bien ! trancha Robillot. Puisqu'il en est ainsi, je vais te faire un cadeau. Bonaparte vient d'entrer en Belgique. Il y est en mission secrète pour quelques jours et se rend sur la côte. Il a déjà vu Boulogne, Calais, Dunkerque et Furnes. Il arrivera demain à Ostende, en petit équipage car il souhaite que sa visite ne soit connue de personne. Nous avons la charge de sa discrète protection entre Ostende et Bruxelles où il doit se rendre. Je t'emmène avec moi. Peut-être même pourras-tu le rencontrer.

Séverin ne se tint plus, tout excité qu'il était à l'idée de rencontrer enfin le héros de ses rêves les plus fous.

- Et quand partons-nous ?
- Sur-le-champ ! répondit Robillot. Suis-moi !

Et il l'emmena, dans une patrouille de six hommes à cheval accompagnant une voiture de réserve qui devait discrètement suivre Bonaparte en Belgique.

En chemin Robillot expliqua à Séverin que ce voyage scellait en quelque sorte son choix d'accepter la France et ses bienfaits. Et il fit jurer au jeune homme qu'il ne dirait mot à quiconque de ce qu'il aurait vu ou entendu. Se sentant investi d'un précieux savoir, Séverin n'hésita pas un seul instant à promettre le secret. Mais, comme à son habitude, il assomma le lieutenant de questions. Robillot, pourtant, se tint coi.

Après avoir écrasé de nombreux généraux piémontais et Autrichiens, Bonaparte était rentré à Paris aurolé de ses victoires à Mantoue, Arcole et Rivoli. Mais il s'ennuyait dans la capitale. Le Directoire le comblait d'honneurs et le craignait. Lui, il avait soif d'action et de succès. Il avait expliqué à Monge, l'un de ses généraux : « Si je reste longtemps sans rien faire, je suis perdu. Une renommée en remplace une autre. On ne m'aura pas vu trois fois au spectacle, qu'on ne me regardera plus ».

Il y avait donc du génie dans la proclamation des Directeurs qui, le 26 octobre, avaient pris un décret constatant : « Il y a lieu de rassembler sans délai sur les côtes de l'océan une armée qui prendra le nom d'Armée d'Angleterre et dont le citoyen général Bonaparte est nommé général en chef ».

Les membres du Directoire y avaient en effet trouvé un moyen élégant d'occuper l'ambitieux ; lui-même y avait gagné la perspective d'une nouvelle gloire. Il lui faudrait désormais armer quantité de navires, équiper et protéger ses ports, préparer ses armées à envahir Albion.

Parti de Dunkerque, Bonaparte avait traversé Furnes et Nieuport sans encombre . Dans sa berline légère, il était accompagné de Bourienne, son secrétaire, mais aussi du général Lannes, de son aide de camp polonais Sulkowski et de « Moustache », son fameux courrier.

Arrivé à l'hôtel de la rue de la Chapelle, Robillot demanda au patron de l'auberge à rencontrer le citoyen Lasne ou l'un de ses proches. « Lasne » : c'est sous ce nom que Bonaparte voyageait incognito.

Le tenancier - un certain Jean, qui était un ancien marin français - lui sourit avec sympathie.

Je m'en occupe immédiatement, mon Lieutenant, répondit-il avec un regard complice.

C'est Bourienne qui vint les accueillir. En quelques mots il expliqua à Robillot la suite des événements. Lui et son petit détachement séjourneraient dans une annexe, à l'arrière de l'hôtel. Dans une heure, quand Bonaparte achèverait sa conversation avec les marins du port, ils iraient tous ensemble quérir le citoyen Auguste Wieland fait Maire de la ville depuis moins d'un an. Bonaparte voulait l'entendre.

Wieland était estimé de la population ostendaise. Négociant armateur, il affichait une fidélité absolue au Régime français. Avec lui les trop nombreux commerçants qui défiaient l'embargo sur les produits anglais furent emprisonnés et leurs biens séquestrés. Alors que la population souffrait, ceux-là s'enrichissaient en trafiquant les épices ou la toile de lin. Cette toile que seuls les Anglais savaient tisser en machine mais sur des métiers de fort mauvaise facture cependant jalosés des Flamands de Roubaix ou de Hal, grands producteurs de fil de lin.

Robillot autorisa Séverin à l'accompagner quand il introduisit Wieland auprès de Bonaparte, dans ce qu'il serait prétentieux d'appeler ses appartements. Le jeune homme tout impressionné put même rester là, l'oreille collée à la porte, les membres tout tremblants, pendant tout l'entretien. Il entendit la voix de Napoléon tantôt douce, tantôt agacée, tantôt autoritaire. Le rythme de ses paroles et le timbre de sa voix changeaient en permanence mais toujours il roulait les « r » d'une façon étrangère aux oreilles de Séverin. Et toujours il était impressionnant.

Wieland évoqua d'abord la grande prospérité de la ville sous le régime Autrichien. Une prospérité aujourd'hui perdue. Le chenal était envasé ; il ne restait dans le port que quelques barques, des caboteurs et quelques bateaux à faible tirant. Les navires anglais s'approchaient tous les jours de la rade, à quelques encablures, narguant les Français et leurs faibles défenses.

Bonaparte interrogea Wieland sans atermoiements. Comment en était-on arrivé là ? Pourquoi la ville n'avait-elle point réagi ? Les impôts étaient-ils correctement levés ? Combien de chantiers pourraient-ils construire des navires, en combien de temps, et de combien d'ouvriers qualifiés pourraient-ils disposer ?

Il y eut un feu nourri de questions. La discussion s'éternisa jusqu'aux petites heures. Bonaparte savait qu'il n'aurait aucune chance de vaincre les Anglais s'il ne disposait d'un exceptionnel corps expéditionnaire et d'une flotte lourde et moderne. Il ne s'arrêta pour dormir une poignée d'heures que lorsqu'il fut certain d'être complètement renseigné.

Le lendemain, dès 6 heures, il visita les ouvrages militaires et les remparts de la ville, accompagné du général Championnet. Il lui fallut peu de temps pour constater avec dépit combien ces défenses étaient fragiles, prêtes à céder dès le premier assaut anglais. Avant de partir il donna ses instructions : qu'on drague le chenal d'accès dans les six mois. C'était un ordre ! Bientôt, quand il sera empereur, il donnera à la ville les moyens d'un essor considérable.

Bonaparte prit finalement congé de Championnet et s'installa dans sa voiture. Mais après avoir déposé une botte sur le marchepied il s'arrêta d'un coup sec et se tourna vers Robillot.

- Qui est donc ce jeune homme que je vois depuis hier dans ma suite ?

Robillot expliqua sans honte.

- Il nous vient des environs de Bruxelles. C'est un garçon curieux et prometteur, un ami de la France et admirateur des sciences et de la Raison. Il pourrait même être mon frère.

Le général grogna et ne dit mot. Puis il s'assit et claqua la porte de sa berline. S'il avait été fâché, chacun l'aurait su. Robillot put donc esquisser un sourire.

Quand enfin le jeune général quitta Ostende, le 26 pluviôse sur le coup de 8 heures, il fut salué par le carillon et par une salve d'honneur tirée par toutes les bouches du rempart. Son passage incognito n'avait plus rien de secret ! Même à Londres et Buckingham on devisait déjà sur les rapports inquiétants présentés par les espions de Sa Majesté.

- Et alors. Qu'en dis-tu ? demanda Robillot alors que leur équipage accompagnait Napoléon sur les routes de Gand et d'Anvers en direction de Bruxelles.

- Je ne sais trop que dire, répondit Séverin. Il est petit ! Mais il travaille beaucoup ! Et comme il est curieux. Il pose encore plus de questions que moi.

- C'est bien, dit Robillot. Toi aussi, sois curieux de toutes choses...

La Berline du futur empereur atteignit les faubourgs de Bruxelles dans l'après-midi du 28 Pluviôse.

Séverin n'avait jamais visité Bruxelles et un émerveillement croissant se lisait dans ses yeux à mesure qu'il approchait de la ville. Le cortège aborda les faubourgs par la « Promenade des remparts », la « Porte du Rivage » et « l'Allée verte » : des chemins et promenades bucoliques bordés de tilleuls et longeant finalement le canal de Willebroeck en offrant une vue majestueuse sur la cité, ses remparts et ses faubourgs.

Bruxelles n'était plus cette ville médiévale enfermée dans ses murailles et parsemée de rues et ruelles étroites, sinueuses et embourbées, au long desquelles s'alanguissaient jadis quelques bâtisses aux façades en pignons.

Deux chantiers de constructions spectaculaires venaient de s'achever : le quartier de la place Saint Michel, qui se nommera plus tard place des Martyrs, et celui de l'ancienne place des Bailles - une ruine depuis l'incendie de 1731 - qu'on avait voulu transformer en esplanade militaire mais qui était devenu le « Quartier Royal ». Il était composé d'un parc public à la géométrie « pure et sans taches », équipé pour la première fois de « cabinets d'aisance » publiques, et entouré de riches hôtels de Maître et de bâtiments administratifs.

La ville se voulait belle et opulente comme Paris, Londres ou Vienne. Ses aristocrates et ses fonctionnaires s'y affichaient en exhibant leur pouvoir au regard de leurs domestiques ou valets et du « peuple d'en bas ». Peu à peu Bruxelles s'organisait alors le long de larges artères rectilignes, de perspectives impressionnantes, de places géométriques, de façades uniformes et elle s'assurait d'être saine et agréable à vivre.

Jamais Séverin n'avait vu tant de hautes maisons, de larges artères, tant de magasins, tant de carrosses... et tant de gens ! La ville comptait encore cinquante-huit mille habitants ! Même après que nombre d'entre eux eussent fui à l'arrivée des Français. Mais c'était une foule énorme dans laquelle riches et pauvres, hommes et bêtes, se mélangeaient joyeusement. Dans une pagaille indescriptible les cavaliers serpentaient entre les mendiants et les vendeuses de rue. Ils croisaient en toute anarchie des voitures légères ou des carrosses dont les cochers se souciaient comme d'une guigne d'écraser l'un ou l'autre chien errant, des poulets en vadrouille ou même un portefaix ou un fermier menant son cochon au boucher et son grain à l'épicier.

Séverin fut intrigué au plus haut point par ces larges espaces aménagés au long des façades et délimités par des bornes en pierre reliées par de lourdes chaînes. Robillot lui expliqua que c'était une invention récente. On appelait cela des « trottoirs » et cela servait à protéger les « gens de pied » des cavaliers, des carrosses et des charrettes. Mais l'un et l'autre sourirent en constatant que peu de Bruxellois en respectaient la fonction.

En chemin, l'escorte de Napoléon passa devant les ateliers du carrossier Jean Simons et de son fils Pierre installés rue du Marais, rue de la Blanchisserie et rue des Cendres. C'étaient des ateliers énormes ! On y assemblait entre cinquante et cent carrosses chaque année ! Des voitures de toutes espèces et de tous prix, d'une qualité exceptionnelle, exportées vers les Pays-Bas et vers la France surtout. Et sans la moindre pièce provenant d'Angleterre !

D'ailleurs bientôt, en 1803, à l'occasion d'une nouvelle visite, Napoléon recevrait l'un de ces carrosses qui lui serait offert par Van Langenhoven, le maire de Bruxelles.

Ce sont les meilleures voitures du monde ! s'exclama Séverin en se tournant vers Robillot. Elles sont solides, légères, douces et élégantes et on n'en fabrique nulle autre pareille à Londres ou à Paris. Il se dit alors que le blason de cet atelier – le dessin très épuré d'un simple carrosse » - vivrait encore pour des siècles.

Bien qu'il eût tous les sens submergés, Séverin se souvint alors d'un conte bien amusant qu'il avait lu chez Robillot, et de quelques considérations de Voltaire, peu amènes à l'égard des habitants de cette ville.

Voltaire avait écrit ...

*Pour la triste ville où je suis,
C'est le séjour de l'ignorance,
De la pesanteur, des ennuis,
De la stupide indifférence ;
Un vrai pays d'obédience,
Privé d'esprit, rempli de foi.*

Dans la même veine, le conte « La culotte », d'un certain Jacques Vergier, présentait à ses lecteurs un héros cocu et malheureux, sous les traits d'un brasseur, archétype du bourgeois bruxellois, dont la naïveté n'avait pour égale que sa bêtise, sa cupidité et sa suffisance.

« C'est bien injuste », pensa Séverin ébloui par les richesses s'offrant à son regard. « Certes, les bigots et sans doute les idiots et les cocus ne doivent pas manquer dans cette ville, mais quelle cité moderne pourrait-elle échapper à une telle malédiction ! ».

Il leur restait trois heures avant le dîner. Juste assez pour que Bonaparte décide de visiter quelques lieux l'intéressant. C'est ainsi qu'ils s'attardèrent au palais d'Arenberg, au parc de Bruxelles, à la Grand-Place, à la collégiale Sainte-Gudule (alors dans un grand état d'abandon). Rue de l'étuve, après avoir salué la statue du Manneken-Pis, le général s'arrêta dans l'un des nombreux magasins de souvenirs qui étaient installés à proximité. Il y acheta de la dentelle, des paires de manchettes et des mouchoirs pour son épouse, Joséphine, et sa belle-fille, Hortense.

En sortant de l'échoppe et en lançant un dernier regard au Manneken-Pis, Bonaparte eut un sourire furtif et lâcha à mi-voix quelques mots à l'intention de sa suite.

- Ce jeune homme urine bien trop. Mais quand on a goûté la bière qui se fabrique ici

on peut aisément en deviner la raison.

Après dîner, la petite troupe choisit de se rendre au Théâtre de la Monnaie où se donnait un spectacle assez quelconque. Bonaparte y entra discrètement, en toute dernière minute, mais plusieurs spectateurs, qui avaient vu des gravures le représentant, le reconnurent. Robillot ne parvint à les écarter qu'à grand-peine et Bonaparte dut s'esquiver discrètement pour échapper à leur sollicitude.

Au petit matin du 9 Pluviôse, Bonaparte prit enfin congé de son escorte belge pour rentrer à Paris. Avant d'entrer dans sa voiture et à la surprise de chacun, il se tourna subitement vers Séverin qui s'était discrètement glissé derrière Robillot. Il s'approcha du jeune Leerbekois qui claqua soudainement des talons, bomba le torse, fit un salut militaire, essuya sa paume sur sa blouse et tendit la main à Bonaparte pour la lui serrer !

D'un geste prompt Robillot lui rabattit le bras en disant « Pas comme ça ! » mais le général eut un grand éclat de rire et les témoins de la scène sourirent avec lui de la maladresse du jeune homme.

- Pardonnez cet impudent, mon général, marmonna Robillot.

- Taisez-vous, lieutenant ! Il n'y a aucun problème.

Puis se tournant vers Séverin...

- Tu veux devenir soldat, jeune homme ?

- Oh que non, mon général ! J'ai bien trop peur de la guerre. Moi c'est la science qui m'intéresse.

Bonaparte esquissa un large sourire et tira l'oreille du jeune Séverin comme il avait coutume de le faire avec ses troupes.

- Tu es un bon garçon, jeune Séverin, dit-il d'une voix douce et souriante. Et en lui serrant la main ! J'ai apprécié ta sollicitude. J'ai observé ton souci de bien faire et ta discrétion. Du matin au soir tu as fait tout ce qui était en ton pouvoir pour aider ton lieutenant et tes camarades. C'est bien. Je te félicite. Et si un jour l'envie te prend de visiter Paris, viens donc me voir !

Puis il s'enfourna dans sa berline et disparut vivement dans le petit matin, cahotant sur les pavés luisants de la rue de la Chapelle puis de la rue des Brigittines. Séverin était tétanisé, sidéré, comme foudroyé par les mots qui venaient de lui être adressés. Il avait serré la main de Napoléon ! Robillot affichait un sourire béat et satisfait ; il reprit la route de Leerbeek avec le sentiment des devoirs accomplis.

- Où étais-tu, hurla Marcelin Girard !

Séverin ne sut que répondre. Il avait promis de se taire. Il s'attendait à une sérieuse réprimande.

- Alors. Où étais-tu ? insista son père.

Il continua de se taire.

- Eh bien vois-tu... Je le sais, où tu étais ! J'étais fou d'angoisse. J'ai même dû me résigner à le demander aux Français !

Viens ici, approche.

Séverin approcha de son père comme un condamné monte à l'échafaud. Et il reçut la gifle la plus violente de sa courte vie.

- J'en ai assez de tes fanfaronnades et de tes bravades. Tu n'es qu'un sot, un bon à rien, un foutriquet. Et veux-tu que je te dise ? Tu as beau avoir 23 ans, tant que tu vivras sous mon toit, ce sera sous ma loi. Et mon ire n'est rien à côté de celle que tu vas endurer auprès de celle qui a tes faveurs ! Maintenant, va ! Du travail t'attend à la forge.

La joue rougie bien avant que d'avoir vu la flamme, Séverin s'en fut vers la forge, songeant à ce qu'il dirait à Clémence. Rien sans doute, car il avait juré de garder silence.

Dans sa tête, tout se mélangea. Les mots de son père, ceux de Bonaparte, la gifle, la réprimande que Clémence ne manquerait de lui infliger. Mais comment leur expliquer ? Comment leur faire comprendre qu'il avait le sentiment très clair que c'était son avenir qui se jouait...

Il frappa le fer rougi, le frappa fort, avec une animale sauvagerie. À chaque coup porté du marteau à planer, l'enclume lançait des cris déchirants, de vibrants cris de rage qui s'en allaient mourir dans le grésillement des flammes. Torse nu, le corps huilé de sueur sous son tablier de peau, le visage ombré de marques infernales, il bandait tous les muscles à chaque coup porté en cadence. C'est ainsi qu'il se précipita dans l'oubli, de frappe en frappe. Et cela dura longtemps.

Elle vint enfin.

D'abord elle ne dit mot. Puis elle fondit en sanglots.

Il voulut la prendre dans ses bras. Elle recula.

Ses larmes se tarirent et enfin elle tempêta.

- Où étais-tu ? Que faisais-tu ? J'ai cru que tu étais mort. Imbécile. Me faire peur de la sorte ! C'est mon père qui a raison : tu n'es qu'un bon à rien, un mauvais bougre, un mauvais chrétien. Je te déteste !

Il voulut la calmer, mais à chacun de ses pas pour approcher, à chacun de ses mots, elle répondit par un regain de rage. D'un coup de sabot elle renversa le tonnelet d'eau. Tout en l'invectivant, d'un geste ample et rageur elle jeta au sol les outils déposés sur l'établi. En un éclair elle s'empara des clous précieusement rangés et les jeta dans le feu, en pagaille. Une myriade d'étincelles s'évada des flammes.

- Et tout ça pour t'aboucher avec les Français ! Ces coquins, ces impies, qui tuent nos bons pères, qui ruinent nos frères paysans et vivent en pécheurs ! Je te croyais meilleur homme, Séverin.

Il balbutia maladroitement l'une ou l'autre explication. Elle n'écouta rien. Puis la sanction tomba.

- Je ne veux plus te voir !

Et elle disparut dans les vapeurs et les fumées de la forge.

Le soir tombé, Clémence se glissa jusqu'à « l'arbre de la Liberté » que les Français avaient planté sur la place du bourg. Les révolutionnaires et leurs successeurs en avaient cérémonieusement installé un dans chaque village de France ; ils étaient pour eux un symbole de liberté, de progrès et de force. Rageusement, pendant de longues minutes, sans se soucier un seul instant d'être surprise par une patrouille ou dénoncée par un villageois, elle dégagea les racines du jeune peuplier puis les arrosa de vitriol.

Les mois se succédèrent lentement. Séverin multiplia les visites chez son ami Robillot. Il lui empruntait des livres, quantité de livres. Les Lettres persanes de Montesquieu renforcèrent son goût des voyages ; Zadig, de Voltaire, aiguisa plus encore sa passion pour les sciences ; les Pensées philosophiques, d'un auteur inconnu (qui n'était autre que Diderot), aiguisèrent son esprit critique et son athéisme naissant. Et puis... Il continua d'aider son père, Marcelin, le charron de Leerbeek.

Clémence, elle, se rapprocha encore davantage de Winnepenninckx, son bon pasteur. Elle lui était maintenant toute dévouée ; personne de l'entourage du prêtre n'en était aussi proche. Elle préparait tous ses repas, le servait, entretenait ses vêtements liturgiques et lui rendait

une multitude de petits services. « Je n'en suis que plus proche du Seigneur », expliquait-elle, en esquissant un signe de croix.

Leur fâcherie n'avait duré que quelques semaines. Séverin n'avait cessé de l'entourer de ses attentions et de la couvrir de cadeaux : des fleurs cueillies aux champs ; un chapelet - venu de Paris - qu'il avait obtenu de ses amis Français ; une mantille acquise à grand prix dans une mercerie de la ville de Hal.

La passion avait cependant fait place à l'amour. Ils voulaient toujours se marier. Mais Marcelin Girard et Simon Deneubourg refusaient obstinément cette union. Parfois, en cachette, les amoureux unissaient encore leurs corps. C'étaient désormais de jeunes adultes.

Bien des bouleversements avaient encore surpris le peuple de France.

Le 18 brumaire de l'An VIII, Bonaparte - auteur d'un véritable coup d'État - avait poussé les membres du Directoire à la démission. Et dès le 11 Nivôse, moins de deux mois plus tard, il s'était fait nommer Consul et avait choisi de se faire accompagner de Cambacérès et de Lebrun. Ils étaient trois consuls... mais c'est Bonaparte qui avait le pouvoir.

Chapitre V - Mardi 21 juillet 1801 – 2 Thermidor AN IX

Un seul Dieu tu aimeras et adoreras parfaitement

Comme à son habitude désormais, il portait des culottes blanches surmontant des bas de soie lui montant au genou. Les manches de sa redingote d'un bleu sombre se terminaient au poignet par un parement de rouge et des épaulettes dorées faisaient de l'ensemble un véritable habit de pouvoir scintillant au soleil.

Chaussé de brodequins ornés d'une boucle d'or, Bonaparte claqua du talon à chacun de ses pas dans l'Orangerie du Château de Saint-Cloud où il avait installé ses appartements. Là même où quelques mois plus tôt il avait séquestré les membres des Assemblées à la faveur de son coup d'État. Là même où bientôt il se ferait sacrer empereur.

- Je n'aime pas cette Orangerie ! trancha-t-il en roulant les « r », de sa voix sèche et rocailleuse comme un maquis. Mais il n'expliqua aucunement l'origine de ce désamour.

Un garde ouvrit pour lui la double porte vitrée donnant sur le jardin dessiné par André Le Nôtre. Cambacérès et Lebrun, également en costume d'apparat, le suivirent alors qu'il descendait l'escalier de pierre et se dirigeait vers la cascade du parc.

En longeant un premier parterre de roses qu'il contempla en souriant, puis qu'il huma d'un geste étonnamment délicat, il leur dit...

- L'existence de Dieu nous est attestée par tout ce qui frappe notre imagination ! Et si notre vue n'arrive pas jusqu'à lui, c'est qu'il n'a pas permis que notre intelligence allât si loin.

Marchant toujours d'un bon pas vers l'impressionnante cascade il s'arrêta soudain pour mieux en percevoir le violent bouillonnement. Il écouta longuement les eaux en cavalcade, puis il reprit doucement...

- L'honnête homme ne doute jamais de l'existence de Dieu car si la raison ne suffit pas pour le comprendre, l'instinct de l'âme l'adopte.

Cambacérès et Lebrun comprirent qu'il s'engageait dans une déclaration importante. Il en était généralement avare. Mais lorsque le besoin lui en prenait, le plus souvent au terme d'une longue réflexion solitaire, il fallait l'écouter. Sans l'interrompre. En profitant simplement de la profondeur de sa pensée, de la grandeur de son rêve et de l'efficacité de son verbe.

- L'inquiétude de l'homme est telle, poursuivit-il, qu'il lui faut absolument le vague et le mystérieux que la religion présente. La religion offre des consolations dans toutes les phases de la vie ! On est bien moins malheureux quand on croit. On trouve dès lors toujours en soi la force de supporter le malheur. L'homme aime le merveilleux qui a pour lui un charme irrésistible ; il est toujours prêt à quitter celui dont il est entouré pour courir après celui qu'on lui forge. Il se prête lui-même à ce qu'on le trompe !

Oui, il allait dire des choses importantes...

Au cantonnement de Leerbeek les soldats Français étaient bien éloignés de ces hautes considérations à propos de Dieu. À l'arrière de l'ancienne cure, sur le pavé de la courette s'ouvrant sur un pré, une dizaine de soldats étaient en plein bavardages quand Séverin approcha d'eux pour sa visite quotidienne au Lieutenant Robillot. Les uns jouaient aux dés, assis au sol, alors que les autres nettoyaient leur fusil modèle 1 777. C'était un fusil à poudre long d'un mètre cinquante et pesant presque cinq kilos. Il s'encrassait tous les cinquante coups et sur le champ de bataille les soldats étaient contraints d'uriner dans son canon pour être en mesure de le réutiliser rapidement.

- On peut quand même dire ce qu'on veut, mais moi, la p'tite Clémence, j'irais bien tasser la poudre avec ma baguette dans sa bouche à feu ! lâcha l'un des soldats qui lançaient les dés.

Séverin s'arrêta soudainement, se cacha derrière une porte et écouta attentivement.

- T'es bien fou ! répondit l'autre. D'abord elle n'est pas petite. Ensuite, c'est la promesse du gamin au charron, le beau Séverin ! Et lui, c'est le protégé du Lieutenant. Un belot bien plus madré et déluré que les autres villageois, moi j'te dis. Il ira loin, celui-là. Alors touches-z-y pas à cette gamine, si tu veux garder ta moustache et tes médailles.

- N'empêche ! J'irais bien boire à ses mamelles...

- Eh bien bonne chance. Car à ce qu'on dit, c'est le lait de la rébellion que tu y goûteras !

Séverin eut soudain le cœur serré. Se douteraient-ils de quelque chose !

- Sacristi ! s'exclama un troisième. Elle n'est pas plus bigote que toutes les autres. Et
- pour sûr - pas moins que la bonne Blandine qui nous rend tant de doux services.

Alors ils rirent de ces rires gras qu'ont les armées victorieuses car plusieurs d'entre eux se partageaient les faveurs de Blandine qui était en quelque sorte devenue « la mascotte » du détachement. Et Séverin fut enfin rassuré qu'on ait changé de sujet.

Les soldats de Robillot cessèrent finalement de parler des femmes et d'en rêver pour se réjouir enfin des derniers succès de l'armée française. Le lieutenant venait en effet de leur faire part de l'issue heureuse de la bataille d'Algésiras. Dans la baie de Gibraltar, les navires français, pourtant inférieurs en nombre, venaient de mettre en déroute la flotte anglaise et il n'était plus impossible de rêver à nouveau à une domination des mers.

Une salve de hurras salua la victoire des marins français mais quelques voix insolentes se levèrent bien vite.

- D'accord, bravo... Mais ce ne sont que des pingouins, avait dit l'un.
- Oui, oui... Chez les marins, on donne des ordres ; chez nous on donne l'exemple, avait dit un autre.
- Et ils saluent tout ce qui bouge et repeignent le reste ! avait conclu le troisième en tirant sur sa bouffarde.

Séverin put alors reprendre sa marche l'âme en paix vers le bureau de Robillot installé au premier étage de l'ancienne cure. Le commandant était assis à sa table de travail, rédigeant l'un des nombreux rapports à l'état-major qui encombraient ses journées. Ce matin-là, Séverin et Robillot discutèrent peu car le militaire était submergé de travail et de mauvaise humeur. C'était cependant un brave homme.

En vérité, s'il était entré en maçonnerie, c'était bien plus par camaraderie et intérêt personnel que par souci de faire le bien de l'humanité. Il faut dire qu'en ce temps-là, les frères maçons consacraient bien plus de temps à commercer entre eux, à promouvoir leur carrière, à débattre de protocole, d'intendance et de rituels et à glorifier Napoléon, qu'à écouter de passionnantes conférences. Mais il se sentait bien dans ce confortable « cercle de confiance » peuplé de beaux esprits et animé, malgré tout, de « bonnes intentions » et de sincères idées de progrès.

- Mon Lieutenant... Je voudrais vous dire... J'ai entendu vos hommes. Ils parlaient de Clémence en termes... comment dire... en termes vulgaires. J'espère qu'ils ne vont rien lui faire.

- Ne sois pas sot, Séverin ! Tu sais bien que ce sont des soldats. Je les ai entendus, moi aussi. Ne t'inquiète pas, ce ne sont que des propos de garnison. Maintenant laisse-moi. Va-t'en. J'ai du travail.

Alors Séverin s'en fut. Oui, ce n'étaient que des propos de garnison.

Comme à son habitude, Bonaparte n'avait dormi qu'une poignée d'heures. Mais il avançait d'un pas vif, rapide dans les jardins du château de Saint-Cloud. Il progressait maintenant vers le bassin et le canal du bas imaginés par Hardouin-Mansart. Il marchait en tête ; Cambacérès et Lebrun le suivaient. Derrière les trois hommes, une poignée de gardes se tenaient à bonne distance, à l'affût du moindre incident.

Le Premier Consul poursuivit son monologue...

- La Société ne peut exister sans la religion. Quand un homme meurt de faim à côté d'un autre qui regorge il est impossible de lui faire admettre cette différence s'il n'y a pas là une autorité qui lui dise : « Dieu le veut ainsi : il faut qu'il y ait des pauvres et des riches dans le monde, mais ensuite, et pendant l'éternité, le partage se fera autrement ». Les prêtres sont donc nécessaires à faire passer le merveilleux grâce à une liturgie de mystères. Et la populace juge de la puissance de Dieu par celle de ses prêtres. Est-ce que la religion catholique ne parle pas bien plus à l'imagination des peuples par la pompe de ses cérémonies que par la sublimité de sa morale ? Quand on veut électriser les masses, il faut avant tout parler à leurs yeux !

Il avait encore et toujours une main déposée sur l'abdomen. De l'autre, il tourmentait l'espace, agitant le bras en tous sens, serrant parfois le poing pour marquer une sentence...

- La religion est une sorte d'inoculation ou de vaccine qui, en satisfaisant notre amour du merveilleux, nous garantit des charlatans et des sorciers ; les prêtres valent bien mieux que les Cagliostro, les Kant et tous les rêveurs de l'Allemagne. Les philosophes se tourmentent : ils bâtissent des systèmes, mais ils cherchent en vain une meilleure doctrine que celle du christianisme qui a réconcilié l'homme avec lui-même et garanti le repos et l'ordre public des peuples tout aussi bien que le bonheur et l'espérance des individus.

Il baissait les yeux tout en avançant à grands pas. Parfois il les fermait, plongé dans une réflexion intense, et l'on sentait bien que tout à la fois il expliquait et se forgeait une certitude.

Et même face au divin, face au plus profond mystère qui fût inventé par l'homme, il lui fallait des convictions.

- La morale de l'Évangile est celle de l'égalité, et dès lors je dis qu'elle est la plus favorable au gouvernement républicain.

Ainsi - conclut-il - la religion chrétienne sera toujours l'appui le plus solide de tout gouvernement assez habile pour s'en servir. La religion, la religion seulement, donne un appui solide et durable à l'État. La démocratie, c'est la dictature de la Loi car plus l'État est fort, plus l'individu est libre. Mais l'Église doit être dans l'État, et non l'État dans l'Église. Il n'y a cependant pas d'hommes qui s'entendent mieux que les soldats et les prêtres. L'autorité administrative doit bien se garder de trop se mêler des affaires du clergé et des prêtres ; il faut faire agir les tribunaux, opposer robe à robe, esprit de corps à esprit de corps.

C'est sans doute de la sorte que naquit le concept de « laïcité à la française ». D'ailleurs, quelques jours plus tôt, le 26 fructidor de l'an IX, Bonaparte, Premier Consul et le pape Pie VII venaient de signer le Concordat régissant la vie religieuse en France. Mais les villageois de Leerbeek et leurs bons pasteurs pourraient-ils un jour comprendre que ce pacte entre l'État et l'Église servirait l'une autant que l'autre ?

- C'est une honte, une infamie ! Clama Winnepenninckx, à nouveau claustré dans la glacière où il recevait encore et toujours ses « brebis » pour des offices clandestins.

Assis sur les ballots de paille, les fidèles l'écoutèrent dans la crainte et la colère. Il expliqua qu'en raison de l'accord passé entre le pape Pie VII et le Consul - on l'appelait donc « le Concordat » - l'Église du Seigneur, la vraie, la belle, la grande Église était désormais soumise au joug des mécréants et des impies. La « Constitution civile du clergé » avait déjà porté un premier coup aux croyants de France et de Belgique, la chasse aux Brigands en avait porté un autre, le « Concordat » achèverait, selon lui, cette œuvre perverse de destruction.

Tout commencerait par la carte des paroisses et des diocèses de France qui serait bientôt redessinée...

- Certes, expliqua Winnepenninckx, la France reconnaît le bénéfice qu'apporte la religion à la paix publique, et l'Église se félicite que la religion retire le plus grand bien de cette reconnaissance. Mais désormais chaque prêtre, chaque évêque sera tenu de jurer d'abord fidélité au pouvoir temporel qui s'imposera ainsi au pouvoir spirituel.

Puis il explosa...

- Mais depuis quand les hommes, leur justice et leur gouvernement sont-ils donc au-dessus de Dieu ! Depuis quand la protection des croyants par un gouvernement serait-elle plus forte que la protection du Seigneur ?

Les yeux tournés au ciel, les bras tendus et d'une voix chevrotante il implora...

- C'est la protection du Tout-Puissant que je quémante. Pas celle d'un mortel Consul !

Il se tut quelques secondes et reprit son calme. Il se signa, desserra les poings et enfin il poursuivit dans un silence de deuil...

- Le satanique serment nous ferait dire : « Je jure et promets à Dieu, sur les saints Évangiles, de garder obéissance et fidélité au Gouvernement établi par la Constitution de la République française. Je promets aussi de n'avoir aucune intelligence, de n'assister à aucun conseil, de n'entretenir aucune ligue, soit au-dedans, soit au-dehors, qui soit contraire à la tranquillité publique ; et si, dans mon diocèse ou ailleurs, j'apprends qu'il se trame quelque chose au préjudice de l'État, je le ferai savoir au Gouvernement ». Un serment qui sera prêté entre les mains d'une autorité civile !

C'était bien une lutte d'influence, une lutte de pouvoir qui opposait l'Église et la France. Les Stévenistes, simplement, ne s'accordaient pas avec leur nouveau Pape sur les moyens de mener cette lutte.

- Et pis encore, poursuivit Winnepenninckx : chaque office se conclura désormais par la formule suivante : « Domine, salvam fac Republicam ; Domine, salvos fac Consules » ; « Seigneur, sauve la République ; Seigneur, sauve les Consuls. »

Oui ! Les Églises, les cathédrales et les biens enlevés par la Révolution seront rendus à Rome... mais seulement s'ils sont indispensables au culte et pour autant que l'État ne les ait cédés à quiconque. Tous les biens aliénés de l'Église sont ainsi perdus en échange de la vile promesse que les prêtres sont désormais salariés de l'État. C'est une Église à genoux que Rome nous propose !

Et l'infamie va plus loin encore, expliqua le prêtre en révolte... Les articles complémentaires à l'accord, et que l'on dit « organiques » stipulent que plus aucun texte romain - comme un décret ou une bulle papale - ne pourra être publié sans l'aval du gouvernement. Même les décrets des conciles ou des synodes devront être conformes aux lois de la France. Toute infraction commise par un ecclésiastique - et la liste est longue - sera

soumise à la justice profane et scélérate. Évêques, vicaires et même curés, ne pourront être nommés qu'après avoir prêté serment et seulement avec l'accord des autorités civiles. Dans les prêches, aucune attaque, aucune incrimination du gouvernement de la France ne sera tolérée, de même qu'aucune remarque d'ordre politique... Si ce n'est celles que le gouvernement imposerait. Et notre Pape ne dit rien ; il y consent !

Enfin le Bossuet des campagnes flamandes en vint à l'inévitable conclusion...

- Mes enfants, mes chers enfants... Ma conscience et mon Dieu m'interdisent de me soumettre aux lâchetés de Rome et aux vilenies de Paris. En vérité je vous le dis : rassemblés sous la houlette du bon chanoine Stevens, de Marseille à Anvers, des milliers de bons pasteurs forment désormais l'Église de Dieu. Elle vit dans l'ombre et dans le cœur des fidèles, mais elle est la seule, la vraie. Celle qui s'attache à ses sources originales, fidèle à ses textes fondamentaux et assez humble pour ne prétendre à les interpréter dans une trompeuse modernité. C'est cette Église dont le Seigneur récompensera le courage et la foi sincère.

Il se signa, puis clôtura l'office selon le rite ancien. Chacun comprit qu'un schisme venait d'éclater. Avec Stevens, Winnepenninckx et quelques autres, les prêtres des Flandres mais aussi de France se séparaient de l'Église de Rome. Certes ils seraient nombreux mais pas de Marseille à Anvers. Simplement de Roubaix à Leerbeek.

En ces temps de dispute, il n'y eut jamais de violence ou d'agression. Tout au plus quelques moqueries et quelques agaceries aux dépens des Français, comme la mauvaise blague de Séverin. Les Stévenistes avaient bien choisi de survivre dans le passé, l'isolement et le secret, mais pas dans la provocation.

Cependant pour Rome c'en était déjà trop. Il n'eût pu exister deux Églises du Christ en terre de France. Il faudrait donc y remédier et l'on s'y attacherait.

Pour le Consulat l'affaire était plus embarrassante encore. C'était contre son autorité, clairement, que s'élevaient quelques religieux rebelles. Trop de monarchistes étaient en cour à Rome (Bonaparte disait d'ailleurs à ce propos : « Celui qui ne regrette pas la monarchie n'a pas de cœur ; celui qui veut la restaurer n'a pas de cerveau ») ; trop de paysans se méprenaient de bonne conscience. Il fallait à tout prix soumettre les uns et les autres pour que chacun comprenne désormais que l'Église et l'État sont séparés ; qu'une nation n'a point de salut si le pouvoir spirituel ne s'incline devant le pouvoir temporel. Et que c'est là la meilleure

garantie de liberté et de protection que les croyants, quels qu'ils soient, puissent recevoir de la puissance publique.

Et puis il y eut un long silence. Comme si le Premier Consul s'immergeait dans de profondes pensées. Cambacérès et Lebrun respectèrent cette « absence » pendant de longues minutes. Alors qu'ils retournaient, maintenant d'un pas pressé, vers l'Orangerie il leva la tête d'un coup sec, les observa d'un regard d'acier et leur dit :

- Maintenant il suffit ! Accompagnez-moi à l'Institut. La séance va commencer. J'ai besoin de certitudes. La science est mon seul rempart face au doute. Les vraies conquêtes, les seules qui ne donnent aucun regret sont celles que l'on fait sur l'ignorance.

Ils prirent donc ensemble la route de Paris où il voulait assister aux communications de la 1^{re} classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut. Il était plus que temps de s'y rendre en voiture et le Consul pressa le cocher de fouetter ses chevaux.

Chemin faisant Napoléon Bonaparte leur fit encore part de quelques projets. Les acquis scientifiques de la Révolution – comme le Conservatoire des Arts et Métiers ou l'École polytechnique – lui semblaient certes utiles mais bien insuffisants. Il voulait encore des lycées pour offrir le savoir au plus grand nombre... Mais aussi pour enlever à l'Église le monopole de l'enseignement. Développer le Savoir et les Connaissances était pour lui un but autant qu'un moyen. Car, expliqua-t-il, « La puissance de la France face à ses ennemis ne s'exprimera pleinement qu'avec la domination de son industrie. Et pour avoir une industrie forte, il nous faut des techniques modernes germant elles-mêmes dans la Science ».

Sous le regard surpris de Cambacérès et de Lebrun il illustra même son propos d'un exemple concret qui les étonna on ne peut plus.

- L'Anglais, expliqua-t-il, nous a dominés trop longtemps de sa superbe en disposant avant nous de lourdes machines propres à filer le coton à la perfection. Notre matière première nous a échappé pour être traitée dans les usines d'Albion, nous faisant perdre ainsi trop de richesses et trop d'emplois pour le peuple français. Bientôt, si nous n'y prenons garde, il en ira de même avec la filature du lin ou du chanvre qu'on produit pourtant en abondance dans nos campagnes. Voilà donc un beau projet de recherche pour nos savants ! Et quand ils auront compris comment tisser ces fibres nos entrepreneurs et nos marchands pourront construire les puissants métiers mécaniques qu'il nous faut pour conserver à la France la place qui est sienne.

Il ne parlait jamais en vain. Sous peu cette simple observation aurait pour Séverin des conséquences considérables.

Chapitre VI - Samedi 29 Ventose AN X – 20 Mars 1802

La pureté tu observeras en tes actes soigneusement

Clémence partageait ses journées entre les champs de son père et les multiples cachettes de Winnepenninckx. Séverin travaillait à la forge familiale ou s'affairait auprès des Français, toujours en quête de découvertes et de lectures surprenantes.

Une étrange relation s'était progressivement établie entre les jeunes gens, faite autant de respect que de distance ; autant d'amour que de détachement. Ils étaient tout à la fois proches et éloignés. Elle sombrait doucement dans la bigoterie des campagnes ; il s'évadait dans le rêve d'une vie qui n'était toutefois pas destinée à un fils de charron. Ils s'éloignaient tout en s'aimant.

Ils parlaient peu de ce qui les séparait, mais à la veille du printemps la dispute fut inévitable.

- Tu viendras à la fête du village ce soir ? demanda Séverin.
- Non, je ne crois pas, dit-elle froidement.
- Encore tes histoires avec le père Winnepenninckx ?
- « Mes histoires... Mes histoires... ». Eh bien vois-tu, elles sont importantes, « mes histoires ». Et sûrement pas moins que les tiennes, avec tes amis Français !
- Oh ! C'est sûrement l'avenir du pays qui se joue donc ! ironisa-t-il imprudemment.
- Mais de quel pays parles-tu, mon bon Séverin ? Tu ne sais toi-même si tu es Français, Hollandais, Hanovrien, Espagnol, Flamand ou Brabançon. Moi, je sais qui je suis ! Je suis croyante avant toutes choses. Et l'avenir qui m'intéresse, vois-tu, c'est celui des vrais Chrétiens, celui de notre bon Dieu et de ses serviteurs sur cette terre.
- Eh bien moi je crois que l'Avenir, c'est les hommes qui le font et pas les Dieux !
- Tu ne crois pas si bien dire Séverin ! Je vais donc te faire une confidence. Ce soir le pape de Rome envoie un émissaire ici même, à Leerbeek, pour rencontrer en grand secret nos bons pères Stevens et Winnepenninckx dans la glacière. Et ce sont ces hommes-là qui vont préparer ton avenir. Alors que vas-tu faire de ce secret, maintenant ?

demanda-t-elle dans un éclat de provocation. Vas-tu le révéler à tes amis Français ?

- Tu sais bien que je ne ferais jamais cela ! Et mes « amis Français » comme tu dis, ils ne sont pas si mauvais que tu le crois. Peut-être même ferais-tu bien de t'interroger sur la rigidité de tes bons curés tellement « intègres ». Ce sont des... Ce sont des... Des intégristes !

Elle fut bouleversée par son insolence. Il se surprit lui-même. Mais l'annonce de cette rencontre l'avait piqué au vif et la curiosité le dévorait.

- Et que vient-il donc faire, cet émissaire ?

- Il vient chercher la paix ! Alors tu comprends... Ton bal au village a pour moi si peu d'importance...

- C'est ça – lâcha-t-il. Va donc négocier la paix entre Rome et nos bons pasteurs Flamands et condamne-moi si fait ! Mais n'oublie jamais que pour bien juger les hommes, il faut sonder les cœurs et scruter les intentions. Moi j'irai danser.

Elle ne comprit pas mais se demanda d'où lui venait cette étrange manière de s'exprimer. Et ils se quittèrent fâchés.

Aux abords de la glacière on entendait encore le son lointain des violes, des violons et des tambourins ; on percevait les rires des villageois et l'on devinait même le pénétrant fumet du porc crépitant à la broche. C'était une belle soirée de printemps qui s'annonçait.

Les Leerbekois avaient reçu de Winnepenninckx l'autorisation de sortir de l'église la vieille statue en bois polychrome de saint Antoine qui avait échappé au pillage des soldats français. Elle représentait l'ermite de l'Égypte ancienne (dont la légende avait été inventée par Athanase) accompagné d'un cochon tout mignon sommeillant à ses pieds. Et à Leerbeek comme dans toute la région, on vénérât Antoine avec une affection et une tendresse vraiment particulières.

Ramenées de Constantinople jusqu'en Isère par un croisé Dauphinois, les reliques du saint homme avaient guéri deux chevaliers de l'ergotisme qu'on appelait au XIIe siècle « le Mal des Ardents » ou « Le feu de saint Antoine ». C'était un empoisonnement dû à l'absorption d'alcaloïdes produits par un champignon de l'ergot du seigle et d'autres céréales. Les deux miraculés avaient ainsi fondé un hôpital bientôt confié à la garde des « hospitaliers de saint Antoine » autrement nommés « les Antonins ».

L'ordre des Antonins prospéra dans toute l'Europe ; les hôpitaux se multiplièrent et on y éleva quantité de porcs pour subvenir aux besoins des pauvres et des malades. C'est ainsi que l'imagerie populaire commença de représenter Antoine un porcelet à ses pieds. Il n'en fallut guère plus pour rendre le saint éminemment sympathique dans toutes les campagnes et en faire le patron des charcutiers et des brossiers (quand ces artisans fabriquaient encore des brosses en poil de cochon).

La fête battit donc son plein dans une exubérance toute breughélienne et même les Français s'y invitèrent sous prétexte de surveiller l'événement et d'en garantir le calme. Ils traînèrent entre les tables, goûtèrent aux meilleurs mets et s'abreuvèrent aux barriques de bières, ces bières du cru que personne, jamais, n'imitera : la gueuze et le lambic à l'amertume toujours si douce au palais d'un Brabançon.

Les villageois dansèrent au son d'une vielle, rirent, mangèrent, burent et chantèrent jusqu'aux petites heures. Blandine, la mercière, s'abandonna plusieurs fois - mais discrètement - aux plaisirs de la chair, dans les bras des soldats Français et dans la paille. Personne ne s'en offusqua car sa mauvaise réputation n'était plus à faire et pour assouplir les mœurs, l'alcool a été de tout temps bien plus puissant qu'une quelconque révolution.

Les femmes du village avaient préparé des tartines au fromage blanc, des salades de chicon, des viandes à l'étouffée, du pot-au-feu et même des tartes au riz pour clore les agapes. Avec le cochon sur la broche il y en eut plus qu'assez pour une troupe de solides paysans et trop peu d'entre eux parvinrent au dessert, car ils furent emportés prématurément par la bière coulant à flots.

Ni vin ni bière, cependant, pour les hommes d'Église complotant à la lumière des chandelles, assis sur des ballots de paille et des tabourets. Monseigneur Armand de Roquelaure - archevêque de Malines et envoyé plénipotentiaire du pape Pie VII - fréquentait les palais épiscopaux avec bien plus de délectation que cette lugubre cache et il n'était aucunement accoutumé à un tel inconfort . Stevens et Winnepenninckx s'amusèrent d'ailleurs à ses maladresses et à ses « souffrances » mais ils l'écoutèrent avec déférence.

L'éminence avait de l'embonpoint et le cheveu - qu'il portait long et gras - lui tombait sur la nuque, formant un casque gris argent autour de son visage rondlet. Il sentait le talc à outrance, jusqu'à l'écoeurement. Au-dessus de l'aube et de la dalmatique, il portait une chasuble ovale d'un gris-bleu scintillant assorti à ses chaussons. De la soie sans doute. Pour sûr

ses beaux vêtements ne sortiraient pas indemnes de son passage à Leerbeek, se dirent les deux simples prêtres en découvrant son sourire pincé dissimulant mal son dégoût d'être là.

Mais Roquelaure se défit de son rictus de circonstance et leur expliqua d'abord toute la tristesse du pape face à l'incompréhension des « Stevenistes ». Avant d'en appeler à la raison, un ecclésiastique doit toujours s'adresser d'abord au cœur de ceux qu'il cherche à convaincre.

Il leur lut même un texte rédigé à leur attention de la main même du pape...

Saint Thomas enseigne que ceux-là sont appelés schismatiques, qui refusent de se soumettre au souverain Pontife, et de communiquer avec les membres de l'Église qui lui sont soumis. Nous avons éprouvé une grande douleur en apprenant de vous la conduite de ces prêtres qui, fermant les yeux à la lumière et persévérant dans leur erreur, ont séparé malheureusement tant de fidèles et les ont entraînés dans un schisme manifeste. La commisération du Christ nous impose cependant le pardon afin de ramener au bercail toutes ces brebis égarées.

Mais la douleur du pape, sans doute feinte, n'émut que fort peu les deux prêtres en révolte.

Roquelaure en appela alors à la raison... Il leur expliqua que le Saint-Père avait le devoir de préserver la foi, mais aussi les croyants et le clergé. Et qu'en ces temps sombres il n'y avait d'autre voie possible que celle de pactiser avec l'ennemi. Il tenta une subtile distinction en expliquant que le régime français est certes démoniaque mais qu'il n'est pas le diable.

À la différence du diable, expliqua Roquelaure, Napoléon ne sera pas éternel. Si l'on ne peut donc pactiser avec le premier il est sage de le faire avec le second en attendant sa fin prochaine.

- Si fait ! C'est bien le diable ! explosa soudainement Clémence qui s'était discrètement tenue silencieuse jusque-là, installée non loin des trois hommes, dans l'ombre de la glacière.

Le sage prélat fit mine de ne rien entendre. Il expliqua encore que le Saint-Père compatissait au désarroi et à la colère des prêtres flamands en révolte mais qu'il espérait que ceux-ci comprendraient qu'il n'a fait que son devoir de protecteur de la sainte Église en signant le concordat.

Il proposa même le pardon et l'oubli à ceux qui reviendraient au sein de l'Église en se soumettant aux nouvelles règles du concordat, en reconnaissant l'autorité des nouveaux évêques installés de commun accord par Pie VII et Napoléon. Toute la puissance de Rome se

manifestait dans cette offre empreinte tout à la fois de sens politique, de charité et d'intimidation.

Stevens posa de nombreuses questions. Winnepenninckx souleva de multiples objections.

Pour le premier, il était important d'en revenir aux principes d'une église plongeant ses racines dans la tradition chrétienne, fidèle aux actes et aux paroles du Christ, obéissant au message originel de la Bible. Tel qu'il était écrit. Toute tentative de « modernisation » ou « d'interprétation » du message originel et des textes sacrés était sacrilège à ses yeux.

Mais Stevens était déchiré entre le puissant devoir de fidélité au Pape qu'il ressentait dans sa chair et un impérieux rejet des mesures de modernisation et de laïcisation de l'Église imposées par les « articles organiques » ajoutés par Napoléon et acceptés de fait par le mutisme du pape. Stevens pouvait à la rigueur s'accommoder du concordat mais pas du lâche silence de Pie VII sur ces articles organiques. Son sens du devoir animait ses réflexions alors que sa colère agitait sa plume de brillant polémiste dans les billets clandestins qu'il adressait aux nombreux religieux admirant sa détermination.

Pour le second, plus rien n'avait de sens. La « coupable faiblesse » du pape semblait à Winnepenninckx aussi veule que l'ambition démesurée du petit Corse. Il n'y avait rien de bon dans ce qui se passait depuis l'invasion française qui n'avait apporté que la dissolution des mœurs, la perte des vraies valeurs et de la morale, l'effondrement de l'autorité de l'Église et la sujétion de Rome aux intérêts du diable. Il fallait donc combattre avec le plus grand acharnement tous ceux – y compris peut-être le Pape – qui défendent ces idées modernes prétendant soumettre l'humain à l'humain plutôt qu'à son Dieu et se piquant de protéger les croyants pour mieux placer la conscience au-dessus de la foi. Mais quel homme peut-il donc oser se prétendre supérieur à Dieu !

La conversation fut longue. Roquelaure tenta de répondre à chacune des questions ou des objections des deux religieux. Sur le salut des âmes chrétiennes, sur le sort des prêtres en révolte, sur les limites de l'infaillibilité du pape, et enfin sur l'avenir de l'Église...

Parfois, Clémence n'y tenant plus s'immisça dans la conversation. Elle n'eut que des mots fielleux à la bouche, des craintes viscérales, des colères à peine contenues. Et même souvent un impérieux besoin de bataille et de revanche. Sans même tenter d'y résister elle sacrifia sa douce candeur à ses haines héroïques. Les trois religieux n'y virent cependant que la sincérité de sa foi et la laissèrent toujours s'exprimer.

Au petit matin, alors qu'au village les Leerbekois et les soldats français revenaient à peine à un soupçon de douloureuse lucidité, les hommes d'Église décidèrent de se séparer. Ils quittèrent la glacière prudemment et Clémence rangea les lieux. Cette première rencontre avait été un échec mais il y aurait d'autres tentatives de réconciliation entre Rome et les Stévenistes.

Les jours s'écoulèrent lentement. À Paris, Bonaparte allait bientôt obtenir le titre de Consul à vie ; en Belgique on s'accommodait peu à peu du Régime français mais la résistance religieuse était tenace.

Après les victoires de Bonaparte et de ses généraux en Italie et en Allemagne, les Autrichiens avaient signé à Lunéville un traité de paix confirmant pour la France la possession des Pays-Bas autrichiens, de la Principauté de Liège et de la rive gauche du Rhin. Les Français approchaient enfin des « frontières naturelles » auxquelles ils prétendaient depuis la révolution. Naples devait signer ensuite la paix à Florence, et même le Russe Alexandre 1er allait conclure une convention secrète avec Bonaparte.

Mais en Égypte l'armée française s'était perdue dans les sables et des négociations entamées à Londres s'étaient achevées par « la Paix d'Amiens ». Français et Anglais s'y étaient enfin accordés... mais pour quelques mois seulement.

- Dis-moi, Séverin... Aimerais-tu voir Paris ?

La question de Robillot bouleversa le jeune homme. Bien sûr qu'il voulait voir Paris !

- Dans quelques semaines, pendant les cinq jours complémentaires de cet An X, s'ouvrira la troisième « Exposition des produits de l'Industrie française », poursuivit Robillot. Je dois retourner dans notre capitale pour y rencontrer d'autres officiers. Si tu veux, tu peux te joindre à moi. Je te présenterai des amis et nous visiterons cette exposition qui se tient dans la cour carrée du Louvre.

- Je viens ! Bien sûr que je viens ! répondit-il d'un ton décidé. Mais je vais d'abord prévenir mon père et Clémence ajouta-t-il prudemment.

Sitôt dit, sitôt fait. Clémence et son père Simon furent pris d'une noire colère et Catherine ne dit rien, mais Séverin tint bon. Comme il tint bon face à son père. Maintenant ils ne

pourraient pas dire qu'il ne les avait pas prévenus ! Et une fois encore le temps effacerait leurs peines et leurs colères.

Place de la Vieille halle aux blés, à Bruxelles, Robillot et Séverin prirent place tôt matin dans une diligence de la compagnie « *Les Jumelles* » tirée par six chevaux . Chemin faisant, Séverin, comme toujours, assomma Robillot de questions. Avec une patience d'ange le soldat et franc-maçon lui expliqua que la première « Exposition publique des produits de l'Industrie française » s'était tenue en 1798 sur le Champ de Mars. Le ministre Nicolas François de Neufchâteau qui en avait eu l'initiative souhaitait ainsi « offrir un panorama des productions des diverses branches de l'industrie dans un but d'émulation ».

La première fois, il n'y avait eu « que » 110 exposants réunis pendant trois jours. Mais cette fois – parce que le Premier Consul y tenait – la troisième exposition durerait cinq jours et 540 exposants y participeraient ! On pourrait même la visiter en pleine nuit car des illuminations seraient installées !

Après trois jours de route et de nombreux relais, passant par Mons, Valenciennes, Cambrai et Péronne, ils arrivèrent enfin à Paris sur le coup de 19 heures. Ils étaient épuisés par le voyage mais l'impatience du jeune homme atteignit son comble quand Robillot décida qu'ils se rendraient immédiatement à l'Exposition.

Séverin entra dans la Cour du Louvre par le Pavillon des Arts en se collant aux basques de Robillot. Il avait ses beaux habits mais ne rivalisait en rien avec l'outrancière élégance des Français et des Françaises se pavanant entre les colonnades. Il s'en fichait : lui, il était là pour voir, pas pour être vu.

Il fut d'abord frappé par les odeurs. Tant d'essences et de parfums charmants qui flattaient ses narines quand il croisait l'une ou l'autre élégante. L'odeur voluptueuse du musc et de la cardamome l'enveloppait et l'enivrait. Il chavirait, les sens à vif, la peau frémissante, la bouche ouverte, gourmand de toutes les sensations s'offrant gracieusement à lui.

Soudain il comprit qu'il faisait jour en pleine soirée ! Sous les colonnades de la Cour carrée, sous chaque arche, des dizaines de lustres et quelques flambeaux vibraient d'une éblouissante lumière et projetaient sur les murs une multitude d'ombres en sarabande. La lumière féerique des lustres faisait scintiller les colliers, les broches et les bracelets qu'affichaient outrancièrement les élégantes. Un luxe inouï qui étourdit Séverin. Jamais il n'eût pu imaginer tant de faste et d'opulence. Au centre de cet espace magique, une basse fontaine était délicatement

éclairée et au pourtour de la Cour une évanescence lumière orangée s'échappait des fenêtres si nombreuses qu'il renonça même à les compter.

Un petit orchestre était installé contre l'aile Nord et jouait des morceaux de Couperin, Gossec et Grétry. Séverin ne connaissait pas ces musiciens mais il aima leurs airs doux et entraînants. Robillot lui expliqua que Grétry était Liégeois et la musique n'en fut que plus joyeuse encore à ses oreilles.

Mais un grand tumulte survint et les musiciens firent silence. Des cris, des vivats et des applaudissements s'élevèrent de la foule car le Premier Consul arrivait. Il était vêtu de son célèbre uniforme vert. Traversé par son grand cordon rouge, rehaussé par le dessous blanc de sa culotte de casimir et de son gilet, l'ensemble complétait parfaitement son port lunaire et césarien.

Séverin le vit à peine car trop de monde se pressait autour de lui mais il remarqua un être étrange collé aux basques du Consul. Il portait une coiffure tellement cocasse ! Comme un châle enroulé sur son chef. Il avait aussi un baudrier de satin traversant son fier poitrail, une longue tunique noire brodée à l'or d'étranges motifs. Il avait des pantalons blancs bouffants comme Séverin n'en avait jamais vu. Et à la taille il exhibait une sorte de sabre à la lame courbée et effilée. Il avait un teint émacié, une mine menaçante et tellement méchante !

C'est Roustam, Roustam Raza, expliqua Robillot. C'est le Mamelouk du Consul qui le suit partout depuis la campagne d'Egypte. La coiffure, c'est « un turban ». Et le sabre, c'est « un knout ».

Séverin n'avait jamais vu un étranger de si près et il dévisagea longuement l'exotique garde du corps arménien.

On proposa alors au Premier Consul de s'asseoir mais il refusa. Le Citoyen Jean-Claude Costaz, président du jury qui remettrait les prix aux exposants les plus méritants, était chargé de porter la parole.

- Citoyen Premier Consul - dit-il alors d'une voix de baryton - l'Exposition des produits de l'industrie est extrêmement remarquable cette année. Le génie inventif et fécond des artistes français y brille donc - vous l'avez vu - d'un vif éclat.

Les fabricants de lainage ont apporté des étoffes fabriquées sur de nouvelles combinaisons, ou bien des étoffes déjà connues exécutées avec une perfection qui ne laisse plus à craindre la concurrence étrangère.

On y a aussi vu des soieries de la plus grande magnificence fabriquées à Lyon. Les

filatures de coton et les manufactures de cotonnades qui croissent chaque année en nombre croissent aussi en perfection. La comparaison des produits de cette année avec ceux de l'année dernière ne laisse à cet égard aucun doute.

Les mécaniciens se sont fait distinguer par plusieurs inventions importantes. On a exposé des machines propres à mesurer le temps avec la plus grande exactitude, machines extrêmement utiles aux navigateurs.

Un métier a même été imaginé qui fabrique le tricot par le simple mouvement d'une manivelle ; invention d'une importance majeure et digne de toute l'attention du Gouvernement.

Une machine propre à élever l'eau a encore été construite sur des principes tout à fait originaux. Elle aussi, gageons-le, pourrait recevoir votre intérêt.

Des chimistes se sont aussi proposé de mettre nos ateliers en possession de nouvelles forces capables de décomposer les substances et de les recomposer, pour les rapprocher à nos goûts ou à nos besoins.

Les meubles, l'orfèvrerie, et toutes les parties qui dépendent du dessin sont remarquables par un goût plus pur.

Citoyen Premier Consul, la plupart de nos chefs d'industrie sont pleins de feu et d'émulation et familiers avec les parties des sciences exactes auxquelles leur genre d'industrie est relatif. C'est une différence caractéristique de l'état actuel de notre industrie et de celui où elle se trouvait dans les temps antérieurs.

Déjà le commerce se ranime de tous côtés. Le nord de l'Europe, l'Italie, le Levant, demandent à Lyon les étoffes de soie de cette ville fameuse par son industrie. L'exportation des linons et des batistes de la ci-devant Flandre augmente tous les jours. La fabrication des dentelles se ranime. Les toiles de Bretagne ont repris leur cours vers l'Espagne, le Pérou et le Mexique.

C'est le résultat de la paix que vous avez rendue à l'Europe et de la sécurité que vous avez rétablie dans la France. Vous n'en serez jamais remercié à suffisance.

Un tonnerre d'applaudissements ponctua ces propos de Costaz qui en vint alors à la remise des prix attribués par le jury. Ces mondanités terminées, le Premier Consul s'entretint longuement avec les nombreux inventeurs, artisans et industriels primés.

Séverin profita du calme revenu pour virevolter entre les exposants installés sous les cent quatre portiques de la Cour . Il négligea les tables où s'accumulaient les élégantes pour

admirer des étoffes d'une finesse extraordinaire, des toiles aux couleurs chatoyantes, des tapisseries spectaculaires, des meubles élégants ou des montres et des bijoux interdits à sa bourse.

Il s'arrêta d'abord chez le citoyen Aubert, fabricant et mécanicien à Lyon. Aubert avait reçu une médaille d'or pour son invention d'un « métier à tricot sur chaîne au moyen duquel quatre cents fils sont emmaillés avec la plus grande précision par le moyen d'une manivelle ». Contrairement à son habitude le jeune Leerbekois ne dit pas un mot, ne posa pas une seule question. Il examina la machine dans ses moindres détails et sembla même déçu. Il se retourna enfin vers Robillot et lui dit...

- Mais j'ai déjà fait ça, moi ! Ce montage, ces engrenages, je les connais ! J'en ai fait de pareils pour mon père ! Pfft ça ne vaut pas une médaille d'or !

Robillot sourit. Et ils passèrent à l'exposant suivant.

C'était le citoyen Fournier, entrepreneur d'une filature de lin et de chanvre rue Saint-Avoye, à Paris. Fournier ne présentait rien d'extraordinaire et n'avait reçu du jury qu'une mention « honorable », mais Séverin s'attarda longuement devant sa petite machine à filer le lin.

La mécanique est ingénieuse, trancha Séverin, mais le résultat est fort imparfait. Trop de déchet, des fils trop courts, trop épais et cassants...

C'était le quatrième des « jours complémentaires » du calendrier ; le jour de la « fête de l'opinion » et Séverin n'en manqua pas. Il accabla le fier Fournier de nombreuses questions et faillit même se disputer avec lui car ils étaient en désaccord sur les techniques à employer. Séverin se fâcha presque en reprochant à la machine de Fournier d'appliquer au lin les mêmes procédés que ceux que l'on applique au coton.

- Ça ne peut pas marcher ! dit Séverin d'un ton extraordinairement assuré. Vous voyez bien que le coton n'est pas le lin ! Une machine qui sert à filer le premier ne pourrait donc aucunement filer efficacement le second !

- Ah bon ! lui répondit le citoyen Fournier. Alors puisque tu es si malin, jeune génie, comment la ferais-tu, « ta » machine ?

- Je ne sais pas. Pas encore. Mais sûrement pas aussi stupidement que la vôtre.

Juste avant qu'éclatât la dispute, une main solide s'abattit sur l'épaule du jeune effronté.

- Tu es donc toujours aussi impudent et curieux, jeune homme ?

Séverin se retourna d'un coup sec et découvrit un fringant militaire tout souriant. Il ne le reconnut pas immédiatement, fronça les sourcils, balbutia quelques mots idiots puis il éclata d'un grand rire.

- Oh c'est vous ! Le capitaine... Capitaine... Euh...

- ... Coutelle. Oui, Séverin. Je suis le Capitaine Jean-Marie Coutelle que tu as croisé après la bataille de Fleurus et que tu as assommé de questions sur notre ballon d'observation, l'Entreprenant. Mais maintenant je suis Commandant et je ne dirige plus la Compagnie des aéroliers !

- Oh pardon capitaine ! Alors, félicitations et bonjour mon Commandant ! Comment allez-vous ?

Coutelle allait bien. Ces retrouvailles avec Séverin le réjouissaient autant que le fait de revoir son ami et frère maçon Robillot qu'il n'avait plus vu depuis des mois.

Les deux militaires devisèrent longtemps. Une bonne part de leurs propos échappèrent à la compréhension de Séverin car ils discutaient de leurs frères maçons et de leurs Ateliers, de batailles et d'organisation militaire, d'officiers et de chefs politiques dont le jeune homme connaissait à peine le nom. Séverin décida donc de poursuivre sa visite aux exposants rassemblés sous les arcades.

Il interrogea le citoyen White, installé rue Popincourt à Paris, qui avait inventé une combinaison d'engrenages au moyen de laquelle un mouvement circulaire était transformé en mouvement de va-et-vient en ligne droite. C'était une mécanique merveilleuse et Séverin examina chacune des composantes avec un soin exceptionnel.

Chez Colin de Cancey il admira plusieurs aciers sortis des ateliers de l'aciérie de Soupes, en Seine-et-Marne. Ils se prêtaient à toutes sortes d'usages comme la fabrication de ressorts pour voitures exceptionnellement souples ou de cylindres de laminoirs particulièrement durs et lisses. Voilà qui intéresserait certainement son père.

Enfin, chez les frères Decroisille, de Rouen, il découvrit un procédé pour fabriquer le muriate d'étain à bas prix. Ce sel était d'un usage journalier dans les fabriques d'indienne et les teintureries. Il servait à blanchir les étoffes ou à les teindre. Séverin s'émerveilla des multiples emplois que l'on pouvait avoir de ces alcalis si puissants et surtout de toute cette science, la chimie, alors en plein essor en France.

Chaque fois Séverin posa les mêmes questions. *À quoi ça sert ? Comment le faites-vous ? Qui le fait ? Quel était le problème ? Et surtout... Comment avez-vous fait pour trouver ?*

Mais il se fit tard et lentement la Cour du Louvre commença de se vider. Les lustres s'éteignirent un à un ; la musique s'évanouit et le parfum des dames se dissipa. Coutelle invita alors Robillot et Séverin à loger chez lui.

Séverin, épuisé, gavé d'émotions et d'informations se coucha dans le lit douillet et observa longuement et attentivement la lampe à huile déposée dans la petite chambre de bonne où la citoyenne Coutelle l'avait installé.

Inventée par Philippe de Girard, cette lampe - à la différence des quinquets qu'il connaissait à Leerbeek - donnait une lumière intense, parfaitement circulaire et sans ombre au pourtour ; toujours égale même quand on la déplaçait. Il se demanda comment l'inventeur était parvenu à ce résultat. Peut-être, pensa-t-il, parce que le réservoir d'huile avait été déplacé sous la mèche qui elle-même avait une forme étrange ? Il admira aussi la forme inhabituelle du globe en cristal dépoli et sa fascinante beauté. Et le corps de la lampe qui était si délicatement gravé d'un élégant motif ! Il était signé du nom d'Ingres... qu'il ne connaissait pas... mais il se promit d'interroger Coutelle ou Robillot sur cet artiste.

Enfin il sombra dans un profond sommeil en tentant de se souvenir de toutes les choses extraordinaires qu'il venait de vivre.

- DEBOUT SOLDAT ! Il fait matin. Au lavoir et aux cantines ! hurla Coutelle en entrant sauvagement dans la chambre de Séverin qui s'était tout recoquillé dans les draps de soie.

Guilleret, le jeune homme sauta hors du lit et plongea les mains dans l'aiguière en porcelaine de Sèvres déposée pour lui sur une table basse. Il se rafraîchit et se dégrassa en sifflotant puis il enfila sa blouse et son pantalon de coutil déjà lavés et repassés par une servante.

Au salon, Coutelle et son épouse, ainsi que Robillot, l'attendaient, assis autour d'un guéridon. Un somptueux petit-déjeuner était déjà servi : du café chaud (pas de la chicorée comme à la maison), du thé noir venu des Indes (un peu fort quand même), des œufs et du jambon frais, une baguette de pain croquant, des confitures et des viennoiseries. Il n'avait jamais goûté de si bonnes choses. Il s'en gointra, la confiture lui coulant aux joues sous le regard attendri de la citoyenne Coutelle.

- Tu as bien dormi ? demanda le citoyen.

- Oh oui mon commandant ! Et j'aime bien dormir... Surtout dans un lit si douillet. Mais si on ne fait que dormir on ne fera que des rêves. Moi j'aimerais faire des rêves

vrais !

- Et quels rêves aimerais-tu donc réaliser ?

La question parut très indiscreète à Séverin. Il hésita un long instant avant d'y répondre et Coutelle comprit son embarras.

- Laisse-moi te le demander autrement, dit-il. Simplement : qu'aimerais-tu faire ?

- Oh ! Ça, c'est facile, répondit le jeune homme. Comme tous ces beaux esprits que j'ai rencontrés hier j'aimerais découvrir de nouvelles choses, inventer des machines utiles à l'homme. Et aussi j'aimerais être riche !

- Riche ?

- Oui, riche pour voyager. Voir l'Égypte et les pyramides. Les Amériques et les bisons, Rome et le Colisée. Par exemple.

- Eh bien écoute-moi bien, dit Coutelle d'un air particulièrement grave. Le Premier Consul se rendra bientôt en Belgique et je l'accompagnerai dans ce voyage en raison des hautes fonctions que j'occupe désormais au Conservatoire des Arts et Métiers. Je sais qu'il y annoncera probablement une grande nouvelle qui te permettra peut-être de réaliser tes rêves. Je t'inviterai à m'accompagner durant ce voyage. Et je t'invite d'ailleurs déjà à visiter avec moi le Conservatoire des Arts et Métiers. Tes passions devraient y être satisfaites car la devise de ce lieu est *Docet omnes ubique* : Il enseigne à tous et partout.

Encore une fois, Séverin fut surpris par tant de prévenance. Surpris et heureux. Il remercia Jean-Marie Coutelle qui lui répondit simplement qu'il ne lui fallait aucun remerciement car comme l'abbé Grégoire - l'un des fondateurs du Conservatoire dont il ne partageait cependant pas tous les points de vue - il considérait qu'il faut éclairer l'ignorance qui ne connaît pas et la pauvreté qui n'a pas les moyens de connaître.

Ils passèrent donc l'après-midi entière au Conservatoire.

Après avoir franchi l'entrée monumentale de la rue Saint-Martin Séverin pénétra finalement dans ce qui avait été un sanctuaire mérovingien, puis un prieuré de l'abbaye de Cluny avant d'accueillir échoppes et logements pendant la tempête révolutionnaire.

Il eut le souffle coupé par la grandeur et la beauté des lieux désormais offerts aux sciences et techniques. Il progressa lentement dans les longs couloirs s'allongeant lascivement sous d'imposantes voûtes gothiques et dans les interminables escaliers d'une complexité et d'une légèreté qui lui semblèrent merveilleuses. Il arriva enfin dans l'ancienne église qui avait été transformée depuis quelques mois en « dépôt des machines en grand ».

Dans un état d'excitation intense Séverin examina de nombreuses machines : un « tour à charioter » de précision, associant des mouvements de rotation et de translation, dû à Vaucanson ; un métier à tisser de Vaucanson également, qu'on anime avec une simple manivelle ; un tour à guillocher conçu par Mercklein pour tracer des courbes et des volutes sur des pièces d'orfèvrerie ; l'extraordinaire Fardier (un chariot pour de lourdes charges, comme des canons), imaginé par Joseph Cugnot, qui permettait pour la première fois de déplacer un véhicule automobile par la puissance de la vapeur ; le gazomètre qui permit à Lavoisier de réaliser la synthèse de l'eau et de peser l'hydrogène et l'oxygène...

Il ne quitta les lieux qu'à grand-peine et à l'insistance de Coutelle et Robillot qui l'accompagnaient. En sortant, Séverin s'attarda interminablement devant la boutique d'un gantier qui jouxtait le Conservatoire. Il y admira longtemps une paire de gants de dame d'un beige délicat qui était alors en grâce chez les élégantes.

- Ce sont des gants faits en cuir de jument et tannés à la cannelle, expliqua Robillot. Ils sont extrêmement souples et solides mais c'est leur parfum de cannelle qui fait tout leur charme auprès des dames. Tu les aimes ?

- Bien sûr, répondit Séverin. J'en offrirais bien de pareils à Clémence mais ils coûtent 150 francs ! C'est énorme. Je devrais travailler cinq ou dix ans pour épargner cette somme !

- Combien d'argent as-tu pris avec toi ? demanda Coutelle.

- J'ai pris 50 francs ! Ce sont toutes mes économies.

- Et bien si l'on s'y met à trois tu pourras les offrir à ta bien-aimée.

Ils achetèrent donc ensemble les gants de Clémence à la grande joie de Séverin.

Ils se rendirent ensuite au Café de Chartres , dans l'une des galeries des jardins du Palais Royal qu'on appelait alors « Palais Égalité », pour y boire un moka. L'endroit était somptueux, magique. Bonaparte y avait même sa table car on y servait des mokas d'une extrême finesse et des liqueurs d'une rare délicatesse.

Dans le tohu-bohu du café, le jeune homme comprit quand même qu'à la table voisine deux députés se disputaient sur le thème de la guerre à faire aux Anglais. Plus loin, d'autres jouaient aux dames et aux échecs. Un lourd parfum de tabac se mélangeait dans l'air à l'odeur du café fraîchement moulu.

Ce lieu d'un luxe inouï restait cependant chaleureux. Il y régnait une ambiance confortable et accueillante. Même Séverin s'y sentait bien.

À quelques pas de là, entre marchandes de mode, perruquiers et limonadiers, deux « maisons de plaisirs » accueillait les citoyens en quête de joies vénales mais Séverin n'en sut rien. Seuls Coutelle et Robillot échangèrent des sourires complices en remarquant que l'un de leurs officiers quittait, sourire aux lèvres, la maison de jeux et de loteries qui venait manifestement de faire son bonheur pour visiter maintenant le salon de « Dame Pinson » dont l'une des filles prolongerait sans doute sa gaieté.

Coutelle et Robillot dégustèrent leur moka en fumant leur pipe. Celle de Robillot était courbe et courte, faite en buis. Elle venait du village de Saint-Claude (qu'on appelait alors « Condat-Montagne »), dans le Jura. Celle de Coutelle était longue, fine et faite de porcelaine. Mais ils fumaient le même mélange : du tabac jaune de Petersbourg accouplé au noir profond de Latakié. Séverin se dit qu'un de ces jours il essayerait bien la pipe lui aussi.

Les deux militaires profitèrent de l'instant pour offrir enfin au jeune homme trois beaux et gros livres traitant des mathématiques, des sciences et de la mécanique modernes. Ils les déposèrent sur la table ronde, faite d'un marbre rose veiné de violet et cerclée d'un brillant anneau de cuivre. Il ne sut que dire humblement « merci » et il baissa la tête en songeant aux longues heures de lectures et de découvertes qui l'attendaient. Et à la joie prochaine de Clémence recevant son ruineux cadeau.

Chapitre VII - *Dimanche 4 vendémiaire AN XI – 26 septembre*

1802

Son Saint Nom tu respecteras, fuyant blasphème et faux serments

La route du retour vers Bruxelles puis Leerbeek fut particulièrement pénible. Il avait plu à seaux et à deux reprises des ressorts de la diligence s'étaient brisés sur les pavés et dans les trop nombreux nids-de-poule des chemins de la « nouvelle France ». Le confort du voyage s'en était considérablement détérioré, même après que Séverin eut prêté main-forte au cocher pour réparer les dégâts tant bien que mal.

Arrivant à Leerbeek trempés, le corps rompu, le dos brisé, Séverin et Robillot se séparèrent rapidement. Le soldat regagna son cantonnement vite fait mais le jeune amoureux s'empressa de rejoindre sa promise.

Séverin sauta au cou de Clémence sans même se soucier du regard courroucé de Simon Deneubourg. Il remarqua à peine la tiédeur de la jeune femme qui ne dit mot.

- C'est une ville incroyable ! s'exclama-t-il. J'ai vu Le Louvre ! C'est si beau ! Toutes ces lumières ! Et la musique ! Et tant de jolies femmes dans des habits merveilleux. Il y avait aussi des dizaines d'exposants... Je les ai presque tous rencontrés. J'ai aussi visité le Conservatoire des Arts et métiers. Tu ne peux pas imaginer les machines qu'on y expose. Il y en avait des dizaines. Ah oui ! Tu te souviens de Coutelle ? Le soldat qui t'a sauvée quand les Français sont arrivés. Il était là, lui aussi. J'ai dormi chez lui. Tu aurais dû voir sa maison... Et au petit matin ses croissants étaient si bons !

Elle écouta à peine et fit la grimace. Mais il poursuivit sa logorrhée avant de se souvenir enfin du cadeau qu'il était si impatient d'offrir.

- Oh oui ! Et je t'ai aussi ramené une surprise. J'espère que tu l'aimeras. C'est un cadeau pour te montrer comme je t'aime.

Et il lui remit amoureusement le luxueux coffret emballé dans un papier de soie et contenant les précieux gants. Elle défit le ruban sans sourire. Ouvrit lentement le fermoir. Souleva le délicat couvercle. Saisit les gants entre ses doigts longs et fins.

- Mais pour qui me prends-tu ?

Avec une violence inouïe elle jeta le coffret au sol et lança les gants à la face de Séverin.

- Et que veux-tu que j'en fasse ? Les prendre aux champs pour ramasser le lin ? Les porter pour guider les oies ou traire la vache ? Ou peut-être m'en servir pour ranger les effets du père Winnepenninckx après l'office ? Ces gants doivent coûter une fortune. Avec cet argent tu aurais pu acheter deux vaches, six biques ou même un cheval brabançon pour le trait. Garde-les, tes gants de précieuse élégante ! Offre-les à l'une de ces Parisiennes de mauvaises mœurs que tu aimes tant. Je ne suis pas de celles-là, moi !

Et elle tourna les talons, tête haute, pour gagner sa chambre et s'y enfermer en compagnie de sa mère. Le vieux Simon eut un large et fier sourire. Il ne dit pas un mot, attendant seulement que Séverin passe la porte comme cela s'imposait maintenant.

Foudroyé, le jeune homme ramassa les gants et rentra chez lui en larmes. Clémence pleurait aussi. Simon souriait.

Marcelin Girard découvrit son fils effondré et en perdit tout désir de margaille dans l'instant. Séverin lui expliqua douloureusement le motif de sa déception.

- Tu sais, mon fils... Je te l'ai déjà dit : cette fille-là n'est pas pour toi. Et tu es toi-même un peu sot ! Car c'est bien vrai qu'elle n'a que faire d'un tel cadeau. Et que tu aurais bien mieux fait d'utiliser tes sous pour quelque chose d'utile. Mais les choses sont faites et dites maintenant. Alors laisse donc le temps t'offrir sa sagesse et son réconfort.

Puis avec une grande intelligence il questionna son fils sur les choses qu'il avait vues à Paris. Séverin lui dit tout, absolument tout, dans les moindres détails. Sans omettre, bien sûr, les machines qu'il avait vues à l'Exposition et au Conservatoire. Ni les accidents de diligence.

Marcelin fut surpris et même intéressé. Il ne cessa d'interroger son fils sur les machines de Paris. Il s'enquit des moindres détails et fut particulièrement curieux des aciers employés pour les amortisseurs des voitures, des tissus de décoration intérieurs, des mécaniques et des assemblages de rouages apparemment fort compliqués.

Ils discutèrent même ensemble des moyens d'utiliser l'une ou l'autre de ces nouveautés dans leur propre atelier. Le tour à guillocher de Mercklein, ils pourraient le copier et s'en servir pour améliorer la décoration de leurs voitures avec des pièces finement ouvragées. Les ressorts des ateliers de Soupes seraient bien utiles pour améliorer la suspension des charrettes. Et les engrenages de White, si on pouvait les reproduire, permettraient peut-être de baisser le seuil des chariots avant qu'on les charge, puis de les remonter pour la course. Oui, c'est sûr, il faudrait songer à tout cela à tête reposée, se dirent-ils...

Ce soir-là, Marcelin apprit bien des choses grâce à son fils et il lui en fut reconnaissant. Ils se couchèrent tard, fatigués, mais en paix.

Dès l'aube du lendemain, Séverin se lança à la reconquête du cœur de Clémence. Les coups de sang de l'entêtée ne l'avaient jamais découragé jusqu'à présent ; pourquoi donc s'inquiéterait-il aujourd'hui plus qu'hier ? Et d'ailleurs il avait déjà conquis pareils retournements par le passé : combien de fois ne s'étaient-ils enfin réconciliés !

Elle était arrivée au lavoir tôt matin, comme chaque jour. Il avait attendu qu'elle approche, les bras chargés de linge, et il s'était mis à chanter à tue-tête en virevoltant et dansant tout autour d'elle comme un bouffon. Puis, tout en sueur, il avait fait une moue enfantine en lui offrant des fleurs volées aux champs. Une parade amoureuse ? Sans doute... mais si adorablement maladroite.

- Laisse-moi, vilain ! lâcha-t-elle.

- Oh que non !

Et il reprit son carrousel.

- Laisse-moi te dis-je !

Alors il lui vola un baiser et les autres femmes du lavoir éclatèrent de rire.

- Il court le guilledou ! hurla Blandine la mercière de petite vertu en leur lançant des giclées d'eau. Résiste-lui encore, jeune pucelle !

- Que nenni ! dit une autre femme du lavoir. Il est bien trop bellot pour qu'on lui résiste !

Et toutes gloussèrent puis s'esclaffèrent bruyamment avant d'éclabousser les amoureux d'infinies girandoles.

Clémence et Séverin n'eurent que le choix de la fuite pour échapper aux gerbes d'eau et aux lazzis. Arrivés à l'entrée du village ils s'assirent dans les herbes au bord d'un chemin et ils se parlèrent enfin. Mille fois il demanda pardon pour les gants. Mille fois il fut pardonné. Et ils se sourirent.

- Tu sais – dit-il en caressant ses longs cheveux blonds encore mouillés – je ne fais rien qui soit mauvais pour nous. Je n'ai pas la haine que tu portes aux Français, mais je ne suis pas leur « complice ». Je pense qu'ils nous offrent bien des chances et ces chances – le savoir, les sciences, les techniques... un monde moderne – j'entends bien les saisir pour notre bien. Le tien et le mien. Et même peut-être pour le bien des autres.

Elle fit la moue, se dandina, planta ses ongles dans la paume de Séverin et dit enfin...

- Je sais que tu fais cela pour nous, Séverin. Mais je ne pardonnerai jamais aux Français de nous avoir fait tant de mal. À nous et à nos bons curés. Notre Bon Dieu a lui aussi besoin de soldats pour triompher des impurs et vaincre les mécréants. Et je veux être dans son armée !

- « L'armée du Bon Dieu ? », demanda-t-il tout saisi.

- Oui, répondit-elle. Tu sais bien que nous sommes en guerre. En guerre contre les mécréants.

- Mais enfin ! Comment peux-tu être certaine qu'un Dieu existe ? Et s'il est « tout-puissant » comment laisse-t-il tant de guerres, de famines et de maladies s'abattre sur nous depuis si longtemps ? Et pourquoi n'a-t-il pas encore triomphé de tous les autres Dieux ; ces faux Dieux qui selon toi nous trompent et nous encombrent : les mahométans, les juifs, les bouddhistes et tous les autres ?

Clémence eut pour Séverin un regard empreint de compassion. Elle saisit la main de son amoureux et la caressa lentement. Sa voix se fit douce.

- Tu es tombé bien bas, mon pauvre amour, dit-elle. Ces diables Français t'emportent dans le péché et tu ne vois plus la Lumière. Moi je la vois. Et je t'aiderai à revenir dans la foi.

Ils s'aimaient encore. Et ils s'aimeraient probablement toujours. Mais leurs chemins divergeaient lentement et implacablement.

Au lavoir, les femmes du village avaient allègrement poursuivi leur gauoise conversation après le départ des amoureux. C'est Blandine, évidemment, qui avait relancé les ragots...

- M'étonnerait pas que le jeune charron ait déjà porté son fer à la Clémence, avait-elle lâché. Et s'il est encore chaud il peut toujours venir raviver mon fourneau !

- Et qu'aurait-il donc à faire de ton chaudron rouillé et de ta vieille étoffe toute chiffonnée alors qu'il peut embrasser les blés tendres, pauvre mercière décrépite ? demanda une autre femme.

- Je lui montrerais tout ce que l'expérience m'a déjà permis d'offrir à mes amants et qui manque à ce brout de Clémence, tiens !

Elles pouffèrent ainsi de bon cœur puis chantèrent à l'unisson les quatre premiers couplets, ceux qu'elles connaissaient, de la chanson paillardes « Six jours éreintants à servir celle que j'aime ».

*Écoutez l'aventure,
D'un pauvre villageois ;
Moi qui de ma nature,
Suis honnête et courtois,
Un beau jour j'ai promis
A ma chère Climène.
De la servir gratis,
Le long de la semaine.
Le lundi pour lui plaire
J'ai pris la bêche en main ;
La matinée entière
J'ai bêché son jardin.
Puis je fus droitement
M'asseoir auprès d'un chêne
Et d'un baiser charmant
Elle me paya ma peine.
Mardi nous nous joignîmes
Dès le soleil levé.
À la grange nous allîmes
Pour y battre du blé :
Nous battions tour à tour
Avec le même zèle.*

*Cependant au retour
J'étais bien plus las qu'elle.
Le mercredi d'ensuite
Au bois elle me mena.
Ma tâche fut réduite
A lui chercher un nid.
Voilà dis-je un moineau
D'un très rare plumage,
Si vous le trouvez beau
Mettez le vite en cage.*

- Il a p'têt un bel oiseau à mettre en cage, le beau Séverin, mais il fricote un peu trop à mon goût avec les Français ! interrompit la vieille qu'on n'avait pas entendue jusque-là.

- Oooh... Ils me font peur, ces Français, dit une autre. Et leur petit Napoléon, moi je dis que c'est le diable qui l'habite !

- Vous savez qu'il prend conseil au sabbat des sorcières et qu'une ombre noire l'accompagne toujours ? Même quand le soleil ne luit pas ! ajouta la vieille.

Un frisson d'angoisse les parcourut alors. Puis la vieille acheva de semer l'effroi autour d'elle...

- Et son cheval mange de la viande humaine ! C'est Bastien, le coutelier de Hal qui me l'a dit. Son cousin connaît le frère du palefrenier de l'hôtel de la Chapelle, à Bruxelles, où ce maudit français et ses généraux ont passé une nuit ! Il l'a vu !

Alors elles firent le signe de croix prestement. Trois fois. Et même Blandine. Puis elles reprirent la lessive, battant le linge à la pierre du lavoir. Sans piper mot et sans chanter.

Nul n'aurait imaginé que Winnepenninckx eût cherché refuge chez Blandine et Augustin Cuisset, fût-ce temporairement. Pourtant c'est bien là qu'il se cachait ces jours-ci, au grenier de la mercière aux mœurs légères.

Clémence rejoignit le bon prêtre sans crainte d'être arrêtée. Elle devait lui porter son linge frais et quelques victuailles. Elle salua Blandine aimablement (tout en priant en son for intérieur pour le salut de cette pauvre) et gagna bien vite l'étage.

Comme à leur habitude Clémence et Winnepeninckx parlèrent de tout et de rien. Mais leurs échanges gagnaient progressivement en longueur ; Clémence s'enhardissait ; le tour de ces conversations était de plus en plus sérieux et parfois même rude et sévère...

- Non ! Mille fois non ! clama-t-elle. Le Pape peut dire ce qu'il veut, mais la loi des hommes ne sera jamais au-dessus de celle de Dieu ! Et certainement pas la loi de ce Bonaparte !

Sa colère grondait car Winnepeninckx venait de lui apprendre qu'un autre émissaire du pape était annoncé. Sûrement pour présenter de nouvelles doléances aux Stévenistes et leur faire de nouvelles offres de réconciliation avec Rome. Mais il faudrait accepter les lois françaises et Clémence y voyait un nouveau piège tendu à Winnepeninckx par le diable.

- Peut-être est-ce la meilleure des choses à faire, avait dit le prêtre...

- Mais mon père... Comment pourriez-vous accepter un tel renoncement à nos valeurs ? Comment oseriez-vous trahir les paroles du Christ, ses Évangiles, notre loi sacrée et immuable !

Il avait répondu par un long silence. Le doute s'était insinué en lui. D'ailleurs, Stevens lui-même doutait déjà. Et depuis longtemps. « Peut-être faudrait-il lire la Bible à la lumière des Temps ? » avait-il même dit un jour. Peut-être faudrait-il « interpréter le texte sacré » ?

- Quoi ? Vous voudriez « interpréter » les textes des Pères de l'Église ? Mais de quel droit ? De quelle science ? lança-t-elle avec provocation. C'est la parole de Dieu qui nous a été livrée, et pour les siècles ! L'interpréter, ce ne peut être que la trahir !

- C'était en d'autres temps, Clémence. D'autres mœurs, plaïda Winnepeninckx. Il y avait des guerres, des tribus, des infidèles et des idolâtres. Il n'y avait pas tout ce que la civilisation nous a apporté. Le Christ savait-il ce que nous allions devenir mille huit cents ans plus tard ?

- Bien sûr qu'il savait ! Et d'ailleurs, qu'est-ce qui a changé ? Il y a toujours des guerres. Les tribus sont remplacées par des Nations, mais des infidèles et des idolâtres, il y en a toujours autant. Et peut-être même plus ! Franchement, je ne vois pas en quoi notre civilisation serait plus civilisée que celle du Christ...

Mais, évidemment, je ne suis qu'une fille des campagnes, ajouta-t-elle humblement et en parfaite hypocrisie.

Il avait des doutes. Elle n'en avait aucun. Mais le respect qu'ils portaient l'un à l'autre les protégeait de toute querelle. Alors pour conclure elle lâcha...

- En tout cas, j'espère que vous n'allez pas le recevoir, ce nouvel émissaire!

Elle rangea le linge frais dans la malle que le bon curé emportait partout avec lui puis elle lui prépara quelques tartines au fromage blanc (avec du sel et des petits oignons fraîchement coupés) et du vin. Il aimait le vin et toutes les bonnes choses de la vie. D'ailleurs, ça se voyait. Il mangeait trop, manquait d'exercice et sa soutane le boudinait de plus en plus.

En son for intérieur Clémence se dit simplement que son devoir de soldate du Christ serait désormais d'aider son bon curé à perdre du poids. Et surtout qu'elle devrait le protéger de ses doutes et des tentations du diable. Elle y mettrait désormais toute son énergie et tout son cœur.

Blandine avait écouté toute la conversation cachée sous la trappe donnant accès au grenier. Elle avait imaginé bien d'autres choses sur la relation de Clémence et Winnepenninckx quand elle avait collé l'oreille au bois. Des choses bien plus « légères » et plus excitantes. Mais là, elle était déçue. Elle n'avait pas compris grand-chose à leur conversation et tout en descendant les échelons elle fit simplement une moue bizarre, en agitant les doigts à hauteur de la tempe et en pensant : « 'Sont zinzin ces deux-là ! ».

Quelques jours après cette conversation un homme d'Église se présenta chez Blandine.

Ce n'était pas Roquelaure. Celui-ci était également vêtu d'une soutane taillée dans un drap de grande qualité mais il avait les épaules couvertes d'une chape bleue attachée sur la poitrine par un fermail en or. Une lourde croix faite de pierres et de métaux précieux lui pendait au cou. Il avait le front large et dégagé, l'œil vif et perçant, la lèvre fine et serrée, le corps sec et noueux. À la vue de son costume, Blandine se dit qu'il devait être riche et puissant.

- Je pense qu'un invité réside temporairement chez vous ma chère sœur, dit-il obséquieusement et prudemment. Pourriez-vous lui annoncer mon arrivée ?

Blandine avait reçu des instructions fort claires...

- Mon père, répondit-elle, moi je ne sais de rien. Mais entrez donc. Asseyez-vous devant le feu ; moi je m'en vais aux nouvelles.

Il posa les fesses – qu'il avait osseuses et desséchées - sur un tabouret devant le foyer ; elle frotta les mains sur son tablier, redressa ses cheveux et fila prévenir Clémence qui arriva à grandes enjambées.

- L'est pas là ! jeta Clémence à la face de l'ensoutané.

- Qui ça ? répondit-il.
- Ben... Le père Winnepenninckx j'imagine !
- Oui, c'est bien lui que je suis venu rencontrer. Mais qui es-tu, mon enfant ?
- Moi, c'est Clémence. Rien d'autre qu'une bonne chrétienne qui veille à protéger les vrais soldats du Christ. L'est pas là, j'vous dis. Alors maintenant retournez d'où vous venez.

Elle bomba le torse, enfonça les poings sur les hanches en veillant bien à écarter largement les coudes puis elle flamba l'homme d'église d'un regard de soufre et de feu propre à le changer en statue de sel.

Mais il ne se démonta point. Il se leva, s'installa devant l'âtre où rougeoyaient quelques bûches et il lâcha d'une voix incandescente...

- Ma bonne enfant j'apprécie le zèle que vous mettez à protéger les soldats du Christ et notre Seigneur en fera tout autant, j'en suis certain. Cependant l'énergie que vous mettez à m'écarter me convainc que celui que je cherche est bien ici.

Alors au nom de notre bon pape et pour le salut de la sainte Église, introduisez-moi auprès de lui sur-le-champ ! Et soyez damnée si vous ne le faites point car j'attendrai au dehors, des jours entiers s'il le faut, mais je le rencontrerai !

La dernière phrase claqua comme une terrible menace et la promesse d'une damnation fit évidemment réfléchir Clémence.

- Et pourquoi vous voulez le voir ? demanda-t-elle.
- Ma chère enfant c'est une question qui échappe à votre connaissance et à votre compréhension. Sachez seulement que le sort de nombreuses brebis égarées dépend de la conversation que j'entends avoir avec votre bon pasteur.

Bien sûr, Clémence comprit immédiatement que ce nouvel envoyé de l'Église de Rome tenterait de convaincre Winnepenninckx de rentrer dans les rangs. Et le diable seul savait quels arguments il emploierait cette fois-ci. Mais elle n'avait pas le choix. Caché au grenier Winnepenninckx avait sans doute déjà perçu quelques éclats de voix. Et ce religieux têtue et menaçant était capable de mettre ses promesses de damnation à exécution. Elle se résigna donc.

- Qui puis-je annoncer ?
- Je suis Monseigneur Joseph Pisani de la Gaude et je suis envoyé ici par notre bon pape Pie VII avec un nouveau message pour votre protégé.

L'évêque – qui allait prendre bientôt en charge le diocèse de Namur - et Winnepenninckx eurent une fort longue conversation mais cette fois Clémence n'y participa point. Elle tenta bien de les espionner mais sans grand succès.

Pisani quitta enfin la demeure de Blandine et Augustin non sans les bénir, ainsi que Clémence, d'un mouvement aussi vif qu'emprunt de sarcasme. Il observa Clémence d'un regard gourmand et même malsain puis lança un « À bientôt ! » à la volée et en souriant il s'engouffra dans une petite berline qui l'attendait au dehors depuis deux heures. Il disparut enfin dans la nuit.

Clémence n'aimait pas cet homme-là. Il avait l'air fourbe. Elle fila au grenier et fit mine de ranger le reste des boissons et victuailles que Winnepenninckx avait demandées au début de l'entretien. Elle se mordit la langue mais ne dit mot.

- Tu ne veux rien savoir ? demanda Winnepenninckx en souriant.

- Oh ! Ces choses-là sont bien trop compliquées pour une petite paysanne, répondit-elle. Mais si vous voulez m'en parler...

Alors - comme elle l'espérait secrètement - il expliqua.

Pisani n'avait eu aucune nouvelle proposition à faire aux Stévenistes. Il n'avait pu que rappeler à quel point le pape souhaitait les voir revenir dans le giron de la sainte Église de Rome. Mais il avait insisté sur une nuance d'importance. Le pape et Monseigneur de Roquelaure avaient bien offert un pardon aux Stévenistes mais désormais ils considéraient qu'il n'y aurait nul « pardon » à leur accorder car des brebis engagées sur un mauvais chemin ne peuvent être jugées coupables de leur égarement. Leur retour dans l'Église du Christ serait donc salué par un joyeux concert de trompettes thébaines et Stevens comme Winnepenninckx seraient appelés à Rome sans doute pour y occuper de plus hautes fonctions sacerdotales.

- Ne cédez pas, mon père ! hurla Clémence avec des accents d'effroi dans la voix. Ils veulent vous acheter !

Winnepenninckx n'avait pas l'intention de se laisser acheter par une quelconque fonction romaine et il savait que Stevens en serait tout autant écoeuré. Il rassura Clémence et lui expliqua que Rome était cependant sur le bon chemin.

- Il faudra que le Pape comprenne ; qu'il nous comprenne, expliqua-t-il. Mais la raison lui vient doucement. Il sait désormais qu'il n'y a rien à nous pardonner ; bientôt il comprendra que l'on n'achète pas la foi d'un bon croyant.

- « Bientôt » ?

- Oui. Bientôt. Car nous nous reverrons.

Clémence n'en fut que plus inquiète et déterminée.

Chapitre VIII - Messidor AN XI - Juillet 1803 –

Tes père et mère honoreras, tes supérieurs également

Autant l'hiver avait-il été extrêmement froid, autant l'été s'était-il fait brûlant en cette onzième année républicaine. Il avait fait moins quinze degrés dans la capitale en février mais en ce mois de juillet le thermomètre avait dépassé les trente-six degrés. Les pluies se faisaient attendre et la sécheresse commençait à faire ravage de la Normandie au Languedoc.

Au château de Saint-Cloud Joséphine veuve de Beauharnais, l'épouse de Napoléon qu'on surnommait « la belle Créole », s'affairait nerveusement à ordonner sa suite. Elle virevoltait d'un salon à l'autre, lançant ses ordres aux majordomes et aux domestiques pour qu'ils remplissent d'innombrables malles sans oublier le moindre nécessaire.

Sa robe légère était taillée dans une mousseline fluide de couleur crème, presque transparente et enrichie de galons dorés courant des épaules à peine bombées à ses menus souliers de satin. Un décolleté profond, une taille haute et cintrée ainsi qu'un jupon léger l'aidaient sans nul doute à supporter la chaleur et l'excitation du moment.

Napoléon surgit brutalement, manifestement irrité. Il ajouta ses grognements à l'alarme générale.

- Ah non ! Pas cette robe-là ! tonna-t-il sèchement.

Puis d'un geste vif et ample il souilla délibérément le riche vêtement de l'encre de son porte-plume.

- Elle vous fait grosse. Emportez plutôt quelques-uns de ces châles cachemire que je vous ai offerts ; ils feront bel effet auprès des élégantes qui vous verront.

- Mais il *fé* si chaud... osa-t-elle doucement avec le charmant accent qu'elle avait ramené des îles.

- Je n'en ai que faire ! Vous les porterez quand même et vous me remercirez sûrement car les soirées sont fraîches dans les départements réunis. Et n'oubliez pas les bijoux et

les tabatières que nous avons fait faire à mon image ; nous en aurons grand besoin.

Elle s'exécuta donc.

Le voyage vers la Belgique était d'une grande importance pour le couple qui serait bientôt « impérial ». Depuis sa nomination au titre de Premier Consul Napoléon était clairement devenu chef d'État. Joséphine apportait à son « règne » une douce élégance ainsi qu'une exotique beauté que les Français adoraient et l'habile homme entendait bien s'en servir également pour séduire les peuples des départements du Nord ainsi que leur clergé. Le Cardinal Caprara, légat du pape à Paris, serait donc du voyage, et qu'importent son grand âge et ses infirmités !

Mais aux marches de l'Empire les puissances ennemies – et surtout Albion - menaçaient encore et sur les côtes de la Manche et de la Mer du Nord les constructions navales françaises battaient leur plein. Il avait bien l'intention de vérifier que ses projets de descente en Angleterre suivaient le cours qu'il leur destinait.

Parti de Saint-Cloud le 25 juin, Napoléon entra en Belgique le 9 juillet . Ce fut une impressionnante caravane. Menée par Duroc, Gouverneur des Tuileries, elle était protégée tout du long par un fort détachement de la Garde consulaire où les Mamelouks étaient en nombre.

Napoléon et Joséphine étaient à l'avant de ce convoi dans une voiture jaune à caisse verte tirée par quatre et parfois six chevaux. Il portait son uniforme de colonel de Chasseur des Guides : un habit vert avec garniture orange et un petit chapeau de feutre noir arborant la cocarde tricolore. Elle avait tenté de se vêtir de l'une de ses aguichantes tuniques en mousseline des Indes mais il l'avait furieusement rabrouée et elle avait pleuré...

- Tu n'as plus quinze ans ! Ni même trente à faire l'enfant. Alors sèche tes larmes car il est hors de question que tu t'exhibes dans un tissu venu d'Angleterre.

Elle choisit donc une robe moulante en fine soie de Lyon.

Joséphine était entourée de ses dames de compagnie réparties dans plusieurs voitures elles-mêmes suivies par leurs domestiques et les chariots remplis de malles de voyages.

Le préfet Rémusat, les ministres Chaptal, Decrès, Maret et Talleyrand étaient bien entendu de la partie, avec leur compagne, leurs domestiques et leur équipage.

Méneval, le secrétaire de Napoléon n'était jamais loin, tout comme les aides de camp Beauharnais, Rapp et Savary auxquels Napoléon et Joséphine faisaient régulièrement appel.

Et puis enfin, il y avait les militaires. Soult, commandant de la garde consulaire, les généraux Davout, Bessières, Lauriston, Belliard, Augereau, Moncey, Lagrange, Duroc, Songis, et même le Commandant Coutelle... Tous étaient accompagnés de leurs aides de camp, de leur épouse et de leurs domestiques.

Ils avaient belle allure. Des uniformes rutilants, des costumes en tissu d'exception, des robes d'une folle sensualité, des bijoux précieux... La caravane avait de quoi impressionner. Et à sa tête un homme jeune et puissant accompagné d'une femme enviée et désirable.

À la forge de Marcelin Girard, le père et le fils s'affairaient à façonner les pièces d'un tour à guillocher pareil à celui de Mercklein que Séverin avait examiné à Paris. Des plans dressés par Séverin étaient ouverts sur un établi et les deux charrons en discutaient fort méticuleusement pendant que le feu de forge montait en température. C'est alors que Robillot se présenta.

- Bonjour Citoyen Girard, bonjour Séverin. Ma visite est-elle importune ?

C'est bien la question que Séverin se posait avec inquiétude ! Qu'allait donc répondre son père ?

Marcelin réfléchit prestement puis lâcha d'un ton bourru...

- Que non, lieutenant. J'en suis heureux car elle me permet de vous remercier pour la visite de Paris que vous avez offerte à mon fils. Que puis-je donc faire pour vous ?

Séverin soupira d'aise et sourit. Robillot n'en pensa sans doute pas moins. Il expliqua prudemment qu'il avait une nouvelle proposition à faire aux deux hommes, mais qu'il aimerait qu'on lui explique d'abord le travail de forge. Tant de sollicitude enchantait le père de Séverin qui ne se priva donc d'aucune explication.

Il insista longuement sur le tour à guillocher qui occupait alors leurs pensées. Ils en avaient perçu tous les rouages et tous les mécanismes ; ils avaient même imaginé déjà quelques améliorations à lui apporter et c'est ainsi, en bavardant, qu'ils déployèrent fièrement les plans. Robillot souilla son uniforme à plusieurs établis et ses bottes de cuir se couvrirent de cendres, de suie et de limaille mais il ne s'en plaignit guère.

La conversation fut simple, chaleureuse, presque amicale. Ils faisaient la paix. Le feu crépitait, une âcre fumée envahissait la forge, Robillot questionnait, Girard expliquait, Séverin savourait chaque instant, gardant silence, observant les deux hommes et sentant monter en lui la fierté que son père comprenne et admette enfin ses choix.

Robillot en vint ainsi à l'essentiel.

- Girard, j'ai une nouvelle proposition à faire à ton fils et peut-être même à toi. Permets-moi donc de t'expliquer... Le Premier Consul vient d'arriver dans nos Provinces réunies et il sera bientôt à Gand. Je sais, grâce à mes frères d'armes, qu'il y fera probablement une annonce qui pourra t'intéresser. Et peut-être même changer le cours de ta vie. Je ne peux t'en dire plus pour l'instant car le secret s'impose à moi, mais je te propose d'emmener Séverin dans ce voyage. Je dois à nouveau porter renfort à l'escorte du Premier Consul ; il connaît ton fils et ne me tiendra nulle rigueur si celui-ci m'accompagne à nouveau.

Il y avait eu comme de la solennité dans ce propos. Marcelin se demanda quelle pouvait bien être l'annonce que ferait Napoléon et qui changerait sa vie. Mais il s'interrogea surtout sur les raisons de tant de sollicitude de la part de Robillot.

- Je comprends... Je comprends... dit-il d'un air sérieux mais sans rien comprendre. Cependant que nous vaut tant de bontés de votre part ? Et que nous en coûtera-t-il ? Robillot sourit.

- Rien. Il ne t'en coûtera rien, Girard. Tu dois savoir que j'appartiens à une fraternité d'hommes qu'on appelle « francs-maçons ». Nous avons fait le serment d'aider au bonheur et au progrès de l'humanité et c'est précisément le vœu de la France que je sers également. Je pense que ton fils a des talents qui méritent d'être soutenus et dans la mesure de mes moyens j'entends y concourir. Ce faisant j'aiderai aussi la France et les Lumières. N'y vois donc rien de mal. Il ne t'en coûtera rien. Que du contraire, je pense.

- Fort bien. J'y réfléchirai ce jour même, répondit Girard. Séverin vous portera donc ma réponse dès demain.

Le franc-maçon et le charron se quittèrent d'un salut affable. Séverin ne tint plus en place.

Passionné comme à son habitude il enivra son père de questions et d'affirmations. Qu'allait-il répondre ? Comment pourrait-il refuser pareille proposition ? Que pensait-il maintenant de Robillot ? Avait-il déjà décidé ? Napoléon était un homme aimable et fascinant ! Jamais Robillot n'avait été mauvais pour eux ! Ces francs-maçons étaient des gens convenables, d'ailleurs il en connaissait un autre, Coutelle... Alors ? Alors ? Alors ?

Mais Marcelin avait aussi la tête pleine de doutes et de questions. Comment peut-on vouloir le bien de l'humanité quand on a tant de mal à faire le sien ? Pourquoi promettre bonne fortune sans expliquer le chemin à suivre ? Peut-on être à la fois homme d'épée et bienfaisant ? La place d'un humble villageois est-elle auprès de ces gens de haute lignée et de leurs mœurs

dissolues ? Ces mystérieux francs-maçons ne sont-ils simplement des galants de Cour ou des foutriquets en uniforme complotant à leur exclusif profit et à leur soif de pouvoir ?

Le père et le fils discutèrent en mots simples. Longuement et finalement sans passion. Séverin trouva les mots justes. Marcelin sut l'écouter. Puis il décida.

Le lendemain, Séverin courut comme un fou jusqu'au cantonnement des Français, poussa vivement les portes, écarta prestement les gardes, cria à gorge déployée... « Mon lieutenant... Mon Lieutenant ! Où êtes-vous ? ». Puis il fit face à Robillot.

- Ça y est. Mon père a décidé. Je viens avec vous !

La caravane du Premier Consul avait progressé de village en village avec à sa tête des postillons en uniforme rouge. Tout au long du chemin, les maires avaient fait dresser des arcs de triomphe tapissés de fleurs et portant des pancartes couvertes de quatrains maladroits. Un aigle en cage portait même l'une d'elles au cou ; on pouvait y lire...

Napoléon, je te salue

Et je rends grâce à ma captivité

Puisque aujourd'hui mon œil en liberté

Fixe un astre de près sans traverser la nue »

Des jeunes filles vêtues de blanc avaient semé des pétales sous les sabots des chevaux et des cohortes de jeunes hommes montant leurs plus beaux destriers décorés de rubans tricolores avaient offert au héros d'accompagner sa route sur quelques lieues. Parfois même villageois et villageoises avaient reconstitué, grandeur nature, des tableaux de papier mâché ou des tableaux vivants représentant naïvement les victoires du général Bonaparte. Napoléon s'en amusa bien plus d'une fois

Maires, préfets et sous-préfets avaient fait placarder des avis donnant ordres et conseils à leurs administrés pour accueillir dignement le premier des Français.

« Les vieillards se trouveront sur son passage et ne se refuseront pas la consolation de contempler l'ange tutélaire de leur pays. Les mères de famille se feront gloire de lui présenter leurs enfants et de leur apprendre à bégayer son nom », avait même ordonné l'un d'entre eux.

Combien de fois pendant ce voyage le Consul n'eut-il à entendre une maladroite fanfare de village exécuter « l'hymne » Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille qu'on doit au

Liégeois André Grétry. Et combien de fois n'eut-il à supporter les discours ampoulés d'édiles locaux en quête de ses grâces.

Le long de la côte les voitures avaient roulé à fond de train offrant à leurs passagers le spectacle de dunes rougissantes, de plages blondes, de fermes basses écrasées sous le soleil et de champs généreux. Le soir, les villageois s'étaient lancés à l'avant des chevaux, munis de falots pour éclairer la route. Dans les villes et les villages, les soldats de garnison s'étaient impeccablement rangés aux armes à leur passage.

Les bourgs avaient été illuminés, pavoisés, ornés de guirlandes. Chacun avait sorti de sa demeure les plus beaux meubles, des tableaux, des draps, des tapisseries, de la vaisselle pour exposer l'ensemble dans rues et venelles transformées en souks rutilants. Négociants et artisans avaient exhibé leurs plus beaux produits et au passage des voitures ils avaient hurlé « Vive le Premier Consul, Vive la France », souvent en flamand, parfois dans un bien piètre français mais à la plus grande satisfaction de celui qui n'en espérait pas moins.

Fier d'être Français et sous votre haute protection, Citoyen Premier Consul, c'est avec une confiance aveugle que je lance d'une main sûre un regard ébloui vers notre avenir enfin indivisible et partagé.

Vous ne cessez de le dire d'une voix si chaude qu'elle glace la raison d'un trait de plume : « La science, l'industrie et le commerce sont les deux mamelles qui sèment le grain de la prospérité ». J'y ajouterai – si vous le permettez - que ces deux mamelles abritent la corne d'abondance qui, d'une main généreuse, répandra ses bienfaits aux pieds de nos artisans et de leurs ateliers.

Vous nous avez apporté la paix ! Soyez-en remercié de mille coups de canon. Sous votre patronage éclairé notre ville y puisera donc le sang et la mitraille qui mettront à genoux les ténébreux vaisseaux d'Albion qui sombreront bientôt sous nos bottes implacables pour mieux abreuver vos sillons, vos fils et vos compagnes.

Sachez enfin, Citoyen Premier Consul, que la grâce immanente de votre chère épouse rend nos regards muets car ils ne peuvent rester sourds aux parfums de ses charmes. Nous admirons sa beauté d'une oreille attentive et jetons à ses pieds vingt mille cœurs de Gantois qui tressautent

d'impatience à l'idée qu'elle les foule ou croise leur regard.

Dans la majestueuse salle de l'hôtel de ville de Gand, de fort polis applaudissements illuminèrent les propos du premier magistrat de la cité de toute la pompe qui leur convenait. Napoléon sourit, ce qui était sûrement la preuve – se dit le Maire – qu'il avait apprécié son discours de bienvenue. Il y avait longtemps travaillé.

Quelques heures plus tôt, une salve d'artillerie avait salué l'entrée de Napoléon dans la ville, puis toutes les cloches avaient sonné dans un joyeux tintamarre.

Napoléon était entré dans le flamboyant bâtiment gothique en passant sous un portique égyptien construit pour l'occasion. Il avait ensuite découvert les riches salons brillamment éclairés de mille lustres. Au pied de l'escalier monumental le préfet avait fait monter un amphithéâtre de bois et de carton. Il était parsemé de fleurs et, déposées sur des tréteaux, des dizaines de corbeilles d'osier et de satin présentaient les plus beaux produits de la région. Il y avait là des dentelles, des tissus brodés, des gants de cuir tannés à la cannelle (comme ceux de Séverin), des sucreries et des pâtisseries.

Mais il y avait surtout dans ces corbeilles et ces paniers des fils de lin et de coton, de la percale, de la batiste, des basins, issus pour la plupart des usines de Liévain Bauwens, cet entrepreneur qui avait volé à Manchester « la mule-jenny », la machine à filer qui avait assuré jusque-là aux Anglais une position prédominante dans la filature du coton.

Quand le premier Consul était entré dans l'hôtel de ville, Le carillonneur du grand beffroi avait joué « Où peut-on être mieux » une fois encore et de coûteuses illuminations avaient commencé de colorer la ville en dépit de la pluie qui commençait enfin à tomber. Napoléon et Joséphine avaient été installés dans un confortable divan de la salle dite « du trône ». Il était en grand uniforme ; elle portait une fine robe de soie décolletée et un riche collier de la république fait d'or et de pierres précieuses.

Dans un coin de la salle de l'hôtel de ville, assez loin du couple consulaire qui était servi exclusivement par de riches patriciens de la ville, Séverin, qui ne quittait Robillot d'un pouce, resta longtemps bouche bée.

C'est alors que Napoléon se leva. L'assemblée fit silence. De sa voix grêle mais assurée, bercée d'accent corse, il expliqua l'importance des constructions navales qui battaient leur plein ; il dit qu'il voulait qu'on désengorge ports et canaux pour faire place à ses bateaux et aux cargaisons militaires ; il assura qu'il aiderait les villes, et entre autres Gand, à renforcer

son industrie et son commerce ; il promit de construire un lycée pour que la connaissance et la langue française s'offrent à tous ; il assura chacun du soutien de la France entière.

Puis il en vint à ce qui allait intéresser Séverin au plus haut point.

Il expliqua que de Lille à Gand en passant par Roubaix et Courtrai, la culture du lin offrait des milliers d'emplois aux Français. Et ce lin, ajouta-t-il, était propre à donner encore autant de travail chez les filateurs et les tisserands impatients de fournir les plus habiles artisans du pays. Hélas, mille fois hélas, seuls les Anglais avaient déjà des machines propres à tisser ce lin. « Mais à mal le tisser », ajouta-t-il avec un sourire aux lèvres.

- Je veux donc que nos savants et nos mécaniciens se mettent en quête d'inventer au plus vite un métier propre à tisser le lin. Je veux un fil long, fin et solide que l'on nous enverra de par le monde, dit-il. Et je le veux vite.

Pour atteindre ce but j'ai donc décrété qu'un prix d'un million de francs sera accordé à l'inventeur, de quelque nation qu'il puisse être, de la meilleure machine qui puisse filer le lin. Cette somme est mise dès à présent à la disposition de notre ministre de l'Intérieur.

Le décret que je viens de prendre à ces fins sera traduit dans toutes les langues et envoyé à nos ambassadeurs, ministres et consuls dans les pays étrangers pour y être rendu public. Ce concours restera ouvert pendant trois ans mais sera clos dès qu'un premier inventeur y aura répondu de façon satisfaisante.

Un tonnerre d'applaudissements salua l'annonce du Premier Consul. La nouvelle avait de quoi relancer le commerce local et elle rendrait plus riches encore les industriels toujours en quête de progrès et de nouveautés.

Séverin applaudit lui aussi. Très fort. Il regarda Robillot, lui sourit et lui lança un regard plein d'affection. Puis sur un plateau il saisit une coupe de champagne et l'avalala tout d'un trait.

À la santé du Consul ! s'exclama-t-il plein de joie.

L'orchestre se remit à jouer et les danseurs prirent progressivement possession de la piste, au centre du salon. Alors que les couples s'appliquaient à afficher leur savoir-faire Joséphine fit venir à elle plusieurs dames de la société accompagnées de leur époux. Aux unes elle remit l'un des châles cachemire emportés de Paris ; aux autres elle offrit la tabatière ornée d'un portrait de Napoléon peint par le miniaturiste Jean-Baptiste Isabey . Parfois même elle confia

un bijou précieux – une bague, une broche ou un collier - à l'une ou l'autre élégante particulièrement en grâce auprès du couple consulaire.

Napoléon observait son habile épouse d'un œil distrait et s'entretenait poliment avec les invités, mais il s'ennuyait. Il s'ennuyait toujours dans ces mondanités. C'est alors qu'il aperçut Coutelle devisant au fond du salon avec Robillot et Séverin. Il claqua des doigts. Beauharnais - qui achevait sa troisième danse et dont le charme et les talents de danseur affriolaient les élégantes - s'approcha ; Napoléon lui demanda qu'on fit venir le trio auprès de lui sur-le-champ.

- Rappelle-moi donc ton nom, jeune homme.

- Euh... Moi, c'est Séverin, citoyen Premier Consul, balbutia le jeune invité. Séverin Girard, le fils du charron de Leerbeek.

- Oui, je me souviens. Tu étais là lors de mon premier voyage dans ces départements...

- Oui ! Et je vous ai aussi vu à Paris, lors de l'exposition au Louvre, mais de loin, lança Séverin tout à trac, en interrompant le Premier Consul.

Napoléon sourit. La verve et l'audace du jeune Flamand lui plaisaient.

- Et que faisais-tu donc à l'Exposition ?

C'est Coutelle qui tenta alors de répondre.

- Le Lieutenant Robillot et moi-même avons invi...

- Taisez-vous Coutelle ! C'est Séverin que j'interroge.

Séverin répondit donc. Il expliqua sa découverte du ballon de la Compagnie d'aérostiers, les livres que Robillot lui avait prêtés, les longues conversations avec les deux militaires, la découverte des nouvelles sciences et techniques au Conservatoire et à l'Exposition, les fâcherries avec Clémence qui avait refusé les gants et les hésitations de son père qui commençait à apprécier les Français. Il prit grand soin de ne pas évoquer la méchante blague faite aux soldats avec Clémence ou sa présence aux messes clandestines dites par Winnepeninckx. L'explication fut interminable, mais Napoléon s'en amusa au plus haut point.

Au milieu de leur conversation Séverin éprouva soudain l'impérieux besoin de poser une question à Napoléon et il lui demanda brutalement...

- Mon général... je voudrais vous demander... comment fait-on pour devenir Premier Consul ?

Napoléon éclata d'un rire sonore qui attira tous les regards vers lui. Il tira l'oreille de Séverin et lui dit en souriant...

- Je ne peux t'expliquer cela Séverin car j'ai bien trop peur que tu en profites pour prendre ma place. Mais je peux te donner un conseil : sois curieux de toutes choses, forge ta conscience et ton courage, respecte toujours tes frères humains et surtout tes adversaires.

- D'accord ! Je vais essayer, répondit joyeusement et prudemment Séverin.

Ils devisèrent ainsi pendant fort longtemps, Napoléon laissant à peine Coutelle et Robillot prononcer quelques phrases. Le Premier consul interrogea minutieusement Séverin sur ses observations à propos de la machine à filer le lin du Citoyen Fournier qu'il trouvait si mauvaise. Et surtout, il demanda à Séverin comment il comptait s'y prendre pour produire une machine qui serait plus efficace.

Oh, je ne sais pas encore, citoyen Premier Consul, répondit le jeune charron. Je viens juste d'apprendre qu'il y a ce concours ! Mais je vais en parler à mon père. Je crois que l'on devrait d'abord s'intéresser au fil de lin en vrai scientifique et ensuite seulement nous pourrions penser à une machine.

- Et pourquoi donc ?

- Et bien, expliqua Séverin fort sérieusement... Si les machines fonctionnent mal, c'est parce que la fibre du lin est très particulière, fort différente du coton par exemple. Je pense qu'en comprenant comment elle est faite on comprendra « naturellement » comment construire une machine qui peut la maîtriser.

- Voilà une façon de réfléchir qui me réjouit, jeune Séverin, trancha Napoléon. C'est un fils comme toi qui me plairait ! Je ne peux que te souhaiter bonne chance, mais je suis désormais convaincu d'avoir bien fait en lançant ce concours.

De larges sourires illuminèrent fièrement les visages de Coutelle et de Robillot.

- Je vais donc te faire un cadeau que tu apprécieras, j'espère, poursuivit Napoléon en lui remettant l'une des tabatières peintes par Isabey. Prends-en grand soin, mais n'abuse pas du tabac car tu es encore jeune pour cela.

Napoléon tira l'oreille de Séverin dans un geste plein d'affection, puis il retourna vers Joséphine toujours occupée à complimenter les couples de l'assistance.

Séverin, Coutelle et Robillot s'éloignèrent poliment après avoir salué le Premier Consul. Dès qu'il fut à l'abri des regards indiscrets, Séverin, fou de joie, se mit à sautiller sur place

comme un gamin. Il regarda la tabatière, la caressa, l'embrassa, la montra et remontra à ses deux compagnons, fier comme un paon. Et bien décidé à le gagner, ce concours !

- C'est le plus beau jour de ma vie ! s'exclama-t-il.

Rentré à Leerbeek, Séverin fit un rapport complet à son père. Les mystérieuses promesses de Robillot n'avaient plus rien de mystérieux pour le charron et son fils et le pari de construire un métier à tisser le lin leur parut même raisonnable.

Avaient-ils d'ailleurs vraiment le choix, se demanda Marcelin, car la tabatière offerte par Napoléon les mettait en quelque sorte en situation d'obligés !

L'amélioration du tour à guillocher de Mercklein pourrait bien attendre. Ils mirent ses plans dans une armoire et se lancèrent dans une longue discussion sur la meilleure manière d'arriver à construire un métier à tisser le lin. Oui, Séverin avait raison, il fallait d'abord comprendre comment le lin se comporte quand on le travaille à la main et donc pourquoi tous les métiers déjà inventés fonctionnent de si pauvre manière.

Chapitre IX - Septembre 1 803 – Fructidor AN XI

Meurtre et scandale éviteras, haine et colère également

Marcelin et Séverin travaillèrent à leur invention de façon acharnée. Ils transformèrent d'abord la remise à outils attenante à la forge en véritable laboratoire. Coutelle leur avait fait parvenir des balances, des thermomètres, des vases, des cornues et quelques autres précieux appareils dont un microscope. Les pièces mécaniques, les rouleaux, les rouages, les marteaux et les ciseaux, ils en avaient déjà bien assez dans leur atelier de charrons.

Une fois leur « laboratoire » installé, ils observèrent longuement les paysannes et les fileuses travaillant dans les champs et dans les fermes.

En juillet, lors de la récolte, elles avaient arraché le lin en prenant soin de ne pas le couper afin de préserver l'intégrité des fibres. Elles avaient rassemblé les pieds en petites bottes tout en veillant à ne pas les emmêler. Ensuite, au lieu de battre ces bottes elles les avaient égrainées sur une planche à clous, recueillant de la sorte les graines qui donneraient plus tard une huile aux vertus médicinales.

Mais la tige de lin c'est un peu comme un arbre avec du bois (la chènevotte) bien soudé à l'écorce qui l'entoure. Et c'est dans l'écorce que les fermiers devaient trouver la précieuse fibre qui ferait le fil. Pour y accéder ils avaient donc procédé au « rouissage ». Ils avaient immergé les bottes de lin dans l'eau du ruisseau, prenant soin de les couvrir de pierres pour qu'elles restent bien immergées. Il fallait qu'elles y restent assez longtemps pour que les fibres se détachent, mais pas trop longtemps pour éviter qu'elles pourrissent !

Sorti du ruisseau au bon moment - tout dépendait de la température de l'eau - le lin avait ensuite été précautionneusement étalé au soleil pour sécher, puis rassemblé en bottes et engrangé.

Les fermières avaient alors procédé au « teillage » pour transformer le lin roui en « filasse », presque prête à être filée. Elles avaient donc utilisé une « braie », un outil en bois fait de

tenons et de mortaises s'enchevêtrant, dans lequel le lin était passé et « cassé ». La fibre résistait à ce traitement, mais la chènevotte se brisait et tombait au sol. Les paysannes avaient ensuite débarrassé le lin de ses dernières impuretés en le battant comme un tapis.

Mais pour obtenir un lin prêt à être filé, il fallait passer par une dernière étape : le « peignage ». Une fermière expliqua à Séverin et à son père que plus on frotte ces fibres, plus elles ressemblent à des cheveux d'anges. Elle passa donc les bottes sur des peignes de plus en plus fins et à chaque passage une partie de la filasse resta dans le peigne et le fil s'affina. Il était prêt, maintenant, à être tissé.

C'est finalement Séverin qui comprit comment faire une machine...

Il était penché sur sa table de travail et laissait son esprit vagabonder tout en se remémorant le travail des fileuses. Il tritura inconsciemment quelques fils de lin entre ses doigts. Comme s'il les caressait dans la longueur, ou comme s'il peignait des cheveux. Ce faisant, il sépara innocemment les graines des pailles puis les fibres entre elles.

Lentement le lin se modifia, s'affina, et Séverin put même l'étirer. Il prit la loupe et découvrit qu'agissant de la sorte il dégageait les filaments de lin les uns des autres et les décomposait en fibrilles presque invisibles à l'œil nu. Des cheveux d'ange ! Comme la paysanne lui avait dit.

Il examina alors ces fibrilles au microscope et vit comme des rubans transparents, polis, brillants, terminés par deux pointes effilées.

Serait-il possible d'amincir et d'allonger encore ces fibrilles sans les casser ? se demandait-il.

Alors il trempa les fils dans un bol d'eau chaude et peu à peu la matière gélatineuse qui enrobait les fibrilles devint plus molle ; les fibrilles glissèrent parallèlement les unes sur les autres, dans le sens de la longueur, et amincirent encore les cheveux d'anges tout en les allongeant. Il appliqua à ces minces filaments un mouvement de torsion et fit mine de les briser mais les filaments ne cassèrent point !

- Père, père ! cria-t-il... Regarde !

Sous les yeux ébahis de Marcelin il recommença l'expérience. Il prit quelques brins de lin et les torsada ; il les trempa ensuite dans de l'eau chaude et les allongea tout en les affinant. Finalement il tortura les filaments comme pour les briser, mais bien sûr sans y parvenir.

- Ce que je fais là avec mes mains nous pourrons sûrement le faire avec une machine, père ! Je crois même qu'en usant d'un alcali dans l'eau nous y parviendrons mieux encore !

- Oh oui ! s'exclama Marcelin. Il suffira que nous construisions une première machine pour étirer le lin à sec et séparer les fibres des graines et de la paille. Il faudra sans doute la passer dans des cylindres cannelés et des peignes sans fin ; des peignes à charnières mobiles ce serait mieux. Ainsi on pourrait distribuer le lin peigné dans la longueur tout en gardant les brins bien parallèles. Après, il faudra une autre machine – ou pourquoi pas la même ! - pour tremper les brins dans l'eau et les décomposer en éliminant cette gangue gélatineuse jusqu'à n'en garder que la fibre. Pour l'alcali, je ne sais pas, mais je te fais confiance : on essayera.

- Et finalement, pour la finesse et la longueur, on n'aura qu'à les passer dans des cylindres rapprochés ! conclut Séverin.

« Évidemment ! » dirent-ils à l'unisson. Et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

C'est alors que Clémence arriva.

- Mais que vous arrive-t-il ? demanda-t-elle en souriant.

- Le million est à nous ! s'exclama Séverin en lui sautant au cou.

Elle n'eut rien à demander : les explications surgirent en feu nourri. Tantôt données par le père, tantôt données par le fils. Ils étaient fous de joie. Et bien sûr mille idées leur trottaient déjà en tête pour la construction du métier à filer.

Certes, Clémence était heureuse, mais elle ne partageait pas leur joie avec autant d'entrain et Séverin s'en rendit compte.

- Mais qu'y a-t-il ? Tu n'es pas heureuse de notre découverte ?

- Si, si... Bien sûr, répondit-elle d'une petite voix.

- Mais quoi ?

- Mais... C'est que... Je viens d'apprendre une mauvaise nouvelle. Le pape envoie un nouvel émissaire chez nous. Et demain il rencontrera les pères Stevens et Winnepeninckx à nouveau. J'ai peur qu'ils cèdent à son insistance.

- Mais non, dit Séverin. Ne t'inquiète pas trop. Nos bons curés ne sont ni sots, ni faibles ; ils ne retourneront à Rome que si le pape retrouve la raison. Tu verras.

Clémence ne crut guère en cette promesse mais se résolut à fêter la découverte des deux hommes. Elle but même de la bière avec eux et leur demanda – juste pour leur faire plaisir –

de réexpliquer leur invention. Enfin quand ils furent gais ils ne purent s'empêcher de parler de ce qu'ils feraient du million. Clémence et Séverin pourraient se marier. Elle voulait construire une église et un hospice à Leerbeek ; il voulait construire une usine. « À Gand », proposa Marcelin ; « Non, à Paris ! », corrigea Séverin, et ils rirent de bon cœur.

Ils passèrent ensemble, à trois, une soirée tendre et complice bercée d'espoirs et de joie.

Le lendemain Monseigneur Pisani de la Gaude se présenta comme convenu chez Jean le bourrelier où se cachait maintenant Winnepenninckx. Stevens était déjà arrivé discrètement, échappant encore et toujours aux soldats de Robillot ainsi qu'à la police de Fouché qui le traquait (sa tête était même mise à prix).

La maison et l'atelier du bon Jean se trouvaient à quelques coudées de la forge de Marcelin. Le logis était grand et confortable. Certainement bien plus confortable que la modeste demeure de Blandine.

La voiture du prélat s'arrêta quelques instants seulement ; juste assez pour lui permettre d'en sortir et d'entrer discrètement chez le vieux bourrelier que tout le monde aimait dans le village. Elle disparut ensuite sur un chemin de campagne et échappa au regard des soldats. En entrant, Pisani eut un sourire en voyant le parterre de soucis à l'entrée de la maison. Il connaissait ce « secret » des Stévenistes. Clémence était déjà là ; c'est elle qui ouvrit la porte.

- Ah bon... C'est encore vous, lâcha-t-elle d'un ton provocateur.

- Mais oui, ma bonne enfant, répondit-il avec un large sourire. Et j'espère même que nous nous reverrons souvent!

Il dévisagea la jeune et belle Clémence d'un œil indécent en la caressant du regard de haut en bas et de bas en haut. Elle eut une moue de dégoût, ne prit pas même la peine de saluer le prélat et le poussa vigoureusement vers l'escalier.

- Montez ! dit-elle sèchement. Ils vous attendent là-haut.

Elle n'avait aucun choix. Impossible de bloquer le visiteur, de lui raconter un quelconque mensonge, d'éviter qu'il rencontre les deux prêtres car le rendez-vous était bien pris. Et Stevens avait affronté mille périls pour arriver à Leerbeek. Ses deux protégés seraient furieux d'apprendre qu'elle aurait repoussé Pisani avec un quelconque stratagème.

Il emprunta donc l'étroit escalier et offrit son anneau pastoral aux deux prêtres pour qu'ils l'embrassent.

Jean le bourrelier fut surpris de l'accueil brutal réservé par Clémence au représentant du pape mais elle lui en expliqua aisément la raison. Elle parla des visites précédentes ; de ce rusé pape qui amadouait progressivement les deux prêtres ; de ce Pisani de la Gaude au regard torve et si prompt à agiter des menaces infernales. Non, décidément, elle n'aimait pas cet homme d'Église qui avait l'air chafouin. Il était « bien mauvais comme les autres ». Jean en convint aisément et se demanda même s'il ne devrait pas regretter d'avoir pris tant de risques en accueillant un tel complot en sa demeure.

Cette fois Pisani affirma que le pape lui avait dit « Il est temps d'écouter, d'écouter mieux encore ».

- Je suis donc venu vous écouter, bien plus que toute autre chose, dit-il avec solennité. Avez-vous quelque remarque à me faire ou quelque question à me poser à la suite de nos derniers entretiens ?

Confortablement assis dans un fauteuil matelassé par Jean lui-même, l'évêque avait les mains délicatement déposées sur le genou et tout en parlant il caressait de l'index gauche la pierre de son énorme anneau pastoral : une améthyste vissée à l'annulaire de sa main droite.

- Monseigneur, expliqua Stevens, dans un moment de magnificence vous avez eu la prodigalité de nous offrir une charge à Rome au conseil de Sa Sainteté...

- ... en effet interrompit la souriante éminence, persuadée que son appât avait séduit les deux rebelles.

- Et c'est bien regrettable, finit Stevens. Sa Sainteté ou vous-même auraient-elles donc pensé que la longue souffrance de nos frères pasteurs et de nos fidèles brebis serait effacée par une telle prodigalité ?

Pisani se reprit d'un trait.

- Oh que non ! Et qu'une telle pensée ait pu vous venir à l'esprit m'accable, mon cher frère. Notre très saint Père - Dieu l'ait en sa sainte garde - a simplement pensé que des hommes tels que vous seraient de précieux atouts dans son entourage.

Voyez-vous - et je vous fais ici une confiance que vous voudrez bien protéger - la curie n'est pas faite que de Saints et encore trop d'ambitieux y luttent pour ce qu'ils croient être des parcelles de pouvoir. Mais ce faisant ils oublient que si un tel pouvoir existe, il n'est que trop terrestre et éphémère devant la toute-puissance et l'éternité du Ciel.

Votre courage et votre détermination ont démontré à quel point de tels calculs profanes

vous sont étrangers. Voilà simplement pourquoi notre Saint-Père vous imaginait auprès de lui.

Stevens et Winnepenninckx ne furent nullement dupes mais ils apprécièrent la pirouette de Pisani. Quoi qu'il en soit, leur message était passé, bien passé : non, une promotion à Rome ne les intéressait nullement. Ce qui les intéressait, c'était de mettre un terme à la soumission de Rome au régime laïque de Napoléon et de respecter les Évangiles dans leur forme et leur interprétation des origines. De grâce, qu'on ne change rien aux textes saints qui ont été écrits « pour les siècles des siècles » et qu'on ne modifie en rien les sacrements, les rites, la liturgie, qui nous ont été offerts par les Pères de l'Église !

Ils avaient déjà fait le tour de cette question et n'en discutèrent donc plus trop longuement. Pisani n'eut à ce propos qu'un seul argument à évoquer : Napoléon n'est pas éternel ; il sera bientôt vaincu ; la loi des hommes ne soumettra jamais la loi de Dieu pour l'éternité car c'est à Dieu seul que l'éternité appartient.

Stevens se rangeait progressivement à cette idée. Quand Napoléon serait vaincu lui et ses fidèles pourraient peut-être revenir dans le sein de l'Église romaine. Mais quand Napoléon serait-il enfin vaincu ? Winnepenninckx était plus prudent et surtout plus entêté.

Les trois hommes se quittèrent enfin, non sans se promettre de se revoir. Enfin seuls, Winnepenninckx et Stevens entamèrent une longue conversation à propos de la stratégie à suivre. Mais ce qui leur importait à cet instant, c'était la crédibilité de ce chafouin prélat. Pouvaient-ils lui faire confiance ? Avait-il vraiment accès au Pape ? Quel message ferait-il parvenir à Rome ?

Pisani de la Gaude descendit dans la pièce à vivre où se trouvaient encore Jean et Clémence. Il prit congé de l'une et de l'autre en leur offrant enfin son anneau à baiser. Le moment fut particulièrement plaisant pour Pisani qui en profita pour fixer le corsage de Clémence en révérence.

Elle le conduisit jusqu'au dehors alors que Jean rejoignait les deux prêtres en grande discussion, mais ce fut pour découvrir que la voiture de l'évêque n'était pas encore revenue.

- Peut-être votre cocher a-t-il trouvé abri dans l'atelier de Jean ? risqua-t-elle.

Ils firent donc quelques pas jusqu'à l'atelier. Mais aucune voiture ne s'y trouvait.

- La peste soit du maudit ! hurla Pisani. Maintenant il me reste à l'attendre. Que le ciel

dévore ses enfants et que le diable l'emporte !

Clémence sourit en son for intérieur, mais elle ne sourit pas longtemps.

- Qu'à cela ne tienne, dit l'homme d'Église, j'ai quand même de quoi m'amuser en attendant.

Et il approcha de Clémence. Il se caressa le sexe puis il posa ses pattes noueuses sur la poitrine de la bonne chrétienne. Elle cria, mais personne n'entendit. Il la poussa contre un mur mais elle le repoussa. Il la gifla et dégriffa son corsage, mais elle lui mordit la joue et s'échappa.

La jeune paysanne aux cheveux blonds avait maintenant la poitrine dénudée et Pisani n'en devint que plus excité. Il la poussa plus fort encore et la fit tomber sur le dos avant de se coucher tout du long sur le corps de la malheureuse. Il était maigre et pourtant si lourd, pesant et étouffant. La sueur perlait sur son front et glissait sur son visage vultueux dans les profondes rides de sa vieille peau. Il avait la bouche ouverte et bavait comme un chien au combat. Un rictus horrible et effrayant marquait sa face de démon.

Dans leur chute ils bousculèrent un établi et quantité d'outils tombèrent au sol. Il ramassa une corde et la noua grossièrement aux poignets de Clémence. Elle se débattit, lui donnant moult coups de genou, mais il ne se défit point de sa fureur. De ses pattes noueuses il palucha les seins de Clémence tout en essayant encore de l'embrasser mais elle montra les dents, ivre de rage elle aussi.

Elle sentit ses côtes et ses hanches desséchées s'enfoncer sur son ventre. Puis son vit, long et dur, pesant lourdement sur son pubis. Elle vit alors la croix qui pendait à son cou, la fixa et ne parvint plus à détacher son regard du brillant rubis et des diamants qui balançaient, balançaient, balançaient...

D'une seule main il bloqua fermement les poignets de Clémence, de l'autre il remonta ses jupes et son tablier. Il s'insinua dans les culottes de la paysanne, tenta d'introduire un doigt - le doigt embagoué par l'anneau sacerdotal - dans le sexe de la jeune femme. Elle cria encore, se débattit, tourna le bassin de gauche à droite, donna des coups de genou. Mais plus elle résistait, plus le salaud s'excitait et prenait des forces.

Une odeur infecte empestait dans l'atelier du bourrelier et submergea brutalement les sens de Clémence. Elle la sentit, la goûta. Comme un âcre fumet mélangeant des effluves de cuir, de poix, d'acides, d'huiles et de sueur. Cette sueur qu'il venait de déposer sur sa joue en tentant de l'embrasser. Elle eut un haut-le-cœur, une puissante envie de vomir.

Elle sentit le gland turgescent approcher de ses lèvres. Elle vit le sourire sardonique et carnassier du serviteur de Dieu. De sa main libre il dirigea son vit vers le vagin de Clémence. Il allait bientôt la pénétrer. Elle sentit ses sens vaciller, toute prête à rendre l'âme.

Il poussa le bassin une dernière fois pour introduire son pal dans l'infortunée mais elle tourna subitement les hanches, évita l'assaut, planta les pieds dans le sol et poussa de toutes ses forces. Puis dans un ultime effort elle le renversa.

Elle se releva d'un bond, mais lui aussi. C'est alors qu'elle aperçut au sol l'un des outils du bon Jean. Une alène à pointe d'une dizaine de centimètres, au manche rond et dodu serti d'une bague cuivrée, qui brillait comme la croix. Elle se pencha, tendit vers le sol ses poignets encore garrottés et saisit le pic à deux mains.

Aveuglé par le désir il ne vit rien, ne comprit pas, et bondit vers elle, avec des yeux de chouette ou d'épervier, la bouche béante, poussant un cri sauvage, long et strident.

Elle leva les poings devant elle, cala ses mains sur sa poitrine, l'alène pointée vers l'animal. Il s'écrasa sur elle. Le poinçon pénétra aisément dans le cœur en s'enfonçant mollement. Le cri devint un râle. Il s'effondra sur la jeune femme. Elle était debout, dos au mur. Il était affalé sur elle, joue contre joue, les doigts cerclant la gorge de Clémence, inanimé. Ses mains glissèrent lentement du cou de la malheureuse à ses épaules, puis à ses bras, à ses poignets, et il s'effondra doucement. Reposant enfin au sol, couché sur son côté.

Un filet de sang ruissela mollement sur sa chasuble. Il leva les yeux au ciel puis son regard s'éteignit. Sans qu'il dise un mot, sans qu'il exprime un regret ou implore son Dieu. Elle le laissa tomber. Il gît là. Aux pieds de Clémence. Un temps comme éternel.'

Elle promena instinctivement un doigt sur sa vulve et y sentit quelques gouttes du sperme de Pisani déposées au bord de ses lèvres. Elle les essuya prestement avec sa robe et fit une grimace d'écœurement.

Elle resta pétrifiée pendant d'interminables minutes, tremblant de tous ses membres, saisie d'une sensation de froid et de dégoût qu'elle ne pourrait jamais oublier.

Elle cligna des yeux, se frotta le visage, puis elle vit la face baveuse du prélat écroulé sur ses chausses. Elle le repoussa d'un méprisant coup de pied, défit la corde à ses poignets et courut en panique jusqu'à la forge toute proche.

Heureusement, Séverin y était seul, torse nu, frappant sur l'enclume une pièce du premier prototype de métier à filer qu'il construisait. Elle lui sauta brutalement au cou, l'embrassa dans la nuque et griffa son dos.

Il ne put piper le moindre mot. Elle le poussa dans un coin presque propre de la forge, le jeta sur un amoncellement de planches et se coucha sur lui.

En quelques instants elle se mit à nu et dévêtit son amant. Il contempla une fois encore le corps opalin de sa bien-aimée. Il caressa ses formes si féminines, promena ses doigts de ravines en collines, vagabonda sur cette peau de parchemin, lisse et fragile comme une nacre. Elle frémissait sous ses paumes, ondoyait à ses frôlements, vibrait à son amour.

Elle glissa une main dans ses cheveux et caressa son crâne puis le griffa délicatement. Il se sentit raidir et reconnut le désir qui montait en lui. C'est alors qu'elle déposa sa langue sur son front, la promena de la racine des cheveux vers ses tempes, puis à ses paupières fermées, et enfin au lobe de ses oreilles.

Il eut la chair de poule. Ils étaient déjà en sueur, les muscles bandés, les sens à vifs.

Elle mit délicatement la main gauche sur sa joue, déposa ses lèvres sur sa bouche, et l'embrassa lascivement. Sa main droite fila du dos de Séverin vers son bassin. Elle prit son membre à pleine poigne et mit le feu à son amant. Il se demanda ce qui leur arrivait, d'où lui venait tant de passion.

Du bout des doigts, voluptueusement, sa main glissa au dos de Séverin. Venue au bas de sa colonne, au bas, tout en bas, elle exerça une douce pression qui le rendit ivre de volupté. Elle refit donc ce geste plusieurs fois et il sombra dans une presque inconscience.

- Prends-moi ! ordonna-t-elle.

Il se redressa et se prépara à la pénétrer dans la seule position que connaissent les bons chrétiens mais elle sursauta...

Non ! Pas comme ça. Je veux comme les chiens.

Il n'en crut pas ses oreilles. Il ne savait même pas que c'était possible. Mais elle était déjà à genoux, le buste incliné, les mains au sol et lui offrant sa croupe.

Alors il s'approcha, ivre de désir et de passion. Il caressa ses épaules, dessina des ondes sur son dos, griffa des éclairs sur ses hanches, et s'avança même jusqu'à son ventre.

- Pas comme ça ! Excite-moi vraiment, dit-elle. Comme un homme !

Il obéit et se fit mâle. S'aventura en des terres inconnues, laissant ses doigts pénétrer vallons, grottes et forêts à la recherche de plaisirs qui jusque-là leur avaient été interdits.

- Oui. Prends-moi maintenant !

Il la prit donc. Sans trop de ménagements. Il s'enfonça dans l'humide fourreau et entama ses mouvements de va-et-vient. À chacun de ses branles elle serra ses muscles et l'excita plus encore. La douce friction, les contractions, la chaleur, le velouté du soyeux manchon portèrent lentement Séverin vers l'orgasme.

- Plus fort ! dit-elle.

Il se fit donc encore plus mâle. Ses coups de reins devinrent de plus en plus durs, les pulsations de plus en plus profondes et parfois même violentes. Des gouttes de sueur perlaient sur leur dos cuivré. Leurs muscles bandés luisaient à la lumière des flammes de la forge. Sans savoir pourquoi il griffa profondément Clémence dans le dos.

Elle eut un petit râle de plaisir puis brutalement dans leur oscillation elle recula vers lui d'un coup sec et bien plus vivement que jusque-là. Séverin pénétra au plus profond d'elle-même, le chibre englouti jusqu'à la garde. Il resta là, profondément enfoui en elle, pendant de longues secondes puis ils reprirent leurs profonds ondoissements au rythme d'une gigue imaginaire.

Elle perçut parfaitement les translations du membre raide enfoui en elle, glissant au long de ses entrailles. Une gigantesque vague de plaisir l'envahit alors en une fraction de seconde. Elle déboula de loin, du plus profond de son abdomen, comme une houle rageuse et écumante dévalant dans les abîmes de son ventre.

- Je vais jouir, dit-elle.

- Moi aussi, répondit-il.

Une sensation bouleversante et enivrante la submergea. Un plaisir intense que personne ne décrira jamais mais qui fut pour elle, ce soir-là, comme un terrible feu intérieur. Séverin eut le même plaisir extrême mais il ne comprit pas ce qui se passait. Qu'arrivait-il donc à Clémence ?

Ils restèrent enlacés et silencieux le temps de retrouver leur souffle, d'apaiser leurs cœurs battants et leurs nerfs à vif puis Séverin fut le premier à parler.

- Qu'est-ce qui se passe ?

Elle mit longtemps à répondre et dit simplement d'une voix sourde...

- J'ai tué l'évêque.

Il ne fut pas sûr d'avoir compris. Il lui demanda de répéter. Puis d'expliquer. Elle dit tout, sans tricher, sans mentir, dans les moindres détails, mais en pleurant toutes ses larmes. Le corps parcouru de spasmes, sanglotant, les mains tremblant, elle raconta d'une voix chevrotante comment Pisani de la Gaude l'avait attaquée. Le cocher tant attendu, le premier assaut, le second, le baiser, la main dans sa culotte, le vit presque en elle, les odeurs, les visions, les textures, les grimaces, le corps suant, sec et noueux. Tout, tout... Elle dit tout. Jusqu'au moment ultime, quand elle saisit l'alène, quand il s'enfonça sur la pointe et quand il s'écroula sur ses chausses.

- J'ai tué un homme, un homme d'Église, conclut-elle. Que vais-je devenir...

Séverin était abasourdi. Son premier réflexe fut de la consoler et de la cajoler. Il voulut aussi la rassurer... mais non, elle n'avait tué personne ; c'est lui qui s'était jeté sur la pointe. Elle n'avait rien fait de mal ; le salaud, c'était Pisani bien sûr et il était sûrement déjà en enfer.

Mais il comprit immédiatement qu'il ne fallait plus traîner. Le cocher allait arriver d'une minute à l'autre ; il finirait par s'inquiéter ; il questionnerait Jean le bourrelier...

- Où est le corps ? demanda Séverin.

- Toujours là, dans l'atelier de Jean.

- On doit s'en débarrasser. Maintenant. Viens, prends tout ton courage, rassemble tes forces et suis-moi.

Séverin harnacha vite fait Robin, le cheval de son père, et le mit au petit chariot. Ils se rendirent au pas jusqu'à l'atelier de Jean, se saisirent du corps étendu au sol et le jetèrent dans la carriole. La lune était presque pleine. Sa lumière blafarde guidait leurs gestes dans leur fuite, mais elle pourrait aussi aider les soldats de Robillot s'ils venaient à passer.

Le cocher de Pisani n'était pas encore revenu et ils estimèrent qu'il leur restait quelques minutes pour remettre l'atelier en ordre. À l'étage, Jean et les deux prêtres discutaient encore ; on pouvait vaguement distinguer le bourdonnement de leurs voix. Clémence et son complice redressèrent l'établi, rangèrent les outils, effacèrent au chiffon quelques traces de sang, donnèrent rapidement quelques coups de balai jusqu'à ce que tout leur paraisse en ordre. L'alène retrouva à sa place. Dix minutes leur suffirent.

- Viens, filons maintenant, dit-il doucement à Clémence.

Et ils partirent au petit trop dans la nuit.

- On va où ?

- Je ne sais pas encore, dit-il. Un lieu calme où personne ne va. Mais pas trop loin car je ne veux pas prendre le risque qu'une patrouille nous surprenne en chemin.

C'est lui qui eut l'idée.

- Le gibet ! Le vieux gibet sur la colline près du moulin. Plus personne n'y va depuis qu'on dit que le lieu est maudit et sous le pilori il y a une cave et une grotte qui descend très profond. L'entrée est bloquée par un rocher mais Robin pourra le déplacer.

Clémence ne dit mot. Elle ne savait que penser. Il se tut, lui aussi, tout concentré qu'il était à guider son cheval dans cette nuit d'encre et sur des chemins tortueux.

Ils arrivèrent au gibet en moins d'un quart d'heure et il ne fallut pas plus de temps à Robin, solidement attaché à des cordes, pour déplacer la lourde pierre qui fermait l'entrée de la cave. Clémence ne voulut plus toucher le corps de Pisani et c'est donc Séverin qui le tira hors de la charrette en le laissant brutalement tomber au sol.

Il traîna le cadavre jusqu'à l'intérieur de la cave et le précipita dans la grotte qui faisait comme un puits profond. L'évêque, ses précieux bijoux, ses coûteux vêtements et ses délicats chaussons disparurent dans l'obscurité et firent un bruit sourd en touchant le fond.

Robin tira encore la pierre pour la remettre en place ; Clémence et Séverin effacèrent à nouveau leurs traces et prirent grand soin de ne rien laisser derrière eux. Toute marque de leur passage disparut à jamais.

Ils retournèrent au village, s'installèrent à la forge et parlèrent encore de ce qui venait d'arriver. Ils s'étaient débarrassés du cadavre en un peu plus d'une heure.

Alors qu'ils discutaient encore, Clémence toujours en larmes, le silence de la nuit fit place à des bruits de conversation et même à des éclats de voix : c'étaient Jean et le cocher de Pisani qui discutaient avec les militaires qui venaient d'arriver.

Mais pour Clémence et Séverin le moment de rentrer à la maison était arrivé. Ils ne voulaient pas éveiller les soupçons de leurs parents et se séparèrent tristement, la peur au ventre. D'ailleurs, aucun des deux ne dormit pendant cette nuit-là.

- Mais où précisément as-tu déposé l'évêque ! demanda Robillot d'une voix courroucée et menaçante.

- Mais ici, je vous dis ! répondit le cocher, manifestement agacé. Presque devant cette

maison. Celle du bourrelier.

- Et c'est là qu'il allait ?

- Ah non ! Moi je ne l'ai pas vu, sursauta Jean. Il n'est pas venu ici!

Je ne sais pas où il allait, compléta le cocher. Il avait une allure mystérieuse. Un peu comme s'il allait à un rendez-vous galant. En tout cas, il m'a dit de partir sur-le-champ. C'est sûr : il ne voulait pas que je sache. Je devais revenir discrètement au soir tombé. Alors moi je suis parti, hein ! J'ai bien vu qu'il a marché... Mais je n'ai pas regardé où il allait. Pas envie de perdre mon travail, hein !

Robillot était ivre de rage. Un évêque qui disparaît dans le village dont il a la garde ! Il avait intérêt à le retrouver rapidement sinon ça allait chauffer pour lui à Bruxelles.

- Très bien, dit-il d'un ton sec et irrité. Gardes ! Saisissez-vous de ces deux hommes et menez-les au cachot.

Jean et le cocher furent enfermés tout le restant de la nuit et même jusqu'à sexte. Robillot ordonna à ses hommes d'aller de maison en maison ; d'interroger tous les habitants dans un rayon d'une demi-lieue... Ou plutôt de mille cinq cents mètres comme ils devaient dire désormais.

- Interrogez chaque habitant, fouillez leurs maisons, leurs caves, leurs appentis, leurs ateliers, leurs granges. Fouillez tout ! De fond en comble. Et amenez-moi tous ceux qui vous paraissent suspects et tous les objets qui pourraient nous aider à retrouver l'évêque !

La rafle commença au petit matin et se poursuivit pendant toute la journée. Tout le village fut secoué comme par une tornade et parcouru par un nouveau sentiment de peur. Mais on n'avait rien vu, rien entendu ; on ne savait même pas que cet évêque était venu ! Les rumeurs s'étaient répandues à la vitesse du péché dans Sodome. L'une d'elle suggérait que l'homme d'Église avait rendu visite à Blandine Cuisset, cette femme de mauvaise vie fut donc longuement interrogée par Robillot. Mais il comprit finalement qu'elle n'avait rien à voir dans cette histoire.

C'est aussi Robillot qui se chargea de questionner Séverin. L'entretien fut pénible au jeune homme car son ami militaire ne fit preuve d'aucun ménagement.

- Où étais-tu ? Que faisais-tu ? Comment se fait-il que tu n'aies rien entendu ? Je ne te crois pas !

Robillot n'eut aucune compassion, aucune tendresse. Comme si leur amitié, leur presque fraternité, s'était envolée. Il faisait son travail, son devoir.

Séverin lui mentit. Il mentit même aisément pour protéger sa fiancée... Et lui-même. Ils savaient bien qu'on leur poserait des tas de questions et avaient donc convenu de leurs réponses. Ils diraient simplement que Clémence avait rejoint Séverin à la forge vers quatorze heures ; qu'ils avaient parlé, fait l'amour, puis parlé encore durant la soirée. Jusqu'à l'heure du coucher.

Robillot fut finalement satisfait de ces réponses. Ni Séverin, ni Clémence, ne lui semblaient être des ravisseurs ou des meurtriers potentiels. D'une voix plus chaleureuse il tenta enfin d'obtenir l'une ou l'autre confiance de la part de Séverin.

- Tu as peut-être entendu quelque chose dans le village ?

- Oh oui, mon lieutenant. Il se dit plein de choses. Et surtout que l'évêque rendait une visite coquine à Blandine. Ou même qu'il venait tuer le père Winnepenninckx sur ordre de Rome et que ce dernier a pu lui résister. Mais ce sont des sottises, rien que des sottises !

- Oui, se dit Robillot ; c'étaient évidemment de grosses sottises.

L'interrogatoire de Clémence ne se passa pas aussi aisément. C'est le caporal Cauffin qui s'en chargea ; celui-là même qui avait été grugé lors de la « petite blague » faite par les amoureux aux Français. Parcourue de hoquets, envahie de tics, Clémence ne put retenir ses larmes qui coulèrent de bout en bout de l'interrogatoire. Et d'ailleurs, Cauffin s'en inquiéta. Pourquoi tant de tristesse confinant à la peur... Ou même à l'angoisse ? Que cachait-elle donc ?

Mais le récit de Clémence tenait la route. Et quand il lui demanda enfin pourquoi elle était si nerveuse et qu'elle répondit « parce que j'ai peur de vous », il fut convaincu qu'elle disait la vérité car, bien sûr, on avait peur de lui et il en était fier. Non, elle ne savait rien, elle non plus. Comme tous les autres. Et il poussa un long soupir de désespoir.

L'accueil que Marcelin Girard réserva à son fils fut infiniment plus embarrassant.

- C'est toi ?

- « Moi » quoi ?

- C'est toi qui as fait ça ? dit sèchement Marcelin. Je ne sais pas ce que tu as fait. Mais tu vas me l'expliquer vite fait !

Séverin tenta bien d'éviter la réponse mais les yeux de son père et sa main tendue, prête à lui administrer une fameuse correction, lui conseillèrent lumineusement de ne pas tergiverser. Alors il dit la vérité.

Marcelin resta comme aphone. La peur s'empara d'abord de lui. Et si les Français découvraient la vérité ! Puis la colère. Salaud d'évêque ! Puis le doute, le doute à l'infini. Était-il vraiment mort ? Clémence disait-elle la vérité ? Et si l'on retrouvait le corps ? Était-ce un meurtre ou un geste de défense légitime ? Fallait-il que son fils se confesse à Winnepenninckx ? Fallait-il en parler à Simon, le père de Clémence ? Que faire maintenant ?

Après un interminable silence il regarda son fils dans les yeux et lui dit...

- Je t'ai toujours dit que cette fille ne t'amènerait que de l'embarras. Elle t'a mis dans de beaux draps maintenant ! Il te reste donc à assumer tes stupides choix.

Puis après un nouveau temps de silence...

- Je n'ai rien entendu de ce que tu viens de me dire. N'en parle à personne, pas même au père Winnepenninckx ou à Simon. Et que cette sottise se taise elle aussi ! Nous garderons ce secret à nous trois et nous prierons pour que personne ne le découvre. Occupe-toi d'elle maintenant et veille à ce que ses peurs et ses regrets ne la poussent vers aucune sottise. Surtout qu'elle ne change rien à ses habitudes. Et toi non plus.

Séverin ne dit mot. Oui, son père avait probablement raison. Ils seraient trois à garder le secret. C'est ce qu'il expliqua dès le lendemain à Clémence. Elle était toujours sous le choc mais Séverin trouva les bons mots pour la convaincre, au moins partiellement, qu'il n'y avait pas de mal à tuer un démon ou même simplement à défendre sa vie ou son honneur. L'évêque était en train de pourrir dans son trou et c'était tout ce qu'elle méritait, cette ordure.

À la messe du dimanche, toujours tenue clandestinement, il y avait plus de monde qu'à l'habitude. Tous les paroissiens attendaient avec avidité ce que Winnepenninckx allait dire. Il eut des mots étranges, mystérieux et fort habiles.

- Un évêque romain s'est donc apparemment aventuré dans notre village, expliqua-t-il, et il s'y est évaporé. Personne ne semble savoir ce qu'il est advenu de lui et je n'en sais pas plus que vous sur cette disparition.

Mais je sais deux choses qu'il faut que je vous dise.

La première c'est que les ragots, les commérages et les médisances que j'entends sont des péchés. Il faut qu'ils cessent. Dans l'intérêt de nous tous et de notre Seigneur.

La seconde c'est que quoi qu'il fût advenu de cet homme d'Église, c'est la volonté de Dieu

qui s'est manifestée. Et les voies du Seigneur nous sont impénétrables, à nous simples mortels. Prions donc pour le salut de ce pauvre pécheur. Et prions seulement.

Oui, l'intervention de Winnepenninckx avait été habile. Elle ne comportait aucun mensonge. Il évitait de dire qu'il savait pourquoi Pisani était là et surtout qu'il l'avait rencontré ; il se contentait d'expliquer qu'il ne savait pas ce qui lui était arrivé. Blandine et Jean étaient en quelque sorte lavés de tous soupçons. La mémoire de l'évêque s'en tirait sans trop de mal : somme toute, c'est sans doute le Seigneur qui lui avait « réglé son compte ».

« C'est fort utile d'avoir un Dieu », se dit Séverin, en entendant Winnepenninckx.

Chapitre X - *Dimanche 13 Novembre 1803 – 21 Brumaire AN XII*

Le jour du Seigneur garderas, en servant Dieu dévotement

Deux mois, deux longs mois, étaient passés et l'hiver était là, rude une nouvelle fois.

À Paris et à Rome, la disparition de l'évêque avait évidemment fait grand bruit. Napoléon, qui venait de se séparer de Fouché, son ministre de la police, avait envoyé le préfet de la Dyle, Louis-Gustave Doulcet de Pontécoulant, pour y réinterroger les Leerbekois et fouiller les environs mais il n'eut pas plus de succès que Robillot dont l'enquête fut finalement jugée satisfaisante.

Le pape dépêcha ses propres émissaires qui, eux aussi, se perdirent en conjectures. Pie VII y puisa un nouveau motif de querelle avec Napoléon «... Cet ambitieux qui prétend - dit-il – apporter la paix à ses citoyens et protéger la religion, mais qui n'est pas même capable d'assurer la sécurité de ses évêques ».

Certes, chacun présumait que le prélat était mort, mais nul n'osait affirmer qu'il eût été victime d'un meurtre. On décréta simplement que Pisani faisait l'objet d'une « disparition mystérieuse ».

Les rumeurs avaient presque toutes cessé, sauf une, bien tenace, qui prétendait qu'une bête monstrueuse courrait les campagnes des « départements réunis » et qu'animée par le dessein de Dieu elle déchirait et dévorait les prêtres parjures et les collaborateurs du Régime français pendant les nuits de pleine lune. C'était une belle histoire avec de multiples variantes, mais personne ne releva que la nuit de la disparition il ne faisait pas encore pleine lune.

Dans leur laboratoire et leur atelier, Séverin et son père avaient avancé à pas de géants. Le premier prototype de leur machine à filer le lin – qui pouvait être animée à la manivelle, par la vapeur ou par l'eau d'une chute - était quasiment achevé. Leur métier de dimensions réduites fonctionnait plutôt bien mais il fallait modifier quelques pièces mobiles encore trop brutales pour les fragiles fibres de lin. C'était surtout, l'étape du trempage qui leur posait

encore quelques problèmes car l'eau circulait mal et les pompes qu'ils avaient construites n'étaient pas assez puissantes. Séverin ne perdait cependant pas espoir car il se souvenait de quelques machines qu'il avait vues au Conservatoire et il consultait régulièrement les livres qui lui avaient été offerts par Robillot et Coutelle lors de son voyage à Paris.

D'ailleurs Séverin et son père envisageaient déjà de contacter quelques industriels pour leur montrer ce prototype avec l'espoir de convaincre l'un d'eux d'investir dans la construction d'une première fabrique. Et Séverin était convaincu que ses amis francs-maçons l'aideraient à rencontrer l'ingénieur Monge qui pourrait sûrement les aider.

Ensuite, le million serait à eux !

Ce qui inquiétait surtout Séverin, c'était Clémence. Elle l'évitait, il en était convaincu. Et quand ils se rencontraient, la tristesse et même la peur se lisaient sur son visage qui avait perdu tout éclat et toute joie. Ils se parlaient peu, ne riaient plus jamais ensemble et n'évoquaient plus leurs projets d'avenir. Ils n'avaient plus fait l'amour depuis la terrible nuit « des événements ».

Ce dimanche-là, quand elle pénétra dans la forge où il travaillait, Séverin sourit et son visage s'illumina comme chaque fois qu'il la redécouvrait. Mais elle avait toujours la mine sombre et affligée. Marcelin était dans leur « laboratoire » ; il vit Clémence qui entrait mais il décida de ne pas les déranger.

- Je dois te dire quelque chose, murmura-t-elle d'une voix froide et terne à l'adresse de Séverin.

Le feu grondait dans la forge ; il couvrait presque entièrement les murmures de Clémence.

- Oui ?

- Je suis enceinte.

Ces mots retentirent comme un coup de tonnerre dans la tête de Séverin. Son cœur se mit à battre sauvagement, comme le marteau sur l'enclume. Il fut d'abord comblé, mais pour un instant seulement. Était-ce son enfant ou celui de ce salaud de Pisani ? Épouserait-il enfin Clémence ? Son père et Simon accepteraient-ils enfin leur mariage ? Et qu'en disait Clémence ? Mais il comprit brutalement qu'elle n'avait pas souri en annonçant la nouvelle.

- C'est le ciel qui me punit. Cet enfant n'est pas de toi, dit-elle. Je le sens.

- Mais tu n'en sais rien !

- Non, mais je le sens. C'est l'enfant du diable.

- Tu dis des bêtises. Que veux-tu que nous fassions ?
- Je n'en sais rien. Tu ne dois rien faire. Je vais parler à mon père et disparaître dans un couvent.
- Mais non, tu es folle !
- Je t'aime Séverin, mais ce n'est plus possible. Tu dois m'oublier.

Elle prit subitement la fuite, sans embrasser son amoureux, sans même le toucher, regardant à peine derrière elle et Séverin s'effondra, complètement désespéré. Elle s'évanouit dans la nuit froide de brumaire. C'était la dernière fois qu'il la voyait, mais il ne le savait pas encore. Il comprit seulement que, cette fois, ce ne serait plus comme toutes les autres fois où ils s'étaient fâchés puis réconciliés.

Marcelin avait observé la scène de loin puis s'était approché doucement de son fils.

- Que se passe-t-il ?

Hoquetant et sanglotant, Séverin lui expliqua.

- Je ne sais pas si c'est l'enfant du diable, mais c'est l'enfant de personne. Et ce ne sera pas le tien ! lâcha Marcelin d'un ton ferme.
- Que veux-tu dire !
- Je veux dire que cette coquine t'a causé assez d'ennuis avec ses minauderies et ses enchantements. Tu as la vie devant toi ; tu vas bientôt être riche alors ne t'encombre pas de cette paysanne et de sa géniture.
- Je t'interdis de parler comme ça !
- M'en fous ! Je vais chez son père.
- Tu vas lui dire quoi ? hurla Séverin.

Mais Marcelin ne répondit pas et fila chez Simon Deneubourg d'un pas raide et pesant.

Francs et sincères, ces deux hommes-là s'estimaient mutuellement. Ils étaient rudes et courageux l'un comme l'autre ; de bons chrétiens ; d'honnêtes gens ; mais leurs enfants les séparaient depuis longtemps. Et quand Marcelin arriva tout en rogne chez Simon, ce dernier comprit immédiatement qu'il y avait de la bagarre dans l'air.

- Simon, faut que tu saches. Quelqu'un a engrossé ta fille et c'est pas mon fils.
- Quoi ?
- Ta fille attend un chiard ! Et c'est pas mon fils qui l'a fait !

- Et ça serait qui alors ?
- Sais pas. M'en fous. C'est pas lui.
- T'es qu'un salaud, Marcelin. T'as qu'un lâche de fils qui vaut pas mieux que toi.

Marcelin crevait d'envie de tout dire à Simon. Le viol, le meurtre, le cadavre caché. Mais il ne pouvait pas ; il devait se taire. Et d'ailleurs, là, à cet instant précis, il ne pensait même plus à tout cela. Ce qui le rendait fou, c'est l'injure qu'il venait d'endurer. Non, il n'avait pas une famille de lâches ou de salauds. Non, personne, jamais, ne pourrait proférer pareille insulte. Alors il hurla...

- Tu m'as manqué de respect !

Et il sauta à la gorge de Simon.

Ils roulèrent à même le sol, se relevèrent, retombèrent, se couvrirent de coups et se firent du mal l'un à l'autre. Mais aucun des deux ne gagna le combat. Alarmées par le bruit, Clémence et sa mère surgirent et se jetèrent sans hésiter dans la bataille pour séparer les deux pères.

- Arrêtez ! Arrêtez, espèces d'idiots ! cria Clémence.

Ils cessèrent de se battre. Marcelin essuya le sang qui coulait sur son visage et souffla d'une voix morte...

- M'en vais. J'ai plus rien à te dire.
- Oui, c'est ça, Va-t'en. Moi aussi j'ai plus rien à te dire. Plus jamais.

Pour Clémence, l'heure des explications était donc arrivée. Simon Deneubourg inonda sa fille de questions et de reproches. Elle ne dit rien, pas un mot, à propos de l'évêque et du meurtre. Elle expliqua simplement qu'elle était enceinte mais sans savoir qui était le père. Elle dit qu'elle ne voulait pas de cet enfant et qu'elle disparaîtrait pour toujours, « d'une manière ou de l'autre ».

Plusieurs fois Simon hurla de rage en entendant ce qu'elle lui raconta et Catherine tenta de le calmer. Mais ce n'était pas la fille qu'il avait tant désirée.

- Tu n'es qu'une idiote et une traînée ! avait-il hurlé à de multiples reprises. Ta soi-disant dévotion n'est qu'un mirage, une illusion. T'avais qu'à pas l'exciter avec toutes tes façons, ce misérable Séverin. Et tous les autres ! T'es qu'une pitoyable pécheresse !

Clémence pleura toutes les larmes de son corps. Deux ou trois fois elle faillit tout dire à son père. Mais elle avait promis à Séverin de se taire. Il fallait qu'elle protège son amoureux et complice. Il avait pris tant de risques pour elle. Alors elle ne dit mot et Simon et Catherine ne surent jamais que leur fille avait été violée, ni que c'est elle qui avait tué l'évêque et que Séverin l'avait courageusement protégée.

Quand le soir vint, Simon annonça sa décision. Clémence se retirerait dans un couvent ; elle y donnerait naissance à son rejeton et il recueillerait ce bâtard innocent des fautes de sa mère. Il l'élèverait comme son propre gosse en espérant réussir là où il avait échoué avec sa fille. Il l'éduquerait « à la dure », en bon paysan, comme ses propres parents l'avaient élevé, lui. Et jamais Clémence ne reverrait cet enfant. Ni qui que ce soit venant du bourg.

Clémence n'interrompit pas son père. Pas une seule fois. Le couvent, elle s'y était déjà résignée. Il fallait qu'elle disparaisse à tout jamais et qu'elle paie pour les fautes qu'elle avait commises. Quand au sort de l'enfant à naître, il lui était parfaitement indifférent.

Ne sachant trop comment envoyer sa fille chez les religieuses, et encore moins dans quel couvent car presque tous avaient été fermés et pillés par les sans-culottes puis par les républicains, Simon interrogea le père Winnepenninckx. Celui-ci ne fut pas trop surpris d'apprendre que Clémence attendait un enfant mais il eut peine à croire que Clémence eût plus d'un amoureux et que Séverin refuse d'assumer cette paternité. Il aurait dû être fou de joie ! Et cet enfant lui offrait un moyen supplémentaire de convaincre les parents d'accepter un mariage ! Mais que se passait-il donc ?

Qu'à cela ne tienne, se dit-il : il en apprendrait plus en confession.

- Car, bien sûr, elle viendra se confesser, dit-il à Simon.
- Oh que non, mon père ! Je lui en ai donné l'ordre mais elle refuse et elle m'assure qu'elle se confessa, mais au couvent. Que voulez-vous, je ne peux la contraindre à se confier à vous.
- Évidemment.

Winnepenninckx n'en crut pas ses oreilles. Clémence, cette bonne chrétienne, en état de péché mortel et refusant pourtant une confession rapide ! C'était inconcevable. Il y avait quelque chose qu'il ne savait pas. Il était curieux et espérait comprendre un jour. Mais jamais il ne saurait.

- Pour le couvent, poursuivit Winnepenninckx, je crois pouvoir te recommander les

moniales cisterciennes-trappistines de l'abbaye de Soleilmont, au Bois du Roy, pas loin d'ici, à Fleurus. Ces religieuses cloîtrées viennent de reprendre possession de leur ancienne abbaye en la louant à un riche Parisien qui l'avait achetée après les spoliations. Ta fille s'y rapprochera de Dieu et y retrouvera la paix de son âme. Et en outre elle aidera cette communauté encore fort peu nombreuse à se reconstruire.

Quelques jours plus tard Simon et Clémence frappèrent donc à la porte de l'abbaye. Ils furent impressionnés par la beauté du cloître, de l'église et de la maison abbatiale. Des bâtiments élégants, sans excès, sans ostentation mais en fort mauvais état.

C'est Dame Scholastique Daivier, l'abbesse, qui les reçut. Simon la dévisagea longuement, se demandant à quoi sa fille ressemblerait en un tel attirail. La maîtresse des lieux était pieds nus, en sandales, simplement vêtue d'une longue et lourde robe blanche aux manches amples et serrée à la taille par une large ceinture de cuir à laquelle était attaché un rosaire. Une guimpe noire couvrait son cou et sa poitrine sur laquelle pendait une grande croix de buis. Elle avait le chef couvert d'un voile noir et presque aucun de ses cheveux gris n'en dépassait ; il était solidement fixé à la guimpe par deux épingles. Mais le plus impressionnant, c'était cette haute crosse, se terminant en spirale et ornée d'une pierre rouge, qu'elle tenait d'une main en les faisant entrer dans son bureau.

Elle posa la crosse au mur, s'installa lentement dans un profond fauteuil revêtu de cuir, et fit signe à ses visiteurs de s'asseoir sur les deux chaises faisant face à sa table de travail et dit...

- Je vous en prie, prenez place.

Sur ce dernier mot Simon découvrit qu'il lui manquait quelques dents. « Sans doute éclatées sur de trop riches viandes » pensa-t-il.

Simon parla, Clémence fort peu. Il dit « tout », c'est-à-dire tout ce qu'il savait. Il répondit à toutes les questions que posait la religieuse. Elle était calme, sereine, affectant une réelle joie intérieure mais elle montrait aussi une infinie détermination. Et un sourire carnassier.

Dame Daivier expliqua que la vie de cistercienne était rude ; que la règle des moniales était fort stricte, qu'il y avait tout à reconstruire ici, et que si les sœurs louaient bien leurs vieux bâtiments, elles ne disposaient plus des anciens champs et des anciennes fermes du domaine, ce qui les privait de revenus importants. Elle insista sur les rigueurs d'une vie monastique et demanda à Clémence si elle voulait vraiment s'y soumettre.

- C'est le Christ que je veux épouser ; c'est dans son armée que je veux servir, répondit enfin Clémence.

- Fort bien, conclut l'abbesse. Nous te laisserons donc pénétrer dans notre communauté comme postulante et nous verrons plus tard si tu es assez forte pour faire tes vœux.

Elle discuta ensuite avec Simon des questions d'ordre matériel qui accompagnaient - « inévitablement », dit-elle - l'arrivée de Clémence à l'abbaye.

- Malheureusement, Simon, l'entrée de ta fille dans notre communauté signifie que nous aurons désormais une bouche de plus à nourrir...

- Oui, je comprends, bégaya Simon. C'est bien aimable de votre part.

Simon vit alors qu'elle avait des mains vieilles et crochues, « des mains de sorcière » pensa-t-il, mais il effaça bien vite cette vilaine cogitation de sa tête car il en avait honte.

- ... Et j'évoque ces frais-là sans compter l'enfant qu'il faudra mettre au jour et dont nous prendrons soin pendant quelque temps, ajouta-t-elle.

- Oui, oui. Merci beaucoup.

- As-tu de la reconnaissance, Simon ? demanda-t-elle perfidement. Es-tu capable de faire preuve de gratitude à l'égard de Dieu pour les bienfaits qu'il nous accorde chaque jour et pour le soutien qu'il nous donne dans les épreuves que nous traversons ?

Paysan madré, Simon ne fut pas surpris par la cupidité des religieux de son temps. Mais avait-il les moyens de se défendre ?

- C'est que... je ne suis pas riche ma sœur.

- Tu sais bien qu'aux yeux du Seigneur, l'offrande des croyants est toujours un trésor.

- Je n'ai que des champs et quelques bêtes.

- Tes champs, tu ne peux les apporter à Soleilmont...

- Ah non ! Ça, c'est pas possible.

- ... Mais tes bêtes, tu peux les déplacer.

Il était piégé, vaincu par la puissance de l'Église et de ses ministres s'abritant derrière celle de leur Dieu. Il le comprit. Il se résigna donc à faire un don aux religieuses. À sa prochaine visite il leur apporterait deux cochons. « Gras et dodus », avait-il dit. Mais il n'expliqua pas à la religieuse que l'un des deux cochons serait celui qui est bien malade.

L'abbesse dévoila ses chicots d'un sourire condescendant et accepta le principe de ce don tellement spontané. Elle s'engagea de son côté à délivrer Clémence de son enfant et à le remettre à Simon dès la naissance mais après le baptême.

Le moment de se séparer arriva. Dame Daivier se leva et prit Clémence par l'épaule.

- Viens, mon enfant. Prends ton baluchon. Il est temps de dire au revoir à ton père.

C'est la première et la dernière fois que Clémence vit son père en larmes. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent. Elle ne se souvenait plus de la dernière fois où il l'avait embrassée. Leur étreinte fut interminable. Elle savait que son père l'aimait ; qu'il l'aimait encore en dépit de ses sottises, mais c'était si bon d'avoir encore une fois cette sensation en se blottissant dans ses gros bras.

Emportée par la religieuse, elle se détacha péniblement de Simon. Elle s'éloigna et lui cria quelques derniers mots depuis le couloir.

- Je t'aime, papa... Et maman aussi. Et s'il te plaît, dis à Séverin que je l'aimais... Je t'aime. Je t'aime...

- Je lui dirai ! cria-t-il, en n'étant pourtant pas très sûr de pouvoir tenir cette promesse. Moi aussi je t'aime !

Il n'avait plus dit ces mots-là depuis tellement longtemps.

Clémence disparut, entraînée par une autre religieuse vers son nouveau destin.

Simon salua rapidement l'abbesse, pressé de la quitter et embarrassé de lui montrer ses larmes. Il reprit la route de Leerbeek et conduisit son cheval sans penser à quoi que ce soit, avec la tête vide et le cœur saignant.

Pendant les trois jours qui suivirent, Séverin n'eut plus la moindre nouvelle de Clémence et ne la croisa pas une seule fois. Il traîna au lavoir, tourna autour de la ferme de Simon et près de la nouvelle cachette de Winnepenninckx, mais toujours sans succès. Privé de son aimée depuis trop longtemps et follement inquiet, il prit son courage à deux mains et se rendit chez Simon.

- Bonjour Simon. Que Dieu te garde.

L'autre ne répondit pas.

- Elle est où ?

- ...

- Elle est où ! hurla-t-il, les poings serrés, fou de colère et plein de rage.

- C'est pas tes affaires ! C'est plus tes affaires ! Elle est au couvent. Et tu la verras plus. Plus jamais !

Séverin eut un haut-le-cœur et faillit vomir sur place.

- Dans quel couvent ? Où ?

- ...

- Depuis quand ?

...

- Et elle t'a dit quoi ?

- ...

- Et le petit ?

- T'occupe ! Le petit, c'est pas le tien il paraît. Alors c'est pas tes affaires et fous le camp avant que je te casse la gueule.

Séverin comprit qu'il ne tirerait rien de plus de Simon et rebroussa chemin. Alors qu'il partait le vieux paysan lui lança quand même d'une voix étranglée...

- Elle m'a dit de te dire qu'elle t'a aimé.

Séverin s'en doutait depuis plusieurs jours. Il pressentait la fin de leur amour mais maintenant il en était certain : il ne verrait plus jamais Clémence. Tout était fini entre eux.

Sa vie s'écroulait à cause de ces salauds de curés qui lui avaient rempli le crâne et qui en avaient fait une bigote, une fanatique de Dieu, pensa-t-il. Et aussi à cause de cet évêque pervers, cette ordure de Pisani qui avait voulu la violer. Et encore à cause de cette société d'arriérés dans laquelle papes et bourgeois prétendent dicter leur foutue morale. À cause de cette campagne pourrie où les gens sont bons et simples, mais tellement demeurés et ignorants des philosophes, des arts et des sciences qu'ils en restent tarés.

Il écumait de rage. Il voulut tout casser mais il courut plutôt à travers champs, dans la pluie et le froid. Il cavala jusqu'à l'endroit où il se roulait dans les blés avec sa bien-aimée. Quand ils jouaient à se pourchasser, à se taquiner et à tomber finalement dans les bras l'un de l'autre. Quand ils étaient jeunes, insoucians et heureux.

À Soleilmont, le 15 août, le jour de la Vierge Marie, Clémence donna le jour un garçon. Elle refusa de lui prêter le sein et même de le prendre dans ses bras. Les sœurs prénommèrent l'enfant Aymon car le 15 août on célébrait aussi tous les « Aymon ». Il serait donc Aymon Deneubourg.

Le jour du baptême, Simon apporta les deux cochons qui faisaient partie du marché. L'abbesse tint également sa promesse : elle remit le bébé à Simon et c'est même le père Winnepenninckx qui donna le sacrement à l'enfant. Winnepenninckx tenta de rencontrer Clémence

mais elle s'obstina à rester dans sa cellule, refusant mordicus de le rencontrer, refusant même de voir son père.

Quand Simon rentra à Leerbeek avec un enfant dans les bras, tout le monde en parla mais personne n'en parla avec lui. Dans le dos du bon paysan ils appelaient le gamin : le bâtard, le corniaud, le fils de la main gauche, le Jésus tombé du ciel, et ils riaient à gorge déployée. Il s'en doutait bien mais ne s'en offusquait guère car ils avaient du cœur ces gens-là et ils les aidaient, lui le vieux Simon et sa femme, quand ils en avaient besoin. D'ailleurs, c'est même Blandine, la mercière de mauvaise vie, qui faisait parfois office de nourrice à Aymon.

Tout contact était cependant rompu avec les Girard. Ni Marcelin, ni Séverin n'adressaient la parole à Simon Deneubourg. Et Séverin s'était même peu à peu convaincu qu'au fond c'est probablement Clémence qui avait raison : cet enfant n'était pas le sien. Les femmes savent ce genre de choses, n'est-ce pas ?

Il se remettait mal de la « disparition » de sa bien-aimée mais il se faisait progressivement à l'idée de vivre sa vie sans elle. Il était pleinement concentré sur son travail et sur cette machine à filer le lin. Maintenant, elle fonctionnait. Et à merveille !

Comme Séverin l'avait espéré, Robillot et Coutelle mirent les deux inventeurs Leerbekois en contact avec Lieven Bauwens, l'homme d'affaires de génie qui n'avait pas hésité à voler aux Anglais un exemplaire de la « mule-jenny », la machine à filer le coton qui avait assuré pendant des années la suprématie de Londres dans l'industrie du coton.

Cette affaire d'espionnage industriel avait cependant assuré la fortune de la famille Bauwens qui se trouvait maintenant à la tête d'un nombre incalculable de fabriques de coton à Gand et dans les environs.

Bauwens s'était arduement laissé convaincre de se rendre à Leerbeek. Mais quand il vit la machine de Girard & fils et le fil qui en sortait, il n'hésita pas un seul instant. Son flair pour les bonnes affaires et ses compétences d'ingénieur lui firent comprendre immédiatement qu'en aidant Marcelin et Séverin il deviendrait encore plus riche et que Napoléon l'apprécierait encore davantage.

Les trois hommes passèrent immédiatement un marché : les Girard gardaient la propriété de leur invention mais pour sept ans ils en concédaient l'exclusivité à Bauwens. En échange Bauwens s'engageait à leur payer immédiatement deux cent mille francs et à leur accorder cinq pourcents des ventes qu'il réaliserait grâce aux nouvelles machines.

Dans l'année qui suivit, Bauwens - aidé par Séverin et son père - construisit à Gand trois usines à filer et à tisser le lin. Ses machines produisirent à une vitesse exceptionnelle un fil d'une qualité jamais vue, extraordinairement fin, long et solide. Et comme Napoléon l'avait entrevu des centaines d'ouvriers et d'ouvrières trouvèrent ainsi du travail.

Le charron de Leerbeek et son fils n'avaient pas encore touché le million mais ils étaient déjà riches. Ils passaient leur temps entre Leerbeek où ils continuaient de perfectionner leur invention dans leur maison ou leur atelier, et Gand où ils surveillaient les machines et la production et où ils avaient acheté deux belles maisons de maître.

Les Leerbekois - et particulièrement les Stévenistes - n'avaient plus pour eux que des regards envieux et jaloux, des propos médisants et même parfois menaçants. Ils se méfiaient de ces nouvelles machines « qui leur enlèveraient bientôt leur travail » mais qu'ils ne comprenaient pas. Plusieurs fois les hommes de Robillot avaient d'ailleurs été contraints d'intervenir pour qu'une altercation ne tourne en pugilat ou ne se transforme en révolte.

Il faut dire que les Girard roulaient maintenant en carrosse avec cocher. Ils avaient des ouvriers et des employés pour les aider et ils fréquentaient la belle société gantoise et parisienne. Séverin surtout qui avait même des domestiques pour s'occuper de sa maisonnée.

Mais son père se sentait mal à l'aise parmi « ces gens-là », ces « gens d'en haut ». Marcelin souffrait des jalousies dont il était l'objet et tentait sans relâche d'expliquer aux villageois que ses machines « apportaient le progrès et donneraient du travail ». Mais ils ne le comprenaient pas. Alors il se consolait en se disant que son fils avait enfin l'existence confortable qu'il méritait.

C'est d'ailleurs à Gand, dans un dîner mondain chez les Bauwens, que Séverin rencontra Solange, fille d'un riche bourgeois parisien. Elle lui rappelait tellement le passé.

Rieuse et souriante, intelligente et cultivée, belle et raffinée, elle séduisit Séverin en quelques regards et quelques danses. Elle était élancée, avec de longs cheveux blonds ; comme Clémence. Elle s'habillait comme les jeunes élégantes qu'il avait croisées dans ses lectures ou dans la Cour du Louvre et aux Jardins du Luxembourg, à Paris.

Séverin et Solange se marièrent bien vite à l'hôtel de ville de Gand. C'est le maire lui-même qui célébra leur union et il y eut une fête exceptionnelle, avec feu d'artifice, à laquelle nobles et bourgeois de Gand et de Paris furent conviés en nombre. Séverin reçut même un carton de

Napoléon le félicitant autant pour son invention que pour son mariage. Moins d'un an plus tard il reçut de Solange le premier enfant dont il avait toujours rêvé. Il le prénomma Clément.

La curiosité naturelle du jeune brabançon se satisfaisait désormais dans son atelier et dans sa bibliothèque, mais aussi dans ses réunions hebdomadaires avec ses amis francs-maçons de la loge des Amis philanthropes. Avec eux il fumait maintenant la pipe. Une pipe de Saint-Claude bourrée au tabac de Latakié.

Deuxième partie

AU NOM DU SEIGNEUR

Chapitre XI LEERBEEK - Samedi 22 juillet 1995

Le vin, le jeu de hasard, les pierres dressées et les flèches divinatoires sont une abomination et une oeuvre du Démon. Evitez-les.

Dès l'aube Sébastien Girard se précipita chez la libraire qui lui remit sa gazette avec un grand sourire et en lui disant « Félicitations pour ton article, Sébastien ! Ce journal-ci, je te l'offre ! »

- Mais éteins ta cigarette. Parce qu'on ne fume pas dans le magasin !

Il rouvrit la porte, jeta sur le trottoir le mégot à peine entamé, fit une moue embarrassée puis sourit fièrement à son admiratrice en la remerciant pour son gentil cadeau. Il déplia le journal dès qu'il fut sorti de l'échoppe et qu'il eut glissé une nouvelle Marlboro au coin des lèvres.

Il avait bien la manchette ! À côté d'une photo du feu d'artifice de la fête nationale son article s'étalait sur quatre colonnes « à la une ». Et il y avait sa signature, avec son nom en grand !

En dessous, il y avait un long article sur les Talibans qui venaient de s'emparer de la ville d'Herat, dans l'ouest de l'Afghanistan, mais ce n'était « que » le trois colonnes .

« C'est bien loin, l'Afghanistan », se dit Sébastien. Mais Baudouin, son collègue de la rédaction, prétendait que c'était un événement important et que ce mouvement de fous de Dieu musulmans, récemment créé dans le but de restaurer un califat et une théocratie, pourrait bien s'emparer de Kaboul et secouer la planète entière. « Il exagère ! » pensa Sébastien qui se souvint cependant d'une phrase de Montesquieu que Gabriel Thoveron, l'un de ses professeurs de journalisme à l'Université, lui avait apprise : « Une religion qui peut tolérer les autres ne songe guère à sa propagation ». Mais il détourna bien vite ses pensées de l'Islam et de l'Afghanistan car ce qui l'intéressait, c'était évidemment son texte à lui. Et, pour dire vrai, les prémonitions de Baudouin, son collègue, il s'en moquait comme d'une guigne.

Jean-Claude, le secrétaire de rédaction, n'avait pas changé grand-chose à ce que Sébastien avait écrit. Juste quelques mots ou quelques tournures de phrases par-ci par-là. C'était bon signe : à la rédaction ils étaient probablement satisfaits. Ah ! il en était fier, de ce « papier ». Tellement fier qu'il le relut encore deux fois !

Comme il avait dépensé trop d'argent hier – un plein d'essence, deux sandwiches, deux paquets de cigarettes, et des litres de Coca dans des cafés - il décida qu'il mettrait tout cela sur sa note de frais mais il fallait qu'il passe d'abord à la banque pour y prendre quelques sous sur son compte. C'était samedi matin et on était au lendemain de la Fête nationale, mais l'agence serait probablement ouverte car son directeur était un grand travailleur. Et un homme fort soucieux de ses propres finances.

Sébastien eut juste le temps de chanter avec Francis Cabrel qui gazouillait « Viens t'asseoir dans la cabane du pêcheur » dans la radio et il put arrêter sa vieille Golf (246 000 kilomètres au compteur) devant la petite agence bancaire.

- Bonjour Sébastien, dit aimablement Célestin Cuisset, le directeur de la succursale de village, installé en sécurité derrière sa vitre pare-balles. J'ai vu ton article ce matin. Félicitations ! Tu es un « grand reporter » désormais !

- Oh non... J'ai juste la chance que pour une fois il se passe quelque chose d'important et de mystérieux dans une de mes communes. C'est pour ça que « j'ai la Une ».

- ... Ah oui... « *quelque chose de mystérieux* »... Oui, oui, c'est ça... répondit très opaquement Célestin.

Célestin était un quinquagénaire célibataire adorable. Certes, il avait un corps long et osseux, un visage de croque-mort taillé à la lame, une voix d'outre-tombe. Mais il avait surtout un cœur en or. Avec son air sévère et ses gestes lents il faisait peur à voir au commun des mortels. Mais uniquement à ceux qui ne le connaissaient pas car cet homme-là était toujours de bon conseil, toujours prêt à rendre service, et même prêt à prendre quelques libertés avec les règlements de la banque quand il fallait aider un client. Alors tout le village avait ses comptes, ses emprunts et ses assurances chez lui bien sûr. Tout le monde l'adorait. Et lui, il savait tout sur tous les habitants de Leerbeek. Façon de parler, bien sûr.

- Mais pourquoi ce ton énigmatique, Célestin ? demanda Sébastien.

- Oh comme ça... Pour rien...

Une insupportable musique d'ambiance flottait dans l'air aseptisé de l'agence bancaire. Elle tapait sur les nerfs de Sébastien qui aimait le jazz, la bossa-nova et aussi la musique baroque.

- Ah non, Célestin ! Tu en as dit trop peu maintenant. Tu sais quelque chose sur les crimes ?

- Oh... Des vieilles histoires, rien que des vieilles histoires, souffla le banquier qui plongea les yeux dans son écran d'ordinateur. Tu veux combien ?

- Cent cinquante Francs. Ce sera plus qu'assez pour ma semaine.

- De ton compte courant ou de tes économies ?

- De mon compte courant ! Les économies ce sera pour le mariage !

- Aaaaah, oui... Clémentine... Ta promise.

Sébastien esquissa un sourire mais ce qui l'intéressait, c'étaient les mots mystérieux de Célestin. Il avait clairement flairé un bon coup et il proposa donc à Célestin de l'inviter au restaurant, ce soir, quand il fermerait l'agence. Le vieux garçon ne put refuser cette alléchante invitation car il n'y avait rien de bien à la télé aujourd'hui et surtout parce que les moules étaient délicieuses cette année. Ils promirent donc de se revoir à la fin de la journée autour d'une bouteille de Blanc et de deux casseroles de moules « Chez Marieke ».

En sortant de l'agence Sébastien alluma encore une cigarette et s'en voulut d'être si faible. « Quelle saleté ! Il faudrait vraiment que j'arrête ça ». Mais il oublia sa honte bien rapidement car Célestin venait de guider ses pensées vers sa douce Clémentine.

Comme lui, elle avait perdu sa mère il y avait très longtemps. Et maintenant elle était « la maîtresse du foyer », aidant son père, tantôt aux champs, tantôt avec la paperasse qui submergeait désormais n'importe quel agriculteur. Elle était belle, pétillante, dynamique. Mais c'était surtout une fille bien, pleine de bons sentiments et de « vraies valeurs » comme on dit. Il en était fou. Ils s'étaient rencontrés à la « petite école » du village et ils ne s'étaient plus jamais quittés depuis. En dépit de l'apparent désarroi de leurs parents étrangement hostiles à cette relation.

À propos de moules et de vin Blanc, Sébastien se dit qu'il irait bien boire un café à l'estaminet du village répondant au doux nom de *Bij den Spijtigen duivel*, « Au diable cracheur » en flamand. Ce samedi, en cette fin de matinée, il y trouverait certainement une belle ambiance et des villageois particulièrement excités par les derniers événements.

Leerbeek était devenu un village dortoir, niché au milieu d'une luxuriante campagne. Le centre - où subsistaient d'anciennes fermes et d'anciennes maisons remontant parfois au XVIIIe siècle - était peuplé de vieux villageois, de « vrais Leerbekois », disaient-ils d'eux-mêmes. « Pas de ces touristes bruxellois et fransquillons venus respirer notre air pur », ajoutaient-ils perfidement. Ces « touristes », on les trouvait principalement aux abords du bourg qu'ils avaient progressivement colonisés en restaurant de vieilles fermes ou en construisant de ces villas cossues qui se ressemblent toutes.

Dès que Sébastien ouvrit la porte de l'estaminet un cri fusa d'une table.

- Holà ! Voilà not' Sébastien ! Hourra, hourra !

Il y eut une salve d'applaudissements et quelques cris joyeux. Il ne dit rien mais sourit aimablement, un peu confus quand même.

Un nuage de fumée empestait la taverne, mais cet endroit plaisait au jeune reporter. Il y avait aux murs des affiches des équipes locales de coureurs cyclistes, une photo d'Eddy Merckx au sommet du Mont Ventoux (avec son autographe s'il vous plaît !), des coupes et des trophées en tous genres, des bouteilles de bière rares (et vides bien sûr).

Les clients du Diable cracheur semblaient tous heureux. Assis sur les longues banquettes de bois quotidiennement passées à la cire, affalés sur les tables de sapin toutes luisantes où trônaient des verres joufflus et leurs brassins mordorés, ils étaient une trentaine à rire aux bons mots des uns et des autres, à se taper la panse en ingurgitant des litres de cervoise locale. Ils s'interpellaient d'une table à l'autre et semblaient joyeusement dans des vagues d'éclats de rire partagés. Ce café, c'était leur famille et Sébastien était heureux d'en faire partie.

Quand les applaudissements et les cris saluant le héros local se calmèrent, Sébastien distingua des bruits incongrus dans l'arrière-salle.

Bon sang. Il y avait un concours de chants de coqs dans le bistrot ! Sébastien poussa la porte proche du comptoir sur laquelle une plaque en faïence était vissée depuis toujours. En lettres bleues, élégantes et pleines d'arrondis, elle disait « Cour » pour indiquer la direction des WC.

La porte s'ouvrait sur une étroite courette menant aux toilettes et maintenant couverte d'un long toit de plastique ondulé. Assis à une interminable table vissée au mur, une quinzaine de vieux paysans du coin faisaient face à leurs coqs enfermés dans des loges. À chaque cocorico ils inscrivaient une croix sur un carton et le gagnant des paris serait celui qui aurait

prévu le plus précisément combien de fois son coq chanterait en une demi-heure. Et il y aurait deux manches au moins !

Sébastien sourit et il n'eut donc qu'à attendre et à payer une tournée générale - qui irait également sur sa note de frais, pensa-t-il - pour écouter les clabaudages du matin.

C'est Sylvain, un ancien éleveur de veaux, qui lança les ragots en premier. Pour lui, le tueur ne pouvait être qu'un des Stévenistes de Leerbeek.

Depuis le temps qu'ils se marient et font des enfants entre eux, affirma-t-il, pas étonnant qu'ils ont des dégénérés comme ce « tueur à vélo » !

Sébastien ne prêta guère attention aux commérages de Sylvain. C'était un brave homme, un paysan un peu bourru qui pratiquait le franc-parler comme d'autres la poésie. Il tirait sur sa pipe en bois comme un cosaque et faisait d'impressionnants nuages de fumée en parlant.

« C'est franchement pratique, ces volutes qui cachent ses chicots jaunis », se dit Sébastien qui trouvait en outre les propos de Sylvain joliment pittoresques et anecdotiques, mais pas très utile. Et puis, même s'il n'avait jamais entendu parler de ces « Stévenistes » il s'en fichait un peu quand même.

Mais quand l'instituteur de l'école du Sacré-Cœur prit la parole Sébastien éteignit sa cigarette et lui prêta une oreille bien plus attentive. Lui, c'était un homme éduqué. D'ailleurs, il était le seul à porter une cravate.

- Ces Stévenistes sont de braves gens, expliqua l'instituteur. Mais il est malheureusement fort possible que le tueur soit l'un d'eux, dit-il d'un ton savant et presque pédant. Il est bien dommage qu'aucun envoyé de Rome n'ait réussi à les faire revenir dans le sein de l'Église ; cela a précipité ces bons chrétiens dans l'obscurantisme d'une foi dépassée et sclérosée. Et pour toujours !

- Bien dit ! répliqua Sylvain.

Et là-dessus, il vida son verre d'un seul trait !

Ces « Stévenistes » pourraient donc bien avoir un rapport avec le meurtrier se dit finalement Sébastien.

- Mais c'est quoi, précisément, ces « Stévenistes » ? demanda-t-il enfin.

L'instituteur expliqua...

- Quand les révolutionnaires français arrivèrent en Belgique, puis sous Napoléon, répondit-il, il y eut des pillages dans les Églises, des spoliations, et des prêtres furent

arrêtés et déportés. L'Église romaine fut mise au pas et contrainte d'accepter des accords et des décrets la privant de ses anciens privilèges et plaçant les autorités civiles au-dessus des lois de Dieu.

- C'est quand même un peu normal, précisa Sylvain en prenant un ton de ministre.

- Bien entendu, poursuivit l'érudit. Aujourd'hui cette laïcité de l'État nous semble normale. Tellement normale qu'il nous paraît même inutile de la promouvoir ou de la défendre. D'autant qu'elle protège les croyants de toute espèce. Mais à l'époque ce fut un désastre pour les catholiques et nombre d'entre eux, en France comme en Belgique, reprochèrent au pape d'avoir cédé aux pressions de Napoléon.

Passionné par ce qu'il entendait, Sébastien commença à prendre des notes dans le calepin de moleskine qui ne le quittait jamais. L'instituteur poursuivit.

- En Belgique, le chanoine Stevens et le curé Winnepenninckx menèrent la contestation. Beaucoup de curés entraînaient leurs ouailles dans la clandestinité et quelques croyants y sont même aujourd'hui encore ! Stevens rentra dans le rang après la défaite de Napoléon, mais Winnepenninckx resta têtu jusqu'à sa mort, notamment parce que plusieurs membres de son entourage Leerbekois empêchèrent les envoyés du pape d'accéder à lui et de lui faire des offres de réconciliation.

- Ah ça ! On peut dire qu'ils ont foutu la merde, ajouta Sylvain pour que les choses soient claires.

- Et alors que se passa-t-il ?

- Rien, répondit l'instituteur. Ces « Stévenistes » continuèrent à vivre dans l'isolement, en marge de l'Église de Rome jusqu'à aujourd'hui. Ils sont discrets, renfermés sur eux-mêmes. Ils « se protègent » comme jadis. Ils sont encore quelques dizaines ou quelques centaines. Qui sait ! Ils n'ont plus vraiment de prêtres, mais il leur reste la chapelle à deux pas d'ici.

- La chapelle de Saint Antoine au bord de la route de Lennik ?

- Oui, celle-là.

- Et qu'est-ce que ça a à voir avec les meurtres ?

- Tout ! interrompit brièvement Sylvain qui s'exprimait désormais presque exclusivement en borborygmes car il commençait à subir les conséquences de son troisième verre de Duvel brune.

- Je n'en sais rien, avoua l'instituteur. Mais on dit que la consanguinité a fait des ravages dans leurs familles. Alors un fou... peut-être... Mais je ne suis pas sûr.

Sylvain sombra dans un demi-sommeil et Sébastien continua d'écouter les radotages des autres clients pendant une heure de plus puis il décida de revisiter les trois scènes de crime et de rentrer ensuite chez lui pour passer quelques coups de téléphone, faire des recherches et rédiger un nouvel article pour une prochaine édition. Ensuite il irait à son important rendez-vous avec Célestin.

Sur les trois lieux des crimes, des policiers judiciaires en combinaison blanche étaient en plein travail de police scientifique. Sébastien aperçut la toute nouvelle camionnette du Service laboratoire dont ses collègues des faits divers bruxellois parlaient si souvent dans leurs articles.

Devant la ferme du troisième crime il observa seulement un policier du labo qui déposait des fleurs, des soucis, dans la camionnette.

« Encore des soucis ! », se dit-il.

Il tenta d'approcher mais des policiers communaux lui barrèrent le chemin. Bien entendu il essaya de les faire parler, mais ils ne savaient pas grand-chose car - guerre des polices oblige - la PJ snobait superbement « la locale » et la tenait à l'écart des investigations. « Qu'à cela ne tienne - pensa-t-il - je vais essayer de me faire un informateur à la section Crimes de la PJ. ». Puis il décida de partir. Ici, il perdait son temps.

Gustave Girard n'était pas à la maison quand Sébastien arriva chez lui. Il avait trop de travail en cette saison, avec les épandages et les moissons qui approchaient. Aidé de l'un ou l'autre ouvrier, il travaillait d'arrache-pied au garage et dans son dépôt du village voisin, à Gooik, pour entretenir ou réparer les mécaniques. Tous les fermiers du Pajottenland le harçèleraient très bientôt, dès que les prévisions météo seraient propices, pour louer ses machines et travailler les champs. Il fallait que tout soit prêt à temps.

Sébastien alluma l'ordinateur Packard Bell 486DX2 qu'il avait acheté avec l'argent de ses premières piges. Le modem crachota ses bip-bip caractéristiques et il lui fallut à peine cinq minutes pour se connecter à CompuServe, son fournisseur d'accès, puis à Yahoo, l'annuaire du web qui venait d'être créé par deux étudiants de l'université d'Arizona. C'était un outil extraordinaire qui permettait de faire des recherches dans le fouillis de l'Internet, mais cet outil ne connaissait pas le mot Stévenisme. Il essaya donc les forums de *CompuServe* et y posa des questions sur le Stévenisme. Un professeur d'histoire français lui répondit longuement

en lui apportant beaucoup d'informations malheureusement toutes relatives à « *La Petite Église* » qui n'était en somme que la branche française du Stévenisme.

Il éteignit donc son PC et passa quelques coups de fil à ses informateurs. Le Commissaire en chef de Leerbeek put simplement lui donner le nom et les numéros directs de deux enquêteurs de la PJ en charge des crimes. Il les appela. Le patron de l'enquête fut fort courtois mais lui suggéra de se rendre le lendemain à la conférence de presse quotidienne du Parquet. « Sûrement le Procureur y donnera quelques nouvelles », dit le policier. Ça, c'était franchement nul comme proposition. « Ce n'est sûrement pas dans une conférence de presse que je vais découvrir un scoop », se dit Sébastien. « D'ailleurs, au Parquet, on n'y apprend jamais rien ! ».

Mais quand Sébastien posa une question sur les soucis qu'il voyait partout dans cette histoire, le commissaire eut un temps d'arrêt.

- Vous êtes un bon observateur, Monsieur Girard. Alors on se reverra peut-être. Qui sait !, lâcha le policier. Mais sans dire un mot de plus.

Le jeune journaliste ragea et frappa sa table de travail du poing. Il n'y a rien de plus frustrant que de comprendre que l'on tient une piste mais sans savoir de quoi il s'agit !

Il écrivit donc un texte pour le journal. Un « texte d'attente » comme on dit ; trop court à son goût et avec rien de particulièrement excitant, malheureusement. Le tueur était toujours en fuite et bien malin qui parviendrait à l'identifier et à le retrouver. Mais il se promit de fouiller cette « piste stéveniste » vers laquelle tout le poussait. Il put enfin appeler Clémentine.

- Comment vas-tu mon cœur ?

- Ça va, répondit-elle, mais tu me manques.

- J'espère bien, sourit-il. Mais tu comprends : c'est important pour moi. C'est une occasion en or de montrer ce que je suis capable de faire.

- Je sais. Tu as des nouvelles aujourd'hui ?

Il expliqua sa journée, son maigre butin, ses interrogations encore trop nombreuses. Il lui demanda, juste « comme ça », si elle avait entendu des rumeurs mais elle répondit que non. Elle avait aidé son père à faire de la paperasse pour la ferme.

- C'est fou tout ce qu'ils nous demandent comme administration tu sais ! Les taxes, les subventions, l'Europe, la santé des animaux. On travaille plus dans les papiers que dans les champs !

- Oui, je sais. Sois courageuse. D'ici quelques jours cette histoire disparaîtra de l'actualité et on pourra se revoir. Patience !

Ces deux-là s'aimaient d'amour tendre. Leur complicité d'écoliers s'était finalement transformée en amour et ils formaient maintenant un beau couple. Ils étaient jeunes, beaux, dynamiques et bien décidés à vivre pleinement leur bonheur. C'était encore l'époque des « amours libres » comme on disait depuis la « révolution » de mai soixante-huit mais eux, ils se contentaient de flirter, rien de plus. Et de se promettre le mariage, quoi qu'en pensaient leurs pères qui étaient farouchement et mystérieusement hostiles à cette « stupide amourette », comme ils disaient.

Il était déjà presque dix-huit heures et Célestin Cuisset avait certainement déjà clôturé ses comptes de la journée et de la semaine. Il était plus que temps de filer au rendez-vous chez Marieke.

Quand Sébastien arriva Célestin avait déjà entamé la bouteille de Blanc, un Muscadet de Sèvre-et-Maine que Marieke lui avait recommandé et qui accompagnerait à merveille leurs « moules et frites nature ». La grosse Marieke savait y faire avec ses clients. Elle était dodue comme une moule de calibre « jumbo » et quand on se moquait de son embonpoint elle répondait en souriant : « C'est parce que je suis nourrie dans la maison ! ».

C'était un petit restaurant de village qui n'avait pas besoin d'étoiles au Michelin pour se remplir. Marieke l'avait installé dans la maison de l'ancien bourrelier, un certain « Maître Jean » avait-elle lu dans les papiers du notaire quand elle avait acheté la propriété. Elle logeait aux étages ; sa cuisine était dans l'ancien atelier du bourrelier et son restaurant occupait les trois pièces du bas (juste assez pour accueillir une douzaine de clients par service). Elle avait meublé l'endroit avec un goût simple : de vieilles tables de bois et des chaises en paille. Et aux murs elle avait accroché des gravures anciennes montrant le village dans les anciens temps. On se sentait « comme chez soi » chez Marieke.

Les deux convives devisèrent d'abord des petits événements sans importance qui faisaient la vie du village. Les élections qui approchaient (le bourgmestre, ce prétentieux, se présentait aux Européennes), l'installation de feux rouges sur la chaussée de Bruxelles, là où il y avait trop d'accidents. Puis enfin Sébastien décida de passer aux choses sérieuses.

- Elles sont formidables les moules de Marie, hein ?
- Hmmmh, oui...

- À propos... Tu sais quelque chose sur les Stévenistes ?
- Hmmmmh... Moi je suis banquier hein ! Je dois protéger les secrets de mes clients !
répondit-il en essuyant - discrètement ses doigts sur son pantalon.
- Allez, dis-moi.
- Qu'est-ce que tu veux savoir ?
- Tout ! Dis-moi combien ils sont pour commencer.
- Oh ! Personne ne sait combien ils sont. Mais ils sont tous clients chez moi, dit-il en faisant un clin d'œil à Sébastien.
- Et alors ? Tu as combien de clients Stévenistes ?
- Hmm... ça, c'est pas secret. Je peux te le dire. Je crois que j'ai une cinquantaine ou une soixantaine de clients Stévenistes. Je dis « je crois » parce que c'est pas marqué « Stéveniste » sur la carte d'identité hein ! Ça fait environ une vingtaine de familles je pense parce que dans les soixante je compte le père, la mère, l'enfant... Tu vois ce que je veux dire, hein.
- Oui, oui. Et comment tu sais qu'ils sont Stévenistes ?
- Oh, ça c'est simple : des fois quand je viens travailler à la banque le dimanche matin je vois leurs voitures sur le parking de la chapelle. Elle est juste en face. Et puis il y a leurs signes de reconnaissance secrets.
- Des soucis ? lâcha Sébastien tout d'un trait.
- Ben oui. Tout le monde sait ça ! Mais, hé, c'est pas parce que tu plantes des soucis dans ton jardin que t'es Stéveniste, hein ! Il y a aussi les portes de grange peintes en bleu, le signe du poisson gravé sur un rocher ou une clôture, et plein d'autres signes qu'on ne connaît pas.

Sébastien comprit qu'il tenait là le début d'une belle histoire pour le journal. Et peut-être même le début d'une explication pour les crimes. Il se souvint aussi du signe en forme de poisson à la devanture de l'épicier. Il allait poser une nouvelle question quand Célestin lui coupa l'herbe sous le pied avec une interrogation surprenante.

- Mais dis-moi, pourquoi tu me demandes tout ça, Sébastien ? Tu devrais savoir, toi. Vous êtes quand même une famille de Stévenistes, pas vrai ?
- Quoi ? Moi, Stéveniste ? Ou mon père ? Mais pas du tout !
- Ah bon ! Je croyais, fit Célestin avec une mine défaite.

Mais Sébastien se souvint alors du parterre de soucis que sa mère entretenait dans le jardin quand elle vivait encore. Et de la porte du garage, l'ancienne grange, peinte en bleu quand il était petit !

- Bah... Tu sais, poursuivit Célestin, beaucoup de familles Stévenistes ont quitté cette secte maintenant. Peut-être que la tienne est également retournée dans le giron de Rome. En tout cas, ta copine Clémentine Deneubourg, elle, elle en est. Ça, j'en suis sûr !

- Comment ?

- Mais enfin tout le monde sait ça, Sébastien ! Les Deneubourg, c'est une grande famille de Stévenistes depuis le début ! Même que son arrière-arrière-arrière grand-mère - où même plus peut-être - elle aidait le curé Winnepeninckx quand tout a commencé !

Sébastien mâchonna ses moules mécaniquement, sans plus y prêter attention. Trop de pensées se bousculaient confusément dans sa tête. Était-il possible qu'il fût membre d'une famille de Stévenistes sans le savoir ? Cela aurait-il un rapport avec les phrases mystérieuses que son père lui lançait régulièrement - et pas plus tard qu'hier encore - à propos de son aimée ? Et elle, Clémentine, « elle en serait » encore aujourd'hui et elle ne lui aurait rien dit ? Tout cela était tellement invraisemblable ! Mais Célestin était généralement bien informé. Alors, pas grave. Ce soir, en rentrant à la maison, il interrogerait immédiatement son père.

Le jeune journaliste ne posa plus de questions à Célestin et les deux compagnons de table échangèrent aimablement de nouvelles banalités jusqu'à la fin du repas. Célestin - qui fut enchanté par la qualité des moules et du Muscadet - déposa même un long bisou sur la joue rose de la grosse Marieke. Il n'y avait que quatre tables dans le restaurant de Marieke - elle n'en avait jamais voulu plus pour être certaine de bien soigner ses clients - mais tous les convives de ce soir-là virent bien que Marieke avait rougi en recevant le bisou.

Rentré chez lui vers onze heures du soir, Sébastien fonça dans le salon où son père regardait Melrose Place sur TF1. Il ne lui dit même pas bonjour et lui lança tout de go :

- On est des Stévenistes, nous ?

Gustave fut ébranlé et son fils le remarqua immédiatement. Il bredouilla quelques mots, tourna autour du pot, dit en somme que « non, ils n'étaient pas Stévenistes », mais sans le dire vraiment.

- Et Clémentine, elle en est aussi ?

Le patron des « Établissements Girard & Fils, loueur de machines agricoles » s'obstina à répondre évasivement. Et maladroitement.

Avec son métier et les menteurs, les dissimulateurs ou les arrangeurs qu'il interviewait tous les jours, Sébastien avait l'habitude de ce genre de dénégation et il ne lâcha pas prise. Il assomma son père de questions, il traqua les contradictions et les à peu près de ses réponses, il demanda des détails dans l'espoir de le confondre. Mais rien n'y fit et Gustave finit même par se fâcher.

- Fiche-moi la paix à la fin ! Tu ne sais pas tout. Et tu ne dois pas tout savoir. J'ai rien à te dire, rien à te raconter. Juste que cette Clémentine, elle est pas pour toi. Mets-toi ça bien dans la tête avant de faire des conneries. Et maintenant laisse-moi regarder la fin de mon feuilleton.

Sébastien entra dans une colère de Dieu le père. Il hurla à la face de Gustave quelques mots désobligeants qu'il regretterait bien vite puis il monta dans sa chambre et se défoula sur la Play Station qu'il venait d'acheter. Une fabuleuse console de jeux qui venait d'être commercialisée en Belgique. Demain matin ce serait dimanche. Et pour une fois, il irait à la messe. À Leerbeek. À la chapelle des Stévenistes.

C'était une petite chapelle au bord de la Nationale 28, à droite quand on va de Hal vers Ninove. Une petite dizaine de voitures étaient garées sur le parking et il remarqua immédiatement une statue de saint Antoine, avec un cochon à ses pieds, trônant dans une niche au-dessus de la porte d'entrée.

Les fidèles étaient probablement tous à l'intérieur. Il hésita avant de pénétrer dans les lieux, puis il se dit qu'une église c'est en principe un lieu ouvert à tous. Et il ne resterait d'ailleurs pas longtemps. Il écrasa sa cigarette dans le gravier et poussa la porte de chêne qui grinça horriblement.

Il y avait un bénitier à l'entrée, mais il ne se signa pas. Lui, il était athée (et il ajoutait toujours : « mais ça n'empêche pas de respecter les croyants »). La chapelle était fort simple ; aucun trésor religieux ne semblait s'y trouver ; juste quelques tableaux aux murs, sans doute un chemin de croix.

Une trentaine de personnes étaient à l'intérieur ; les femmes d'un côté, le chef couvert d'une mantille ; les hommes de l'autre, en costume sombre et cravate. Toutes et tous tenaient un missel entre les mains. Une puissante odeur de suif et d'encens empestait ce petit temple

à la gloire d'une foi obsolète. Il chercha fébrilement Clémentine du côté des femmes mais sans succès. En tout cas, si elle était là il ne la reconnut pas car les longues robes noires et les coiffes rendaient ces femmes, jeunes ou vieilles, toutes pareilles.

Près de l'autel, un célébrant lisait des psaumes. Tout cela semblait fort « rituelique », mais ce n'était pas une messe et d'ailleurs ce n'était pas un prêtre, même s'il portait un amict sur les épaules.

Quand il entra, plusieurs visages se tournèrent furtivement vers lui. Le célébrant lui lança un regard torve, intimidant et courroucé. Il arrêta de parler juste le temps de fusiller Sébastien de ses yeux d'un bleu profond puis il reprit sa lecture en latin avec une voix grave et monocorde.

Sébastien ressentit immédiatement une ambiance sinistre, pesante, menaçante même. Il eut clairement le sentiment de violer un lieu qui lui était interdit et il décida de s'éloigner pour attendre la fin de « l'office » en fumant une cigarette sur le parking.

Une vingtaine de minutes plus tard le « célébrant » aux yeux bleus fut le premier à sortir et il avança très lentement vers Sébastien.

- Bonjour Monsieur, dit-il avec sa voix sinistre. Puis-je faire quelque chose pour vous ?

- Ah ça, oui ! répondit le jeune journaliste d'un ton enjoué et presque provocateur. Vous pouvez beaucoup.

- Alors dites-moi donc...

Sébastien lâcha toutes ses questions en un seul paquet. Ce n'était pas très professionnel comme manière de faire, mais il ne résista pas à son étouffante curiosité. Trop de questions - et de frustrations - lui trottaient en tête. Il demanda en vrac et d'un seul trait...

- Qui êtes-vous ? Combien êtes-vous ? Pourquoi vous n'êtes toujours pas réconciliés avec Rome ? Pourquoi vous êtes si secrets ? Clémentine est des vôtres ? Et dans ma famille il y a des Stévenistes ? C'est l'un d'entre vous qui a commis les crimes ? C'est parce qu'il est fou ? Parce que vous vous mariez entre vous ? Je demande ça parce que je vais écrire un article. Je suis journaliste.

À chacune des interrogations le visage sombre du célébrant s'allongea. Sébastien vit clairement la colère qui montait en lui et il eut même l'impression que l'autre serrait les poings et allait lui sauter à la gorge.

À quelques mètres d'eux, plusieurs fidèles étaient sortis de l'église et s'étaient rassemblés en troupeau - « en bande » se dit Sébastien - comme s'ils étaient prêts à l'agresser, eux aussi. Les hommes étaient devant, les femmes derrière, en retrait. L'un des hommes au visage fermé fit presque peur à Sébastien. Il était plus grand que les autres et maigre comme un coucou. Il était immobile, habillé tout en noir, comme un Amish, avec un veston trop grand pour lui, et ses yeux bleus (lui aussi) brillaient au milieu de sa face pâle comme une lune d'hiver.

- Je sais fort bien qui vous êtes, Monsieur. Et votre place n'est plus ici, dit le célébrant. Je ne répondrai à aucune de vos questions mais je vais vous donner deux conseils.

D'abord, mêlez-vous de vos affaires et n'écrivez pas un seul mot sur nous dans votre gazette car vous pourriez le regretter.

Ensuite, fichez-moi le camp d'ici immédiatement. Ceci est une propriété privée et les importuns de votre genre n'y sont pas bienvenus. Reprenez votre vieille Golf et filez immédiatement ou j'appelle la police.

Sébastien ne fut pas surpris. Il n'avait récolté que ce qu'il méritait. Il allait donc suivre les « conseils » de son interlocuteur mais il lui jeta quelques derniers mots au visage avant de disparaître.

- Je m'en vais. Mais vous savez, c'est pas malin de menacer un journaliste ou de lui interdire quelque chose. Parce que ça lui donne encore plus envie d'écrire !

Il partit la tête haute et décida de faire étape au « Diable cracheur » avant de rentrer chez lui. Il devait absolument se calmer avant d'interroger son père puis d'écrire une ébauche d'article. L'ambiance chaleureuse du vieux café l'aiderait à retrouver ses sens. Il y boirait une gueuze accompagnée d'un cervelas et de quelques cubes de fromage !

Tout en roulant vers le *Spijtigen Duivel*, Sébastien se dit qu'il avait quand même appris quelque chose. « Je sais fort bien qui vous êtes et votre place n'est plus ici », avait dit le « chef » des Stévenistes. Il se demanda ce que son père pourrait bien répondre à cette perfide remarque !

Chapitre XII - LEERBEEK - DIMANCHE 23 JUILLET 1995

Ne prenez aucun protecteur parmi [les infidèles et les apostats] jusqu'à ce qu'ils émigrent dans le chemin de Dieu. S'ils se détournent, saisissez-les ; tuez-les partout où vous les trouverez.

Il était presque quinze heures lorsque Sébastien arriva chez lui. Son père n'était pas là mais cela n'avait rien de surprenant : il profitait souvent du calme des dimanches pour rendre visite à ses clients dans leur ferme. Il aimait ce côté de son travail : le contact avec les fermiers, le coup de gnôle à boire ensemble, les discussions interminables sur l'avenir des agriculteurs et sur le « Marché commun ».

Seb - c'est comme cela qu'il signait ses petits articles - se mit donc à écrire un projet de « papier back ground » sur les Stévenistes du Pajottenland. Cela plaira certainement au chef du Service « Faits de société » du journal. Et il avait « des comptes à régler » avec ces demeurés bigots.

Quand le téléphone sonna il pensa que c'était la gazette. Mais non, c'était le Commissaire en chef de la police communale de Leerbeek qui l'appelait.

- Sébastien ?

- Oui.

- C'est le Commissaire.

- J'avais reconnu votre voix !

- Sébastien, tu devrais aller tout de suite à l'hôpital Sint-Maria de Hal. On y a conduit ton papa il y a un peu plus de deux heures. Ne t'inquiète pas, il est vivant et il se remettra. Mais on l'a opéré en urgence.

- Que s'est-il passé ?

- Il a été attaqué par le tueur à vélo alors qu'il travaillait sur une machine, dans votre dépôt de Gooik. Le tueur a tiré vers lui mais l'a raté et un de vos ouvriers s'est ensuite battu avec le fou. Il a pris la fuite mais ton papa s'en remettra.

- Merci Commissaire. J'y vais.

Et il raccrocha. Jamais il ne roula aussi vite sur la route vers Hal, ignorant même le nouveau feu rouge sur la chaussée. Il courut aux urgences, intercepta une infirmière. Son père venait de quitter la salle de réveil mais il pouvait aller dans sa chambre, au premier.

En le voyant entrer Gustave eut un large sourire.

- Ça va gamin, ça va. T'inquiète pas. C'est qu'une balle dans l'épaule. Une 243 Winchester pour le chevreuil. Ils l'ont enlevée et j'ai même pas mal.

Ils s'étreignirent aussi vigoureusement que possible puis le père de Sébastien raconta comment « le tueur à vélo » l'avait attaqué.

Gustave avait décidé de travailler dans l'atelier du village de Gooik où il entreposait ses grandes machines, comme les moissonneuses. Jean, son ouvrier, avait accepté de l'aider à préparer le matériel (même en ce dimanche propice à faire des barbecues) car les clients s'impatientaient déjà. Le temps était sec et beau ; il fallait en profiter et travailler les champs.

Gustave s'affairait sur le moteur d'un des gros John Deere quand le fou avait surgi, encore assis sur son vélo.

- Tu vas payer, sale traître ! avait crié le tueur.

Voyant l'autre se saisir de la carabine qu'il portait à l'épaule Gustave Girard s'était jeté sous le tracteur quand le coup de feu était parti et il avait été touché à l'épaule. Le fou s'était approché et allait tirer presque à bout portant quand son arme s'était subitement bloquée.

C'est alors que Jean avait surgi, intrigué par la détonation qu'il venait d'entendre.

Sans hésiter une seconde le mécanicien avait compris que l'arme s'était enrayée et s'était jeté sur le fou. Les deux hommes s'étaient battus sauvagement, à coups de pied et à coups de poing. Jean avait tenté de maîtriser son adversaire par une clé à la gorge mais l'autre était trop jeune et trop agile. Ils avaient roulé au sol et le fou s'était emparé d'une lourde clé à molette avec laquelle il avait frappé Jean dans le dos.

Le mécanicien ne s'était remis du choc que trop lentement. Une violente brûlure lui avait lacéré la colonne vertébrale. Le fou s'était déjà relevé. Il avait ramassé son arme, l'avait remise à son épaule, et il avait enfourché son vélo calmement avant de partir en criant... « Tu ne perds rien pour attendre, Girard ! La prochaine fois je t'aurai ».

- Et Jean, comment va-t-il ? demanda Sébastien.

- Je crois qu'il n'a rien. Il a fait une radio et on m'a dit qu'il aura mal au dos pendant

une semaine mais il sortira de l'hôpital demain. Il est dans la chambre à côté. Tu devrais aller le voir.

- Oui, bien sûr. Je vais y aller tout de suite.

On frappa alors à la porte. C'était une infirmière. Elle annonça que deux inspecteurs de la PJ de Bruxelles étaient dans le couloir et qu'ils voulaient interroger « la victime ».

- Mais si vous ne voulez pas, c'est pas grave. Je peux dire que vous êtes encore trop faible, ajouta-t-elle gentiment.

- Vous êtes bien aimable, répondit Gustave, mais ça ira.

Sébastien resta dans la chambre pendant tout l'interrogatoire, trop heureux d'assister « en vrai » à un moment d'enquête comme celui-là et particulièrement curieux de découvrir ce que son père allait dire à la police.

Les Dupont-Dupond de la PJ ne surprirent pas trop Sébastien. Ils étaient jeunes, solidement charpentés, vêtus l'un comme l'autre d'un blouson de cuir style « aviateur ». Ils avaient tous les deux des chaussettes blanches et des mocassins « à glands ». C'était « l'uniforme » du flic en civil en ce temps-là. L'un d'eux jouait le rôle du gentil, l'autre était le méchant, mais jamais ils ne furent réellement agressifs et l'entretien fut en somme fort conventionnel et fort courtois.

Gustave répéta son récit, donna quelques détails, quelques explications, puis les deux enquêteurs lui demandèrent pourquoi le tueur avait dit « Tu ne perds rien pour attendre ». Était-ce une vengeance ? Le tueur avait-il des comptes à régler avec Girard ? Pourquoi le tueur à vélo lui en voulait-il à lui précisément ?

Le père de Sébastien prétendit qu'il n'en savait rien. Les deux inspecteurs firent la grimace puis l'un d'eux demanda brutalement...

- Vous êtes Stéveniste ?

- Non, répondit-il sèchement.

Sébastien savait que son père avait horreur de mentir. Pourtant, tout indiquait qu'il appartenait bien à une famille de Stévenistes. Il attendit que les policiers eurent pris congé puis interrogea Gustave une fois de plus. Mais cette fois sur un ton plus aimable.

- Papa. Tu ne crois pas qu'il est temps que tu me dises la vérité ? Je suis adulte, tu sais. Je peux tout comprendre.

- Tu as raison Sébastien. Il est temps que je t'explique comme mon père l'a fait jadis avec moi. Mais souviens-toi que tu es mon fils avant d'être journaliste et promets-moi de garder tout cela pour toi.

- Je te le promets papa.

Le jeune reporter de Leerbeek allait donc enfin comprendre.

Gustave expliqua tout à son fils. Tout ce qu'il savait. Il commença par l'invasion des armées françaises et par leurs exactions. Il expliqua brièvement le Concordat et l'entrée des Stévenistes dans la clandestinité, leurs réunions dans de multiples cachettes, le curé Winne-penninckx que Clémence Deneubourg protégeait et qui était l'un des Stévenistes les plus acharnés.

En ce temps-là, raconta-t-il, les Girard étaient des Stévenistes. Comme les Deneubourg. Leurs enfants - Séverin et Clémence - s'aimaient à la folie. Comme tu aimes Clémentine qui est une descendante de Clémence. Mais leurs chemins se séparèrent...

Le temps des secrets entre père et fils était passé. Gustave révéla au jeune homme qu'un évêque avait tenté de violer la jeune Clémence et que Séverin, son ancêtre à lui, avait aidé la jeune paysanne à cacher le corps.

Mais le père de Séverin décida que toute cette histoire de viol et de meurtre devait rester secrète, poursuivit-il. Ni Séverin, ni Clémence ne pourraient en parler à qui que ce soit. Le père de la jeune aimée resta donc à tout jamais dans l'ignorance du meurtre et des risques pris par Séverin, ton aïeul.

- Où ont-ils caché le corps de l'évêque ? demanda Sébastien. Et où se réunissaient-ils, ces Stévenistes ? À leur chapelle ?

- Non. Elle n'a été érigée à Leerbeek que bien des années plus tard. Ils se réunissaient souvent en un lieu que je ne connais pas, dans un champ proche de la Senne. Il y avait une grotte ou quelque chose comme ça dans un ravin. Mais - d'après ton grand-père - le cadavre, ils le jetèrent dans un puits qui se trouve, paraît-il, sous le gibet. L'ancien gibet au sommet de la colline, près du moulin. Personne n'y va jamais. C'est au milieu des champs, pas loin de « l'arbre aux miracles ». Dans le temps, c'était un lieu maudit - ou « sacré »... comme tu voudras. Alors personne n'a jamais su ce qui était arrivé à l'évêque.

- « L'arbre aux miracles » ?

- Oui. Un vieux tilleul solitaire, expliqua le père de Sébastien. C'est une superstition qui remonte au moyen-âge. L'arbre était soi-disant « miraculeux ». Les gens y

accrochaient des messages, des bouts de tissu en demandant la guérison de leurs maux. Quand ils l'obtenaient ils revenaient et accrochaient leurs bandages ou leurs béquilles « en remerciement ». Personne ne va plus par là et je ne t'en ai peut-être jamais parlé.

Non. Je ne savais pas. Et après ? Quand ils se sont débarrassés du corps. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Gustave reprit calmement le fil de son récit. Il expliqua sereinement que Clémence entra au couvent où elle donna naissance à un fils que Simon Deneubourg recueillit et éleva comme son propre enfant.

Personne ne sait que l'enfant de Clémence est probablement le fruit d'un viol commis par l'évêque, ni que Clémence tua cet homme et cacha son corps avec l'aide de Séverin. Mais plus jamais on ne vit Clémence qui disparut dans sa foi. Et plus jamais les Deneubourg ne parlèrent aux Girard car ils furent convaincus que Séverin Girard avait lâchement abandonné Clémence enceinte de ses œuvres.

- Et Séverin ?

- Séverin et son père étaient des gens modernes et ils pactisaient avec les Français qui apportèrent beaucoup de bien à la Belgique. Ils inventèrent une machine à filer le lin qui les rendit extrêmement riches car ils remportèrent un concours lancé par Napoléon et doté d'un prix d'un million de Francs. Une fortune pour l'époque ! C'est grâce à cet argent que notre famille est encore relativement riche aujourd'hui.

- Mais Séverin et son père n'étaient pas Stévenistes !

- Séverin devint donc riche et épousa une belle Parisienne. Il abandonna toute religion et devint même franc-maçon. Mais son père resta Stéveniste jusqu'à la mort.

Les descendants de Séverin - comme toi et moi - ne le sont plus non plus. Mais ta mère était Stéveniste. Et tu sais... Moi je m'en foutais. C'est pour lui faire plaisir que jusqu'à son décès je l'accompagnais parfois à leurs cérémonies et à leurs « presque messes ». C'est elle qui voulait des soucis dans le jardin et la porte de la grange peinte en bleu.

- Et quand maman nous a quittés ?

- Quand elle nous a quittés j'ai cessé d'y aller bien sûr.

- Et pourquoi ce fou t'a tiré dessus ?

Gustave eut un sourire désabusé et plein de tristesse.

- Oh, ça c'est simple, mais je ne l'ai dit à personne. Quand il est entré dans le garage juste avant de tirer il a crié « Je vais te tuer, sale apostat ! ».

Quoi ? Il a essayé de te tuer simplement parce qu'à ses yeux tu as renoncé à sa religion

?

- Oui. Je crois. Tu sais, il est un peu simplet... Les autres personnes qu'il a tuées étaient aussi des Stévenistes qui avaient abandonné la secte. J'en suis presque sûr.

- Tu le connais ?

- Oui. C'est Nicolas. Nicolas Deneubourg. C'est un descendant, un arrière-arrière-arrière petit-fils d'Aymon, l'enfant de Clémence. C'est un Stéveniste. On ne le voit pas trop au village car il est un peu demeuré et son père le cache car il a honte de lui.

- Mais alors c'est un frère de Clémentine ! Je ne savais pas qu'elle avait un frère !

- Non, non ! C'est un cousin de Clémentine. Le père de Nicolas est fermier et Stéveniste ; c'est lui qui possède les terres aux « Champs ». Peu de gens ont eu l'occasion de croiser son fils Nicolas et comme tous les Stévenistes il vit très discrètement. Quasiment reclus.

- Tu crois que ce Nicolas ou son père ne savent pas que c'est Clémence qui a tué l'évêque ? Et que Séverin l'a aidée à cacher le corps ? Et que l'enfant de Clémence était peut-être celui de l'évêque ?

- Il ne sait rien de tout cela. Personne ne sait. Seul toi et moi connaissons ce secret et il doit rester entre nous. Tu le passeras à ton fils plus tard.

Désormais Sébastien comprenait les silences de son père, ses craintes et ses colères. Mais une dernière chose l'intriguait : la vie des Stévenistes aujourd'hui. Comment vivent-ils ? Comment pratiquent-ils leur foi ? Ont-ils encore des prêtres ? Alors Gustave tenta de lui répondre.

- Après la mort du dernier prêtre Stéveniste, les fidèles continuèrent à se réunir en petites communautés, en Belgique et en France, parfois sous le nom de « Petite église ». Ici, à Leerbeek et Hal, ils sont encore quelques dizaines je pense. Ils pratiquent depuis deux cents ans une sorte de « liturgie de remplacement » évidemment fondée sur la religion comme on la pratiquait sous l'Ancien Régime. Ils disent chaque jour une prière du soir et des litanies à la Sainte Vierge ainsi qu'un Credo. Avant et après chaque repas ils font le signe de croix et disent une courte prière. Nous le faisons aussi, du temps de maman, mais tu ne t'en souviens sans doute pas. Tu étais trop jeune quand elle est morte.

Leurs jours de fête sont ceux de l'Ancien Régime également. Dix jours avant Pâques le poisson leur est tout à fait interdit mais ils peuvent manger de la viande une fois par jour les lundis, mardi et jeudis. Le dimanche après-midi ils disent trois rosaires à la maison. Ce jour-là ils ont une messe bien sûr. Mais comme ils n'ont plus de prêtre, c'est un « officiant » qui est choisi. Ils disent à nouveau trois rosaires, lisent les épîtres du

jour, disent les prières canoniques et lisent un extrait du livre des sermons.

Ils n'ont plus d'eau bénite alors quand leur réserve arrive à sa fin, ils la diluent avec de l'eau fraîche. Pour les mariages... Ils se marient d'abord devant le « prêtre », deux ou trois semaines avant de passer à la maison communale. Comme avant. Ce n'est pas légal, mais c'est leur manière de marquer ainsi la suprématie de la religion sur le pouvoir temporel. Et puis ils ont aussi leurs signes de reconnaissance, mais ceux-là, tu les connais maintenant.

- Oui, oui. Le poisson, les soucis, la porte bleue. Mais c'est encore comme cela aujourd'hui?

- Je n'en suis pas certain, dit Gustave. Aux dernières nouvelles j'ai entendu que des canailles s'instituant « prêtres catholiques » et même « évêques » de leur simple autorité approchaient d'eux et tentaient de les « récupérer » dans leur « secte ». Je ne sais s'ils y sont parvenus. Ce sont des charlatans qui vendent des bénédictions et des exorcismes de pacotille à de pauvres crédules comme les anciens Stévenistes. Mais l'habit ne fait pas le moine. Le jour où ils accepteront ces faux prêtres - si cela arrive - ils auront vraiment vendu leur âme au diable. Sans le savoir.

Sébastien avait désormais toutes les clés, ou presque. Après avoir rendu visite à Jean, il rentra chez lui et se prépara une omelette au lard. La maison était vide sans son père. C'était une grande bâtisse au milieu du village ; celle de ses ancêtres. L'atelier du vieux charron de Leerbeek était désormais un garage dans lequel son père entreposait deux grandes moissonneuses-batteuses. Le corps de logis avait peu changé. Il se demanda où était la chambre de Séverin, comment il vivait, où il se plongeait dans ses lectures.

Sébastien se sentit seul, mais il n'eut pas envie d'appeler Clémentine. Quelque chose le dérangeait au plus haut point. Pourquoi ne lui avait-elle jamais parlé de ses croyances, de son appartenance aux Stévenistes ? Le connaissait-elle si mal qu'elle puisse imaginer que sa foi nuirait à leur relation ? Il décida de se donner le temps d'y réfléchir.

Il glissa un CD dans le lecteur et écouta *Take five*, de Dave Brubeck en fumant languissamment et en se disant pour la millième fois qu'il devrait arrêter. Ou passer à la pipe. Oui, c'est ça. Dès demain il passerait à la pipe.

Brubeck, c'était juste la musique qu'il fallait pour accompagner ses pensées. Une musique intense mais légère. Prenante et profonde. Comme les sentiments étranges qui l'envahissaient à cet instant.

Tout naturellement il songea alors à la tabatière de Napoléon ; celle qu'on se passait de génération en génération dans la famille. Il l'exhuma du tiroir de la vieille console en acajou « style Empire » qui traînait dans un coin du salon. Elle était décorée de palmes, de couronnes de laurier et d'abeilles. Un style de mobilier trop lourd à son goût. Mais la boîte était jolie. Elle ne faisait pas plus d'une dizaine de centimètres de long et cinq ou six de profondeur. Le portrait de Napoléon était vif, coloré, brillant. Et l'homme avait fière allure dans son uniforme d'apparat. Il caressa l'émail du portrait qui était doux et froid et il laissa ses pensées partir à la dérive.

Où donc pouvait se trouver ce lieu de réunion secret « dans un champ proche de la Senne » que tant de Stévenistes avaient fréquenté jadis ? Que savait donc Clémentine sur le tueur ? Pourquoi ne lui avait-elle jamais parlé des Stévenistes ? Était-il vraiment bien raisonnable de prolonger en ce XXe siècle les effets de querelles du XVIIIème ?

Les secrets sont comme un piment au bout de la langue, se dit alors Sébastien. Tôt ou tard ils mettent la bouche en feu . Et les secrets de famille sont un venin aussi puissant que les querelles de religion. Mais qu'y faire ?

Alors il rangea la tabatière et s'endormit en se promettant d'éclaircir le mystère du lieu de réunion secret des anciens Stévenistes.

Dès le lendemain Sébastien se rendit chez Célestin Cuisset, « le banquier qui savait tout ». Il insista comme jamais il ne l'avait fait de toute sa carrière - cependant fort courte ! - pour que Célestin lui dise où se trouvait ce mystérieux lieu de rencontre.

- Mais je n'en sais rien ! dit Célestin.
- Tu dois m'aider !
- Comment diable veux-tu que je t'aide puisque je n'en sais rien ?
- Tu sais tout ! Tu dois trouver un moyen !
- Non, je ne sais pas tout !
- Écoute... C'est vraiment important pour moi... Je vais écrire un article sur les Stévenistes. Il faut expliquer aux lecteurs à quel point il est idiot de vivre dans un passé archaïque, dans l'obscurantisme, dans l'intégrisme. N'importe quel intégrisme. Pour ça, je dois en savoir plus sur eux. Et pour écrire, je dois... comment dire... je dois « humer l'ambiance » autour des Stévenistes. Ceux d'aujourd'hui, mais ceux d'hier aussi ! Tu comprends ?

- Oui, oui... Je comprends.

Célestin prit une mine étrange. Il eut plus que jamais une effrayante apparence de croquemort. Il leva l'un de ses broussailleux sourcils en accent circonflexe, se gratta l'os maxillaire, mit la bouche en cul-de-poule, poussa un long soupir et lâcha enfin...

- Hmm... D'accord. Je peux peut-être t'aider. J'ai deux ou trois coups de fil à donner. Reviens vers dix-huit heures et libère-toi pour la soirée. Et si ça marche, tu me devras un moules et frites chez Marieke ! Mais tu ne parleras à personne de ce que tu verras !

- Promis ! répondit Sébastien en souriant. Un moules et frites et garder le silence ! Et il partit en oubliant même de dire au revoir.

Le soir même, en roulant vers Bruxelles dans la Golf du jeune journaliste, Célestin insista encore sur la discrétion qu'il exigeait désormais de Sébastien.

- Bon. Sébastien, je vais te dire un secret. Je suis Franc-maçon et j'appartiens à une loge héritière de l'une des premières loges bruxelloises, « Les Amis Philanthropes ». C'est là que nous allons. Normalement tu ne peux entrer dans ce bâtiment où nous nous réunissons seulement entre Frères, mais j'ai exceptionnellement obtenu toutes les autorisations nécessaires. C'est une grande faveur que nous te faisons.

- Oh oui ! Ça, je peux le croire, répondit Sébastien qui venait de prendre un choc.

- Tu ne verras pas grand-chose, mais ce que tu verras, tu devras le garder pour toi. Promis ?

- Euh... oui. Mais je cherche des informations pour un article, alors tu comprends...

- Nous allons dans une bibliothèque. Celle de mon Atelier. Il se fait que d'anciens francs-maçons ont eu des contacts avec Leerbeek et les Stévenistes et nous avons donc quelques documents qui pourraient être intéressants pour toi. Et aussi plusieurs livres qui pourraient t'être utiles. Notre archiviste t'aidera à trouver ce que tu cherches si c'est possible. Et bien sûr, ces informations-là tu pourras les employer pour ton article. Mais pas un seul mot à propos du reste ! Promis ?

- Promis.

Après avoir longtemps cherché une place pour garer la voiture ils marchèrent un peu vers la grande bâtisse anonyme située en plein cœur de la ville, dans une rue étroite, presque cachée. Célestin poussa la lourde porte pour faire entrer Sébastien. Ils étaient dans un sas, une sorte de vestibule. Le banquier sortit alors de sa poche un masque de satin noir qu'il posa sur les yeux de Sébastien puis il entra un code sur un petit clavier et ouvrit une nouvelle porte. Enfin il guida précautionneusement les pas du jeune journaliste rendu aveugle.

Sébastien entendit des bruits de conversation, des verres qui tintaient, quelques murmures, des gens qui soufflaient « chuuut » à son passage. Toujours guidé d'une main ferme il traversa ce qui devait être un grand hall au sol dallé car les bruits résonnaient ; puis il descendit maladroitement deux volées d'escaliers en s'accrochant à une main courante. Ils tournèrent à gauche, à droite, encore à gauche, dans des espaces qui lui semblèrent maintenant fort étroits. Presque étouffants. Comme des couloirs, des boyaux, avec un tapis et des sons feutrés. Sébastien comprit qu'il était totalement désorienté quand Célestin frappa à une porte qui s'ouvrit brusquement.

- Bonjour Célestin. Bienvenue ! C'est ton profane ?
- Oui.
- Tu peux lui enlever le bandeau.

Sébastien découvrit alors autour de lui des milliers de livres rangés sur des étagères, soigneusement identifiés et marqués par une étiquette blanche ; un petit bureau encombré de papiers et d'ouvrages anciens et modernes ; un vieil ordinateur, deux ou trois chaises. Un lieu un peu spartiate.

- Bonjour Monsieur, dit l'inconnu d'une voix froide. Je suis l'archiviste de ce lieu et je vous souhaite bienvenue. Vous disposez d'un grand privilège pour pénétrer ici sans être des nôtres. J'espère que vous le mériterez et que vous saurez être discret.
- Oui, oui, répondit Sébastien. D'ailleurs, j'ai déjà promis !

L'archiviste était plutôt petit, dans la soixantaine. Il avait l'air vraiment sérieux et même grave. Il portait un veston sur sa chemise impeccablement repassée et fermée d'une cravate un peu trop large pour être à la dernière mode. Un homme « passe-partout », sans signes distinctifs, mais d'allure sympathique. Sébastien se dit que cet homme cultivait un air raide et sévère mais ne parvenait à dissimuler une infinie tendresse et une profonde humanité qui suintait de tous ses pores.

- Alors voilà... Je sais ce que vous recherchez. J'ai déjà préparé quelques ouvrages et quelques documents qui pourront peut-être vous aider. Ils sont sur cette table. Asseyez-vous et consultez tout cela à votre aise. Vous ne pourrez rien emporter mais s'il vous faut quelque chose, n'hésitez pas à me le demander. Il y a certains documents que je ne peux vous montrer - comme de vieilles listes de membres par exemple - mais ce n'est pas ce que vous cherchez, je pense. Bon travail.

Une dizaine de livres relativement anciens se trouvaient sur la table de travail, mais aussi quelques cartes anciennes de Leerbeek et des reproductions de gravures. L'archiviste avait vraiment fait de son mieux pour aider Sébastien !

Le jeune journaliste se plongea avidement dans toute cette lecture. Il ne porta aucune attention aux bruits qui l'entouraient. Quelques éclats de voix, des coups apparemment frappés au sol ou sur un bureau, des chants, de la musique, des claquements de mains.

À la lumière vacillante des néons de la petite bibliothèque il parcourut rapidement tous les documents puis décida dans quel ordre il les examinerait plus attentivement.

Parfois il posa des questions à l'archiviste. Il ne comprenait pas certaines expressions du vieux français qu'il lisait ; le vocabulaire ancien lui manquait ; des tournures de phrase le surprenaient. Chaque fois l'archiviste lui répondit. C'était un homme d'une grande érudition et il avait une incroyable mémoire des dates. Il aurait dû être historien et pas archiviste, se dit Sébastien.

En moins de trois heures Sébastien remplit son carnet de notes ! Il y avait dans ces livres des trésors d'anecdotes et d'informations sur la politique de Napoléon en matière religieuse, sur le Concordat, sur les prêtres réfractaires, et sur les Stévenistes bien sûr. Il y avait par exemple des pages bouleversantes sur les prêtres bannis et envoyés au soleil de Cayenne. Ou sur la mode et les mœurs françaises sous le Directoire. Tout cela l'aiderait à merveille pour son article. Il trouva même quelques notes et rapports d'un certain « Lieutenant Robillot » qui était alors commandant du détachement militaire français en poste à Leerbeek.

L'un de ces rapports amusa beaucoup le jeune reporter. Il portait le titre « Ordre public - Bonnes mœurs - Rapport confidentiel sur la ci-devant citoyenne CUISSET Blandine, de son état mercière au bourg de Leerbeek ».

Blandine Cuisset. Une Cuisset... comme Célestin Cuisset !

Le document, dressé à l'attention de la police de Fouché, faisait état des rumeurs circulant à propos de la susdite et séduisante mercière. Selon ce rapport, « On » la disait « pécheresse et femme de mauvaise vie » et Robillot assurait la police qu'il avait tenté de vérifier ces allégations, mais sans succès. Il écrivait que si certains de ses soldats reconnaissaient « avoir profité des bontés de l'accorte mercière, aucun ne s'en était trouvé ni malade, ni dépouillé de quelque argent ». À son estime la citoyenne Cuisset était donc « d'utilité publique pour ses soldats » et l'on pourrait « peut-être la qualifier de femme légère, mais certainement pas de femme de mauvaise vie ».

Il faudrait faire des recherches pour en être sûr, mais cette citoyenne Cuisset était très probablement une ancêtre de Célestin, pensa Sébastien en esquissant un énorme sourire.

En relisant le rapport de Robillot faisant référence à des ragots anonymes, il se souvint de la manie de son rédac'chef qui traquait les pronoms impersonnels dans les articles de ses journalistes et leur lançait systématiquement « *On est un con !* Tu te caches sous ce pronom impersonnel pour dire ce que tu penses. Je ne veux pas de ça dans mon journal. Cite tes sources ! ». ».

Sébastien eut alors une idée malicieuse. Il attira discrètement l'attention du bibliothécaire et lui demanda, à voix basse, s'il pourrait obtenir une photocopie du rapport pour l'offrir en cadeau à Célestin. Le presque sévère gardien des lieux comprit immédiatement et il acquiesça d'un simple clin d'œil puis s'empressa de faire la copie sans que Célestin, alors plongé dans la lecture d'un essai sur les finances de la France au XIXe siècle, le remarque.

Au détour d'un ouvrage rédigé par un prêtre auquel Rome avait demandé de ramener les Stévenistes « dans le bon troupeau » Sébastien découvrit enfin ce qu'il cherchait. L'auteur du livre expliquait que Winnepenninckx se cachait souvent dans une vieille glacière au lieu-dit « des Champs », près de la Senne.

Pourriez-vous trouver ce lieu sur une carte ancienne ? demanda-t-il à l'archiviste. Je crois connaître « les Champs » mais s'y trouve-t-il une grotte ou quelque chose du genre ?

Je vais voir ce que je peux trouver, répondit prudemment l'aimable homme.

Quelques minutes plus tard l'archiviste s'extirpa des étroits rayonnages entre lesquels il s'était enfoui et revint avec un air moins sévère, presque souriant.

- Ceci peut-être ?

Et il tendit le fac-similé d'une carte ancienne à Sébastien qui reconnut immédiatement l'endroit.

- Oui ! C'est ça. C'est ce que je pensais. Regardez : il y a les méandres de la Senne et même une représentation de la ravine au milieu du champ ! Et le dessin d'un arbre annoté « vieux tilleul » ! Et même un dessin en forme d'étoiles, avec l'indication « glacière » ! C'est sûrement ce que je cherchais. Mon père pensait que c'était une grotte, mais c'est une ancienne glacière. Merci. Merci beaucoup, Monsieur.

- Je vous en prie, répondit aimablement l'archiviste.

Sébastien recopia le plan en le griffonnant dans son calepin et il en fit une photocopie. Il finit de boire le Coca que Célestin lui avait apporté puis prit congé de l'érudit qui venait de tant l'aider, non sans vivement le remercier.

- Mais je vous en prie, dit-il à nouveau. Et qui sait... Peut-être nous reverrons-nous un jour.

En refaisant à l'aveugle le chemin qui l'avait amené jusque-là, Sébastien se dit que oui, peut-être ils pourraient se revoir un jour. Cette étrange visite en un lieu « interdit » avait excité sa curiosité et l'accumulation de tant de savoirs, de traditions, d'« humanité », le fascinait. Dans la voiture, sur le chemin du retour, il abreuva Célestin de questions sur la maçonnerie. Parfois le banquier put lui répondre. Et parfois pas.

Ils arrivèrent enfin à Leerbeek, devant la maison de Célestin. Sébastien plongea alors la main dans la gibecière en cuir naturel qui ne le quittait jamais et où il enfournait son carnet de notes, son enregistreur à cassettes, son appareil photo.

- Tiens ! C'est pour toi, dit-il. Pour te remercier avant le « moule et frites ».
- C'est quoi ? demanda Célestin Cuisset.
- Lis-le. J'ai trouvé ça chez ton ami...

Célestin lut rapidement puis il éclata de rire. Un grand rire bien franc, bien sonore, qui remplit la voiture.

C'est sûrement une ancêtre à moi, dit-il enfin. Je ne savais pas. Je n'ai jamais fait de recherches généalogiques sur mon nom et dans ma famille on ne parlait pas de nos ancêtres ; enfin, pas beaucoup. Tu te rends compte ? Je suis peut-être descendant d'un soldat français !

- ... ou d'un Stéveniste aux mœurs légères, ajouta Sébastien avec un sourire polisson.

Et les deux complices rirent et divaguèrent encore pendant de longues minutes.

Le lendemain c'est un coup de téléphone du journal qui réveilla Sébastien. Benoît, son chef de service, lui demandait de venir immédiatement à la gazette car le rédac'chef voulait lui parler.

- Pourquoi ?
- T'occupe. Viens immédiatement ! Il t'expliquera lui-même.

Sébastien se dépêcha mais il s'arrêta d'abord chez la marchande de journaux qui faisait aussi « tabac ». Il n'y avait pas grand choix pour les pipes mais il se décida pour une pipe de

bruyère de couleur naturelle, avec un tuyau droit et un fourneau pas trop gros. Ce modèle lui semblait assez « jeune » et moderne et il pourrait aisément l'abandonner dans sa gibecière à côté de son carnet de notes et de son enregistreur.

- Et pour le tabac ? demanda la libraire.
- Ben... Je ne sais pas trop...
- Moi je n'y connais rien dit-elle. Mais la pipe te va bien. Et pour le tabac pourquoi tu ne prendrais pas le *Black House* de *Heart and home*.

Elle dit tout ça en mettant la bouche en cul-de-poule et en prenant des airs de Lady.

- J'en ai toujours au magasin parce que c'est celui que mon père fumait. Moi j'aimais bien l'odeur.
- Va pour le *Black House* ! répondit Sébastien en souriant.

Revenu dans sa vieille Golf il s'empressa d'ouvrir la boîte ronde tout en métal. Une odeur douce de fruits secs et de vanille s'en échappa. Il bourra sa pipe (bien trop vite, bien trop « serré » et bien trop haut) puis tira ses premières bouffées. Un goût résineux et fumé, mais aussi fruité et mielleux, lui caressa le palais. Oui, c'était bien mieux que la cigarette. Au dos de la boîte il vit que le tabac était un mélange de *Black Cavendish*, de *Kentucky* et de *Latakia*. Il se promit de découvrir ce que cela signifiait.

Durant tout le trajet vers Bruxelles le jeune journaliste se demanda pour quelle raison Yvon voulait lui parler, à lui, un simple correspondant local. Pour lui faire une proposition de contrat ? Ce serait formidable, mais son chef de service lui aurait certainement laissé comprendre qu'une bonne nouvelle l'attendait. Non ; cela ne sentait pas bon. Peut-être un problème avec ses notes de frais trop élevées. Ou des papiers trop longs ou pas assez « peps ». Une engueulade, en tout cas. Il frappa donc à la porte du bureau du « patron » avec un solide nœud dans l'estomac et en serrant les dents sur le tuyau de sa pipe...

- Assieds-toi, dit Yvon, en lui montrant un siège.

En mots choisis et clairs, avec sa voix si séduisante teintée d'accent parisien, l'élégant et impressionnant quadragénaire n'y alla pas par quatre chemins...

- Bon, c'est quoi, cette histoire de Stévenistes ? Il paraît que tu importunes de bons Chrétiens !
- Mais non ! Ce n'est pas vrai ! lâcha le gamin tout d'un trait.

Yvon esquissa un très discret sourire. En son for intérieur il s'amusait énormément car il avait déjà tout compris et même tout décidé. Il aimait ces situations et en maîtrisait

parfaitement tous les rouages : il savait que Sébastien n'avait rien à se reprocher mais il lui semblait utile de faire la leçon au jeune journaliste. Utile de lui montrer qui est le patron et de lui rappeler quelques règles élémentaires du métier.

- Je ne sais pas ce qu'ils vous ont raconté, mais c'est que des menteries.
- Ils prétendent que tu as forcé leur porte, que tu les as menacés, que tu vas écrire des mensonges sur eux.
- Mais comment peut-on forcer la porte d'une église ? C'est un lieu ouvert ! Et puis, c'est eux qui m'ont menacé. Le grand type, là... Avec son regard de vautour !

Alors Sébastien se lança dans une interminable explication. Sur les anciens Stévenistes et les « modernes » ; sur son enquête, ses soupçons, ses prochains « papiers ». Il répondit aux questions avant de les entendre, avec courage, franchise, en donnant force détails. Et en agitant sa pipe - finalement éteinte - en tous sens.

- C'est bon, c'est bon... l'interrompit finalement le rédac'chef. Mais ne fais pas de conneries et ne provoque pas les gens inutilement. Tu peux t'en aller maintenant.

Alors Sébastien se leva. La mine un peu défaite. Arrivé à l'entre-porte il se retourna subitement et lança...

- C'est tout ?
- Oui.
- Vraiment tout ?
- Que veux-tu d'autre ? Un contrat d'emploi ?

Sébastien esquissa alors un très large sourire.

- Pour le contrat on verra plus tard, dit Yvon.

Il eut un bref silence puis il demanda...

- C'est quoi ton tabac ?
- Euh... Du Black House de Heart and home. Un mélange de Kentucky et de La... La... Latakié, dit Sébastien avec un soupçon de fierté et de snobisme dans la voix.
- Ça sent bon. Allez, maintenant dégage. Et pour le reste, je suis satisfait. Tu fais du bon travail, Sébastien.

...

Mais ne claque pas la porte en sortant !

Et il se replongea dans sa lecture de La Libre Belgique, le journal concurrent qui s'améliorait de jour en jour, et cela l'énervait.

Chapitre XIII – Leerbeek Mercredi 26 Juillet 1995

Ceux qui cachent ce que Dieu a révélé du Livre et qui le troquent à vil prix :
voilà ceux qui n'avaleront dans leurs entrailles que le feu.

Les voitures de police tournaient à Leerbeek en un étrange carrousel. Plusieurs d'entre elles étaient « banalisées », mais ces vieilles chignoles branlantes, soi-disant « anonymes », tout le monde en riait car tout le monde les reconnaissait. Bien entendu, ils cherchaient « le tueur à vélo » qui se trouvait toujours dans le village. Ou quelque part en Pajottenland. Ils en étaient absolument convaincus.

Sébastien se réveilla de mauvaise humeur. Certes, il avait enfin tout appris, et même le lieu des réunions secrètes et l'identité du tueur. C'était un scoop formidable ! Même la police n'en savait rien. Il aurait sûrement reçu la manchette, à nouveau, avec un scoop pareil. Enfin... « sûrement » mais seulement s'il n'avait rien promis à son père.

Qui peut bien se soucier aujourd'hui d'une histoire familiale qui remonte à Napoléon ! se demanda-t-il quand même.

Mais une promesse de secret, c'est une promesse. Surtout pour un journaliste. Et tout cela ne l'empêchait d'ailleurs aucunement de continuer son enquête et de satisfaire sa curiosité à défaut de son orgueil ! Il décida donc d'aller traîner aux environs du pilori, là où Clémence et Séverin avaient jeté le corps. Qui sait ? Peut-être trouverait-il la riche bague de l'évêque ! Ensuite seulement il chercherait la glacière en se basant sur la carte trouvée chez les Francs-maçons.

Sébastien mit le contact et lança sa vieille Golf sur les chemins de campagne. Il arriva au pilori vers dix ou onze heures. C'était à quelques centaines de mètres du vieux moulin maintenant abandonné. Il était superbe, ce moulin. Trop triste que personne ne se soucie de lui rendre vie ! Du haut de cette petite colline Sébastien pouvait même apercevoir « les champs » en contrebas, et à mi-chemin, à vol d'oiseau, le vieux tilleul faiseur de miracles.

Il faisait beau et dans les champs le lin était prêt pour la récolte. Un vent léger caressait lascivement les longues tiges dorées et un calme parfait régnait sur ce sommet de coteau éloigné de toute civilisation. L'endroit idéal pour y mettre un gibet se dit-il. Mais la nuit, en hiver, cela devait être terriblement sinistre !

Soudain un ronronnement et d'infinis cliquetis se firent entendre au loin, mêlés à quelques souffles rauques et quelques tintements de sonnettes. C'était un groupe de cyclotouristes déguisés en « pros du vélo », se prenant pour des Gimondi ou des Anquetil, plus bariolés les uns que les autres dans des maillots moulants vantant les mérites d'une caisse d'épargne, d'une machine à café, ou d'une marque de pastis. Ils suaient sang et eau en fonçant vers leur prochaine étape : le bistrot où ils pourraient bientôt ingurgiter les litres de bière qui leur feraient reprendre toutes les calories courageusement perdues dans l'effort. Ils saluèrent poliment Sébastien qui les laissa passer avant de reprendre ses recherches.

En fait de gibet, il ne restait quasiment plus rien, bien entendu. Sébastien trouva simplement une pierre plate comme déposée sur le talus, un mètre et demi au-dessus du chemin. Et contre cette sorte de « dalle » sur laquelle se trouvait sans doute jadis le gibet, il y avait une autre pierre, ou plutôt un rocher, dressé à la verticale et reposant sur la chaussée. Oui, cela correspondait plutôt bien à ce que son père lui avait expliqué.

Le terrain tout autour s'était clairement affaissé ; sans doute à cause des pluies et du trafic des machines agricoles rendues de plus en plus lourdes par les progrès techniques. Mais en dégagant les ronces et les herbes enserrant la dalle verticale, Séverin découvrit un passage menant à un trou noir. Comme une grotte ou une cave.

Il éteignit sa pipe, prit une lampe torche dans sa voiture et se glissa prudemment dans l'anfractuosité. C'était une sorte de caverne au plafond horriblement bas. « Pourvu qu'il tienne », pensa Sébastien. Il passa le faisceau de lumière dans tous les coins et recoins mais ne découvrit nulle bague et nul cadavre. Il vit seulement un puits ou une crevasse s'enfonçant loin dans la terre. Il tenta d'éclairer le fond mais sa torche n'était pas assez puissante. Et il ne voulait pas s'approcher trop près du bord.

« Sans doute l'évêque est-il là, au fond, à l'abri de l'Histoire pour toujours », se dit-il. Puis il sortit de ce puant trou à rats.

Il eut à peine le temps de se dépoussiérer et de ranger sa lampe torche dans le coffre de la Golf qu'il entendit les cliquetis d'un vélo qui approchait. C'était Clémentine ! Comme elle était belle avec cette petite robe à fleurs. Et ses cheveux blonds tombant sur ses épaules nues. Et

ses jambes longues et fines qui pédalaient en douceur. Et ce doux sourire qui caressa son visage quand elle le reconnut.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent amoureusement.

- Comment va ton père lança-t-elle vivement ?

- Oh ! ça va. Il n'a rien de grave. Une balle dans l'épaule, mais dans quelques jours il ne sentira plus rien. Il est déjà en pleine forme !

- Il a eu de la chance, susurra-t-elle en ouvrant tout rond ses jolis yeux. Je suis contente pour lui. Embrasse-le pour moi ! Mais toi, qu'est-ce que tu fabriques ici ?

Alors il mentit.

- Ben, mon boulot ! Je « patrouille » derrière la police qui « patrouille » derrière le tueur, dit-il en riant. Ils ne savent pas où ils vont mais ça m'amuse de les suivre.

- Tu es fou ! lança-t-elle dans un éclat de rire. C'est pour ça que je t'aime.

Et elle l'embrassa encore.

- Et toi ? demanda-t-il. Tu vas où comme ça ?

- Je viens de chez ma tante et là, maintenant, je rentre à la maison. J'ai encore de la paperasse à remplir, fit-elle avec une moue de tristesse. On pourra se voir ce soir ou tu travailleras encore ?

- Je ne sais toujours pas, répondit-il. Je n'ai pas grand-chose à écrire, mais je cherche. Au journal ils attendent un papier avant vingt heures. Je crois que je vais partir vers les champs pour voir si la police s'y trouve encore. La libraire m'a dit qu'ils y étaient ce matin.

Elle lui sourit encore. Il la regarda avec des yeux de braise mais il ne lui posa aucune question et ne lui dit rien des révélations de son père et de ses découvertes chez les Francs-maçons. Ce n'était pas délibéré, cela n'avait rien de réfléchi ; seul son instinct le poussait à se taire. Ils se promirent de se téléphoner en fin de journée. Ils s'embrassèrent à nouveau et Sébastien la regarda partir à vélo. Elle avait des jambes si fines, si belles !

Sébastien ne fut ni déçu, ni surpris de trouver si peu de choses au gibet. Il s'attendait à ce que les traces du passage de son ancêtre aient été effacées par le temps. Et pour tout dire il préférerait même ne pas avoir à découvrir de quelconques restes de l'évêque. Il avait cependant de grands espoirs pour la glacière. Là au moins, il pourrait peut-être « sentir » le lieu où se

réunissaient les Stévenistes, capter une émotion, une ambiance, comme un souvenir. Bien sûr il n'y aurait pas le lutrin, la malle avec les effets de Winnepenninckx, les ballots de paille sur lesquels s'asseyaient les fidèles. Mais en tout cas il pourrait mieux comprendre. Humer l'atmosphère. Ce serait utile à ses prochains articles, se dit-il.

Il arrêta sa voiture à quelques mètres du vieux tilleul, sur le chemin étroit qui serpentait entre les cultures. Les branches du vieil arbre étaient couvertes de messages cloués dans l'écorce ; habillées d'étoffes multicolores et de bandages ensanglantés ; encombrées de cannes, de béquilles et même d'un vieux cornet comme les sourds en employaient il y a longtemps. Ces breloques et ces morceaux de tissu dansaient au vent léger. Comme si le tilleul bougeait, comme s'il essayait de lui dire quelque chose. Cet arbre portait les peines, les espoirs et les joies des Leerbekois au travers des siècles et personne, jamais, n'était venu profaner ce curieux souvenir de nos superstitions. « Quel lieu étrange », se dit Sébastien qui reprit finalement sa marche.

Comme la carte ancienne le suggérait, il suivit les méandres de la Senne, à peine plus large qu'un ruisseau, sur quelques centaines de mètres puis il dirigea ses pas vers le milieu du terrain. Là, enfin, il obliqua vers l'ouest et marcha jusqu'à découvrir la ravine qui déchirait le champ de lin en son milieu. Il la parcourut lentement, péniblement. Elle s'enfonça de plus en plus profondément et finalement ses flancs furent plus hauts que lui et le vent lui passa par-dessus la tête. Il eut le sentiment prenant d'être dans les traces de quelqu'un. D'autres avant lui avaient suivi ce chemin. Son aïeul avait marché ici, tenant son aimée par la main, la rattrapant quand elle chancelait sur un caillou.

Enfin il aperçut une grande arche de pierre couverte de ronces et de branchages. Derrière la frondaison il vit une lourde porte de bois mais elle était moins inaccessible qu'il l'avait craint. Il lui suffirait de repousser la ramure pour accéder aux battants. Il l'écarta et tira sur l'un des anneaux rouillés ; la porte s'ouvrit lentement et aisément.

Une odeur de suif et d'encens le prit immédiatement à la gorge. La même odeur que dans la chapelle des Stévenistes. Quelqu'un était venu ici avant lui ! Récemment!

Il alluma sa lampe torche et balaya l'espace d'un rayon lumineux. Le plafond était bas, soutenu par seulement quelques piliers de bois. Les murs étaient couverts d'une épaisse suie noire ; l'endroit était sinistre. Puis d'un coup le rayon s'arrêta sur une silhouette et il le vit. Là au fond de cette « grotte », immobile, debout et jambes écartées, tenant sa carabine à deux mains. Nicolas. Le tueur.

Sébastien le reconnut immédiatement. C'était le Steveniste avec une allure d'Amish, un corps hâve, un teint blême, qui l'avait fixé de son regard d'acier sur le parking de la chapelle.

Il y avait des ballots de paille contre un mur, et par-dessus, un sac de couchage encore à demi ouvert. Il y avait aussi une table de camping, une lampe et un réchaud à gaz, une radio, des couverts et une gamelle avec les restes froids d'une boîte de cassoulet. Et près de l'entrée, le vélo.

- Assieds-toi, dit le tueur en allumant la lampe à gaz qui jeta une glaçante lumière bleue dans tout l'espace.

Le fou ne le mettait pas en joue, mais Sébastien comprit qu'il avait intérêt à obéir et il s'assit sur un ballot. C'est alors qu'il remarqua au sol deux journaux dont l'un soigneusement plié sur le dernier article qu'il venait de publier.

Sébastien entendit ensuite le grincement de la porte qui se refermait derrière lui. Ou plutôt sur lui. Il se retourna dans un mouvement brusque et découvrit Clémentine qui poussait la lourde porte en chêne ! Un frisson de peur le parcourut. Il regarda son aimée ; elle eut pour lui un étrange sourire et porta un index tendu vers ses lèvres, comme pour lui dire « chuuut, silence ».

Nicolas Deneubourg avait à peu près le même âge que Sébastien. Il était maigre mais tout en muscles. Il avait des yeux immenses, tout ronds, tout bleus, une mâchoire carrée et un sourire ironique, carnassier. Il s'assit sur la chaise de camping qui lui faisait comme un trône dans cette minable grotte ; il déposa la crosse de son fusil au sol, tenant l'arme par le canon et entre les genoux, puis il dit d'un ton claquant...

- Alors. Il paraît que je suis introuvable, hein ! C'est ce que tu écris ! Mais tu m'as quand même découvert. Alors explique-moi comment tu as fait !

Le tueur avait une voix d'enfant, trop haut perchée pour son âge, et mal assurée. Une voix chevrotante et cassée qui collait bien à son physique et à ses manières maladroitement pleines d'arrogance.

Sébastien comprit pour la première fois ce que le mot « peur » voulait vraiment dire. Il se sentait comme pétrifié. Il n'osait - ou ne pouvait - plus bouger. Il perçut bien que ses capacités de réflexion l'avaient abandonné et qu'il ne maîtrisait plus rien, pas même lui-même. Et il eut épouvantablement besoin de fumer.

- Oui, oui, c'est ce que j'ai écrit, répondit-il. Et c'est vrai : personne ne sait où vous vous cachez.

- Tu peux me tutoyer. Parce qu'on sera bientôt de la même famille, pas vrai ? dit-il avec un sourire ironique en jetant un œil vers sa cousine.

- D'accord, d'accord, répondit Sébastien d'une voix de plus en plus hésitante.

Mais à cet instant le visage de Nicolas se ferma brutalement, prenant une apparence terriblement méchante et menaçante. Il frappa le sol avec la crosse de son arme et hurla.

- Comment tu m'as découvert, j't'ai demandé !

- Ben... Je ne vous ai... Je ne t'ai pas trouvé, marmonna Sébastien. C'est le hasard. Je ne te cherchais pas.

Mille pensées traversèrent alors le cerveau de Sébastien. Il ne pouvait trop parler ; il devait protéger les secrets. Comment répondre aux questions qui allaient venir, mais sans tout dévoiler ?

- En fait, poursuivit-il, je voulais juste visiter des endroits fréquentés par les Stévenistes et mon père m'avait parlé de la glacière.

- Comment il va ?

- Qui ?

- Ton père.

- Ça va. Il se remet.

- Il ne perd rien pour attendre.

Un nouveau frisson parcourut l'échine de Sébastien. C'est cet homme-là, ce fou furieux, qui avait tenté de tuer son père quelques heures plus tôt. Et qui en avait tué tant d'autres il y avait quelques jours à peine. Et Clémentine le protégeait !

Le visage de Nicolas s'adoucit alors en une fraction de seconde et un sourire perfide revint sur ses lèvres.

- Tu crois que je suis fou ?

- Euh, non.

- Tu l'as écrit !

- Enfin, je veux dire... Tout le monde dit ça. Enfin... C'est juste que c'est « spécial » de tuer des gens comme ça.

Sébastien regrettait amèrement les mots de son article. Évidemment que ce type était complètement fou, mais maintenant il pourrait payer cher de l'avoir écrit à des centaines de milliers de lecteurs. Et à un lecteur en particulier.

- Oui, oui... « Tout le monde dit ça », fit l'autre. Comme tout le monde dit plein de

conneries à propos de nous. Sans savoir.

- Sans savoir quoi ? osa Sébastien. Moi je veux bien savoir.
- Sans savoir qui nous sommes, idiot ! Sans savoir pourquoi nous, Stévenistes, luttons pour défendre une religion juste et fidèle aux paroles de Dieu et de son prophète.
- Ah oui, je comprends, dit Sébastien, tout heureux d'avoir apparemment calmé le fou.

Clémentine était toujours là, près de son cousin. Silencieuse et souriante, maintenant assise sur un ballot de paille, les mains jointes sur ses genoux serrés l'un contre l'autre. C'était un étrange sourire. Un sourire un peu niais, pensa Sébastien.

Il faisait vraiment froid dans cette cave. Froid et humide. Sébastien eut le corps parcouru de frissons et se demanda si c'était à cause de la peur ou de la température, mais il n'en parla pas. Nicolas s'était lancé dans un interminable prêche où il expliquait qu'aujourd'hui encore ceux qui devraient représenter le Tout-Puissant sur terre renoncent à leurs racines et que bientôt en Europe, si l'on n'y prend garde, on mariera des homosexuels et on laissera des femmes prêcher la parole divine ! Et tout cela contre la volonté du Tout-Puissant pourtant clairement exprimée dans le Livre !

Clémentine acquiesça à chacune de ces phrases. Sébastien en fit autant, mais simplement pour calmer le malade qui était en face de lui et qui lui paraissait de plus en plus agité, imprévisible et dangereux. C'est pourtant là que Sébastien eut quelques mots particulièrement imprudents et malheureux.

- Oui mais enfin, osa-t-il, fallait-il pour autant tuer huit innocents et en blesser quatre autres ? Dont mon père.
- Tais-toi, espèce de crétin ! hurla Nicolas en se levant d'un bond. Tu ne comprends donc rien !

Il mit Sébastien en joue et marcha lentement, faisant des cercles autour de l'impudent journaliste tout en maintenant son fusil pointé vers lui.

- Tu n'es qu'un idiot. Comme ton père ! Et un lâche comme ton ancêtre Séverin qui a engrossé mon aïeule.

C'était donc pour cette vieille affaire qu'il avait attaqué Gustave Girard ? Ce drame à propos duquel il ne connaissait pas toute la vérité...

- Mais qu'est-ce que mon père ou moi avons à voir avec une histoire qui remonte à deux cents ans ? lâcha imprudemment Sébastien.
- Mais non ! espèce d'idiot. Ça, c'est « en plus ».

Nicolas marqua un long temps d'arrêt. Il réfléchit et se demanda ce qu'il allait faire de son prisonnier. Finalement il décida de se rasseoir et déposa l'arme à ses côtés. Il se pencha vers l'avant, le corps soudain immobile, comme pétrifié, les mains enfoncées dans les cuisses, et il fixa Sébastien d'un regard glacial.

- Tu sais ce que ça veut dire, le mot « apostat » ?

- Euh, oui, je crois.

- Ça veut dire « traître » !

Ton père a trahi sa Foi et ses frères. Comme les autres que j'ai punis de mort. Ceux de la villa, ceux de la ferme, et les épiciers. Car « *Quiconque change sa religion, tuez-le* », a dit le prophète .

- Et l'enfant, et les clientes, c'étaient aussi des apostats ?

- Non. Eux, c'est des « accidents ». Et cesse de m'interrompre, espèce de débile.

Alors il expliqua pourquoi il avait tué et tuerait encore. Ceux de la villa et de la ferme, tout comme les épiciers, étaient d'anciens Stévenistes. Mais lassés d'être en marge des autres croyants « ils ont abandonné la foi réelle et le seul vrai Dieu », avait dit Nicolas. Ils s'étaient donc « associés au Mal et à l'Impur ».

« *Dieu, nul n'est Dieu que lui, le Vivant, le Mainteneur. Ceux qui ne croient pas aux versets de Dieu, à eux un châtiment terrible, car Dieu est le Puissant et il dispose de la Vengeance !* », ajouta-t-il sentencieusement en citant le Livre de mémoire.

- Mais pourquoi s'accrocher à ce point au « message originel » ? demanda Sébastien. On n'est même pas certain qu'il soit vraiment le message de Dieu ou de qui sais-je. Et c'est un message bon pour les anciens temps. Pas pour aujourd'hui !

- Mais pas du tout ! répondit Clémentine. Tu vois : j'ai toujours su que tu penserais de la sorte ! C'est pour ça que je ne t'ai jamais parlé de ma foi. Ce sont les lâches et les faibles qui veulent changer le message du Tout-Puissant sous prétexte de l'adapter à notre temps.

- Et si ce n'était qu'une manifestation de lâcheté ou de faiblesse, ce ne serait qu'une faute, ajouta Nicolas. Et cela ne mériterait que notre mépris, voire notre pitié. Mais c'est un crime ! Un crime d'a-po-sta-sie ! Leur geste est une injure à notre foi et à notre Seigneur. Il rend l'Église des seuls vrais croyants plus faibles encore qu'elle ne l'était et il sert ainsi le Diable.

Il faut donc punir. Et montrer l'exemple. Après ce châtiment que Dieu me demande d'infliger, plus aucun autre ne choisira de prendre la fuite en empruntant les chemins

de la modernité, de la vulgarité, de l'impureté et du plaisir pour le plaisir. Les chemins de l'enfer.

Le Seigneur a besoin d'une armée pour défendre les valeurs de paix et d'amour face aux attaques des hérétiques, des mécréants, des impurs et des pervers à la solde du démon. C'est à cette armée que j'appartiens et j'y lutte avec le cœur, avec les mots, avec les mains. Et par l'épée ! Et s'il le faut je lutterai jusqu'au martyr. Parce que ma foi est plus forte je donnerai donc mon sang et jusqu'au sacrifice ultime je ferai donc couler celui des mécréants pour que la parole de Dieu soit la plus élevée. .

Sébastien eut à nouveau peur. Nicolas se disait investi d'une mission homicide par la volonté de Dieu ! Les yeux du fou roulaient dans ses orbites ; ses lèvres tremblaient, ses mains s'agitaient en tous sens. Et ce qui était pire encore c'est que Clémentine acquiesçait à chacune de ses sottises, avec un sourire béat.

- Maintenant tu comprends, Sébastien ? dit-elle d'une voix angélique. Nicolas a raison. La seule véritable Église du Seigneur, c'est la nôtre. Et Nicolas est mon cousin et mon frère dans la foi. Comment aurais-je pu refuser de l'aider à se sacrifier pour le bien de chacun ?

- Oui, oui... Bien entendu, répondit Sébastien.

Réconforté par l'intervention de Clémentine, Nicolas poursuivit son laïus plus agité que jamais. Mais Sébastien n'écouta plus. Il réfléchit au meilleur moyen de fuir. Il fallait qu'il parte de là, et au plus vite car cet imbécile de tueur était capable de n'importe quoi.

Emporté par le flot de ses propres paroles, Nicolas ne se soucia plus de la carabine déposée à ses côtés. Sébastien profita de ce moment d'égarement, plongea sur l'arme et s'en empara. Il roula au sol, le dos dans la poussière, la carabine dans les bras. Le fou sauta sur lui et tenta de l'étrangler. Sébastien le repoussa en pressant le canon sur son cou. Les deux jeunes hommes se relevèrent et le journaliste en herbe fit des moulinets autour de sa tête avec la carabine qu'il tenait par le canon. L'idiot s'écarta pour éviter les coups puis il décida de plonger. Il prit la crosse en pleine mâchoire. Un coup d'une violence extrême qui lui fit perdre conscience instantanément.

Sébastien se crut sauvé et commença d'ouvrir la lourde porte mais il reçut alors un brutal coup de lampe à gaz sur l'arrière du crâne. Clémentine l'attaquait ! Il se retourna, la repoussa.

Elle le griffa au visage et lui donna des coups de pied dans les jambes. Il tenta de la maîtriser en se collant à elle mais elle lui donna des coups de genou dans le bas-ventre.

Une épaisse fumée noire commençait de se répandre dans la glacière. La lampe était tombée et elle avait mis le feu aux ballots de paille. Il fallait partir d'ici, et vite !

Sébastien recula, entraînant avec lui Clémentine qu'il serra contre son corps, mais qui lui résista férocelement.

- Lâche-moi, lâche-moi, cria-t-elle en se débattant avec une énergie surprenante.

Il tournait le dos à la porte, emportant son aimée avec lui, à reculons, et progressant vers la sortie centimètre par centimètre.

Clémentine lui asséna alors des coups de talon dans les mollets encore plus violents que tous les autres. Il dut lâcher prise et tomba au sol, dans la ravine, à l'extérieur. Sitôt dégagée des bras de Sébastien, Clémentine fit un bond de cabri pour lui échapper. Mais dans son mouvement elle heurta l'un des piliers qui céda brutalement sous le choc et elle tomba.

La glacière était maintenant dévorée par le feu, envahie par la fumée et les poussières, et Clémentine était entourée de flammes. La voûte craquait, des gravillons s'en détachaient, les arcbutants crissaient.

- Nicolas ! Nicolas ! hurla Clémentine en cherchant à sauver son cousin et en rampant dans sa direction. Mais elle n'obtint aucune réponse.

Il y eut alors un long et sinistre grincement. Le plafond s'effondra d'un bloc et Clémentine eut un cri de peur et de douleur. D'un coup des tonnes de roches et de terre s'écrasèrent sur la jeune femme et sur son cousin. Il ne resta bientôt plus qu'un monticule de débris, de cendres et de gravats. Et dessous, deux victimes de haines ancestrales dévorées par leur foi extrême, trop ardentes à la vivre.

Sébastien qui avait pu sortir de la glacière assista à l'effondrement mais ne put rien faire. Quand la poussière se fut dissipée il tenta de repousser les roches et d'évacuer les terres, de chercher les corps, de les sauver peut-être. Mais c'était peine perdue. En sueur, les mains en sang, le visage écorché, il courut alors vers sa voiture à travers le champ de lin. Une course interminable et épuisante.

Il roula à toute vitesse jusqu'au village et appela les secours depuis le téléphone de Marieke.

Mais bien entendu la police et les pompiers arrivèrent trop tard.

Sébastien fut longuement interrogé par les enquêteurs. Il leur expliqua simplement que Nicolas avait avoué ses crimes « parce qu'il voulait tuer les apostats ». Quand les policiers lui demandèrent ce que Clémentine faisait là il hésita. Il voulut mentir pour éviter d'en faire publiquement la complice du tueur mais il se ravisa. Il fallait qu'il dise la vérité ; il y avait eu trop de mensonges et de dissimulations jusque-là. Il expliqua qu'elle avait été sa complice. Mais il ne dit rien des « vieilles histoires de famille ».

Plus tard, bien plus tard dans la soirée, il put enfin rentrer chez lui et parler à son père.

Gustave regardait avidement la télévision. Au journal on avait à peine évoqué le drame de Leerbeek sur la chaîne francophone. Et sur la chaîne flamande on avait juste montré quelques images de la glacière effondrée et des deux corbillards emportant les corps sur un commentaire en trois phrases. Mais Gustave était bouleversé par les images arrivant maintenant en direct de Paris et qui passaient en boucle sur « France 2 » et sur toutes les chaînes belges.

La veille, à Paris, à dix-sept heures, une bombe avait explosé dans la station de métro Saint-Michel du RER. On montrait à nouveau des blessés par dizaines, des gens en panique, des sauveteurs courant en tous sens. Le présentateur du JT assurait qu'on dénombrait désormais huit morts et plus de cent blessés dont beaucoup dans un état très grave. Un journaliste de faits divers expliquait qu'on était très probablement en présence d'un attentat car les enquêteurs avaient déjà découvert les restes d'un engin explosif construit avec une bouteille de gaz, un réveil, du désherbant, de la poudre noire, des clous et des boulons. La machine infernale avait été conçue pour tuer et pour faire mal et elle était en tout point semblable à celles que fabriquait alors le G.I.A., le Groupe Islamique Armé.

« Oui, se dit Gustave, c'était sans doute un attentat attribuable à ces fous d'Allah. Ils sont étouffés par le besoin de venger leurs pères et de soumettre les descendants des Croisés à leur foi aliénante et à leur morale étriquée ».

Sébastien vit les images mais distraitement. Il n'entendit rien des bruits et des mots brutalement crachés par la télévision. Il ne pouvait se détacher de ce que lui, il venait de vivre.

Gustave n'eut pas grand-chose à dire à son fils. Il murmura simplement « C'est encore l'attentat, à Paris... Des terroristes. Il y a beaucoup de morts ». Puis il coupa la télé et lui souffla...

- Raconte-moi ce qui s'est passé.

Sébastien raconta. En mots simples, en phrases courtes. En sanglots parfois. Son père se garda bien de lui rappeler qu'il lui avait déconseillé cette « amourette » avec Clémentine. Il se contenta de quelques considérations de bon sens.

Il est bon que maintenant tu regrettes Clémentine, mon fils. Mais cette fille, ses minauderies et sa bigoterie t'ont causé trop d'ennuis, Sébastien. Tu as l'avenir et le bonheur devant toi ; c'est à cela que tu devras bientôt penser, quand le chagrin t'aura quitté.

Sébastien écouta son père mais sans pouvoir songer à l'avenir. Il prit cependant contact avec le journal pour donner à ses collègues les dernières nouvelles. Benoît, le chef du service Informations générales, lui expliqua que l'attentat de Paris serait en manchette dans le journal du lendemain mais la rédaction avait déjà préparé tout un dossier sur les événements de Leerbeek. Il demanda donc au jeune journaliste d'écrire un article, un seul article pour le prochain numéro. Sébastien accepta mais il n'en fut ni fier ni heureux.

Épilogue

LE TUEUR À VÉLO MEURT DANS SA CACHE

De notre correspondant à Leerbeek

En début d'après-midi, hier à Leerbeek, l'affaire du « Tueur à vélo » a trouvé un épilogue tragique avec la découverte du corps de l'assassin et de celui de sa complice qui s'étaient réfugiés dans une glacière qui s'est effondrée sur eux.

Il était environ 13 heures, hier, quand l'auteur de ces lignes s'est rendu au lieu-dit « des Champs », à Leerbeek, pour y visiter une glacière abandonnée qui faisait l'objet de toutes les rumeurs depuis plusieurs heures dans la région du Pajottenland.

Il se disait en effet que l'assassin pourrait appartenir à une dissidence de l'Église catholique - que d'aucuns qualifient « d'église schismatique », de « secte », voire de « déviance intégriste » - connue sous le nom de « mouvement Stéveniste ».

Nicolas Deneubourg (24 ans, de Leerbeek) était membre de cette Église. Selon ses propres dires, il était inadmissible que d'autres fidèles de la secte s'en fussent écartés et c'est pour les punir de cet « acte d'apostasie » qu'il les a exécutés voici quelques jours. « Sur l'ordre de Dieu » a-t-il prétendu en notre présence.

Ces aveux sont intervenus alors que nous avons rencontré fortuitement le fugitif, Nicolas Deneubourg, hier après-midi, en nous rendant simplement en visite, à titre documentaire et dans le cadre de notre enquête, à l'ancienne glacière des Champs qui avait été l'un des anciens lieux du culte des Stévenistes.

Sans que nous le sachions, M. Deneubourg s'y cachait depuis quatre jours avec l'assistance de l'une de ses cousines, Mlle Clémentine Deneubourg (22 ans, de Leerbeek), également membre de la secte.

Une courte bagarre a éclaté entre le suspect et sa complice d'une part, l'auteur de ces lignes - qui a réussi à fuir - d'autre part. Dans cette lutte, Mlle Deneubourg a heurté l'un des piliers de la glacière qui s'est effondré sur elle ainsi que sur l'auteur des crimes. Les services de secours sont arrivés sur les lieux aussi rapidement que possible mais trop tard pour sauver les deux personnes ensevelies.

Les Stévenistes sont apparus sous le règne de Napoléon alors que celui-ci imposait à l'Église de Rome les termes d'un « Concordat » plaçant l'autorité religieuse sous l'autorité et la protection du pouvoir civil (le concept de laïcité de l'État). Une partie des croyants de l'époque, menés par les religieux Corneille Stevens et Philip Winnepenninckx sont alors entrés en rébellion contre « l'occupant français » et contre l'autorité du pape, allant jusqu'au schisme. Il semble qu'un petit nombre de ces fidèles et de leurs descendants entrés dans la clandestinité aient survécu aux œuvres du temps, en Belgique comme en France, et jusqu'à nos jours.

Les crimes de Leerbeek ne seraient donc que l'œuvre d'un ou plusieurs fous engoncés dans des conceptions religieuses d'un autre âge. Il y a désormais fort à parier que le Parquet déclare cette enquête close pour cause d'extinction des poursuites.

Sébastien Girard.

Lire aussi en pages 5 et 6 :

Exclusif : les dernières déclarations du tueur

Le récit de notre journaliste au cœur des événements

Le Stévenisme : dissidence et intégrisme catholique d'un autre âge

Leerbeek, un village si tranquille

Micro-trottoir : ce qu'en pensent les Leerbekois

Et ailleurs en Europe ?

Réflexion : jusqu'où le journaliste peut-il s'impliquer ?

Éditorial : Faut-il craindre « les fous de Dieu » ?

Nos photos exclusives

Table des matières

PROLOGUE.....	5
PREMIÈRE PARTIE	11
CHAPITRE I.....	13
CHAPITRE II	25
CHAPITRE III.....	45
CHAPITRE IV	57
CHAPITRE V.....	67
CHAPITRE VI	77
CHAPITRE VII.....	93
CHAPITRE VIII.....	103
CHAPITRE IX	115
CHAPITRE X.....	131
DEUXIÈME PARTIE.....	143
CHAPITRE XI	145
CHAPITRE XII.....	159
CHAPITRE XIII	175
ÉPILOGUE	187